BATAILLES & BLINDÉS

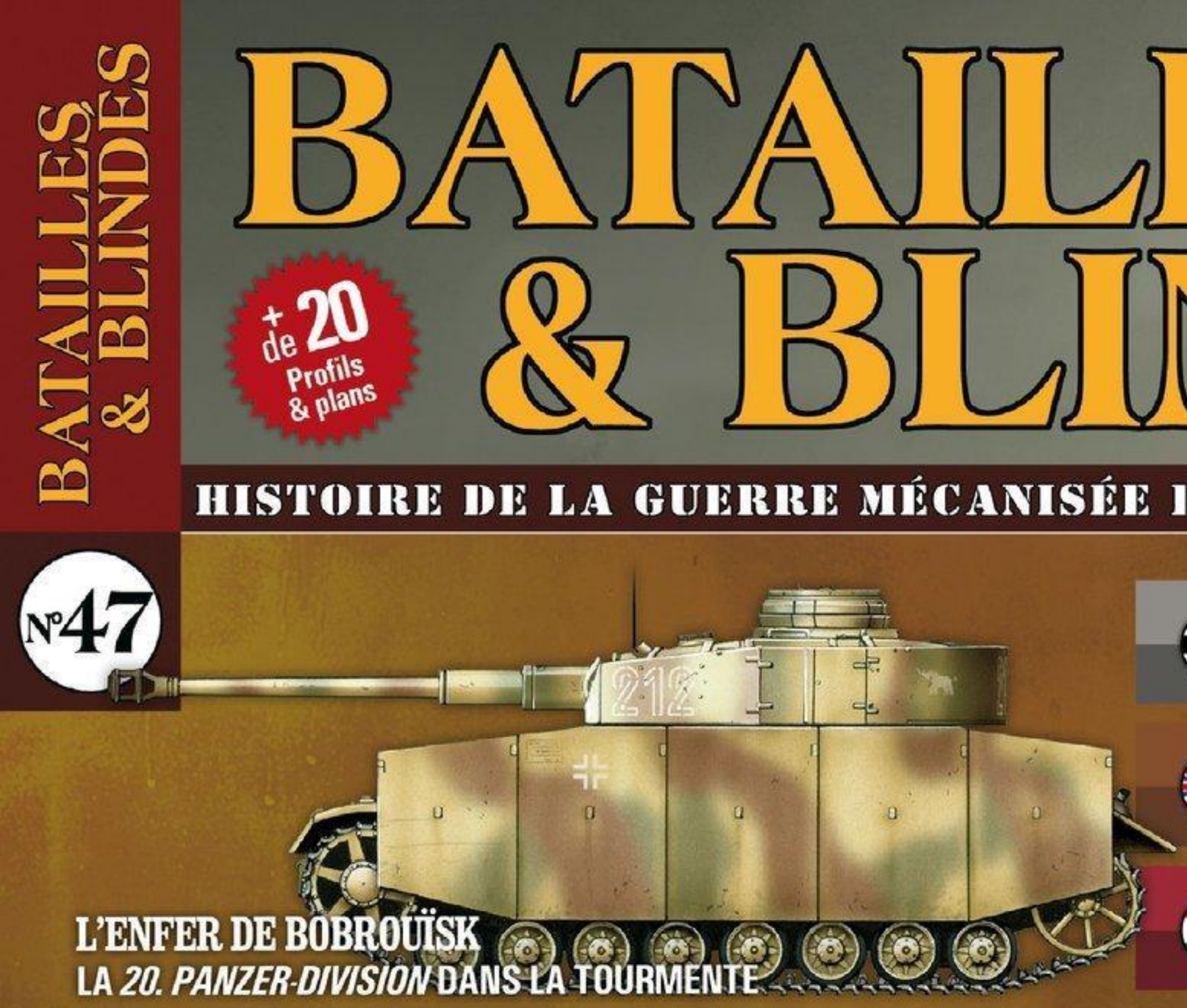
BATAILLES & BLINDÉS

+ de 20 Profils & plans

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°47



L'ENFER DE BOBROUÏSK
LA *20. PANZER-DIVISION* DANS LA TOURMENTE

OTTO CARIUS
LE TIGRE DE MALINAVA

INVENTER LE « BLITZKRIEG » !
LA PENSÉE DOCTRINALE DU *COLONEL* FULLER

BUDAPEST 1945
TÉMOIGNAGE D'UN CASSEUR DE CHARS

M4 SHERMAN
UNE APPROCHE INDUSTRIELLE DES OPÉRATIONS MÉCANISÉES

Batailles & Blindés n°47
Février / Mars 2012

M 01699 - 47 - F: 6,90 € - RD

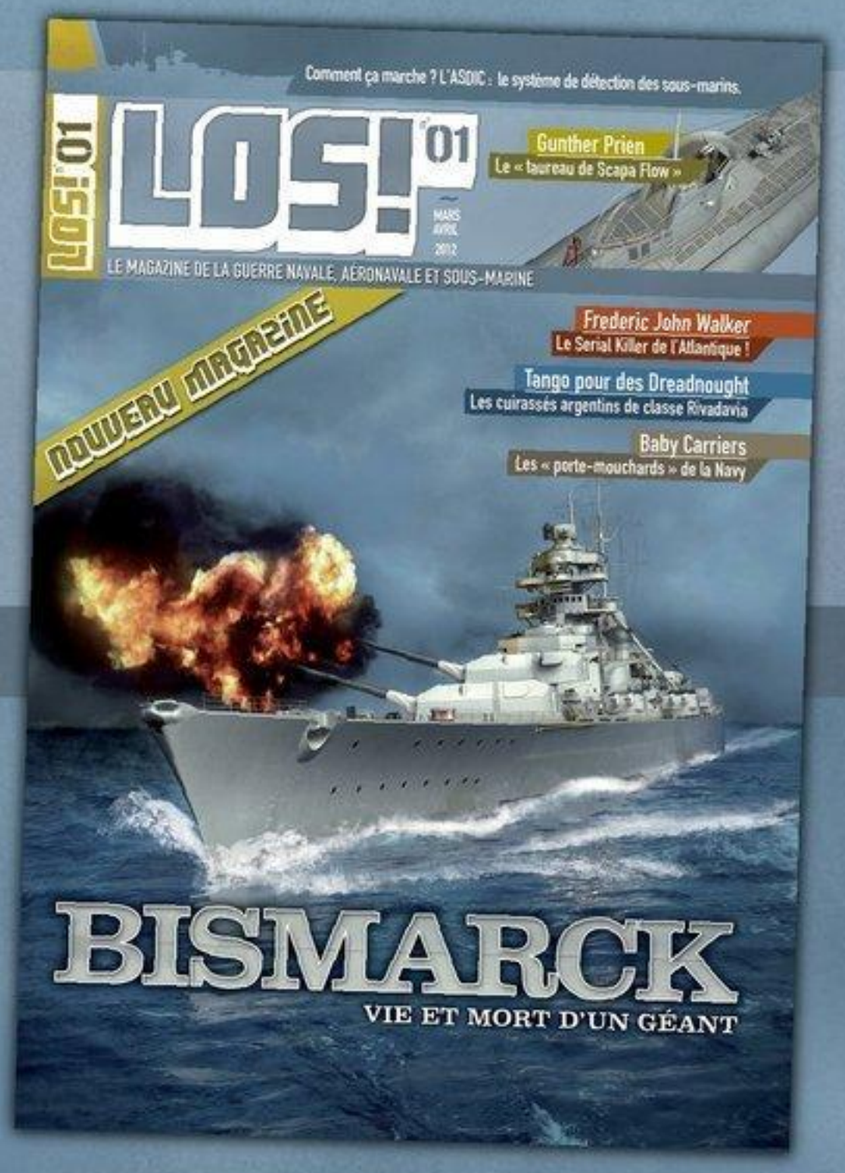
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

LOS! n°01

LOS! n°01

MARS AVRIL 2012

LE MAGAZINE DE LA GUERRE NAVALE, AÉRONAVALE ET SOUS-MARINE



Au sommaire du numéro 1 :

BISMARCK
VIE ET MORT D'UN GÉANT

Frederic John Walker
Le Serial Killer de l'Atlantique !

Les « Rivadavia » argentins
Des « Sans Peur » au pays du Tango

Gunther Prien
Le « taureau de Scapa Flow »

Baby Carriers
Les "porte-mouchards" de la Navy

DÉCOUVREZ LE NOUVEAU MAGAZINE DES ÉDITIONS CARAKTÈRE

EN KIOSQUE LE 2 MARS

LOS!

TEL ÉTAIT L'ORDRE DE LANCEMENT DES TORPILLES À BORD DES *U-BOOTE*.

C'EST AUSSI LE NOM DU NOUVEAU MAGAZINE QUE LANCENT LES ÉDITIONS CARAKTÈRE EN MARS,

UN BIMESTRIEL EXCLUSIVEMENT DÉDIÉ À LA GUERRE EN MER, DE L'APPARITION DES PREMIERS NAVIRES À VAPEUR

À LA MISE EN SERVICE DES DERNIERS PORTE-AVIONS À PROPULSION NUCLÉAIRE.

Nous vous donnons rendez-vous le 2 mars pour entamer une croisière au long-cours au fil de l'histoire navale, de la fin du XIX^e^ à l'orée de notre siècle.
Numéro après numéro, vous découvrirez les plus puissants navires de guerre du monde, l'évolution des techniques et des tactiques de combat des flottes, des biographies présentant des marins de légende, mais aussi les exploits des hommes-torpilles de la *Regia Marina*, la vie quotidienne à bord des *U-Boote* allemands et des *Gato* américains, les méthodes d'engagement des avions-torpilleurs japonais et italiens, et tant d'autres sujets passionnants !
Un numéro de *LOS !*, c'est plus de 150 photographies, profils, visuels en 3D, coupes et plans – la plupart inédits – des navires et des aéronefs qui ont forgé la légende de la guerre navale ! Une iconographie mise au service d'articles clairs et documentés, rédigés par des spécialistes.

Au coeur de notre premier numéro, vous découvrirez un dossier exceptionnel de plus de 35 pages consacré au puissant cuirassé *Bismarck* ; un texte qui revisite le mythe et qui propose une trentaine d'illustrations en 3D (perspectives, coupes, gros plans, profils) du fleuron de la *Kriegsmarine*, réalisées pour vous et en exclusivité par un maître du genre !

Levez l'ancre avec *LOS !*

LOS! Le magazine de la guerre navale, aéronavale et sous-marine

En kiosque à partir du 2 mars 2012
Prix de vente : 6,90 €
84 pages
Parution bimestrielle
Format : 210 x 297 mm

Caraktère SARL
3120, route d'Avignon – 13090 Aix-en-Provence –
Tél. : 04 42 21 06 76 – Fax : 04 42 21 13 39 – info@los-mag.com

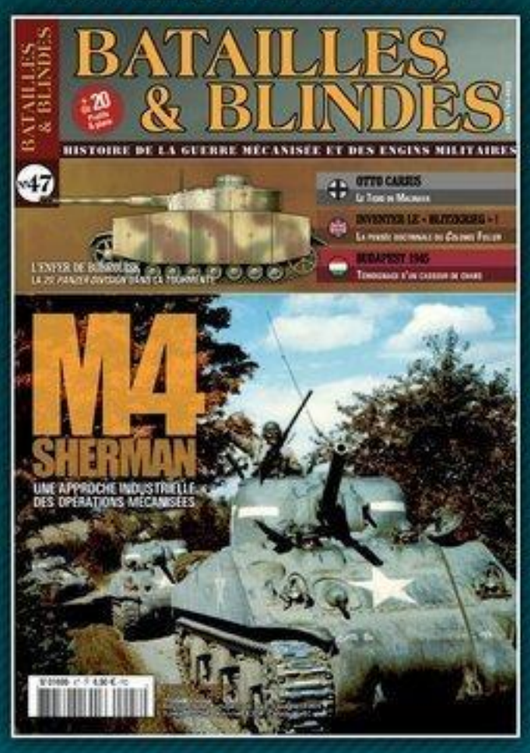
Plus d'infos sur www.los-mag.com

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

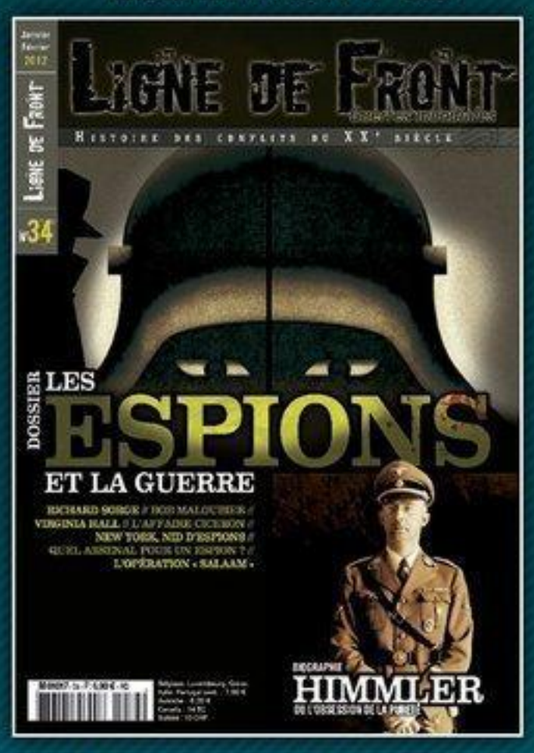
NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°47



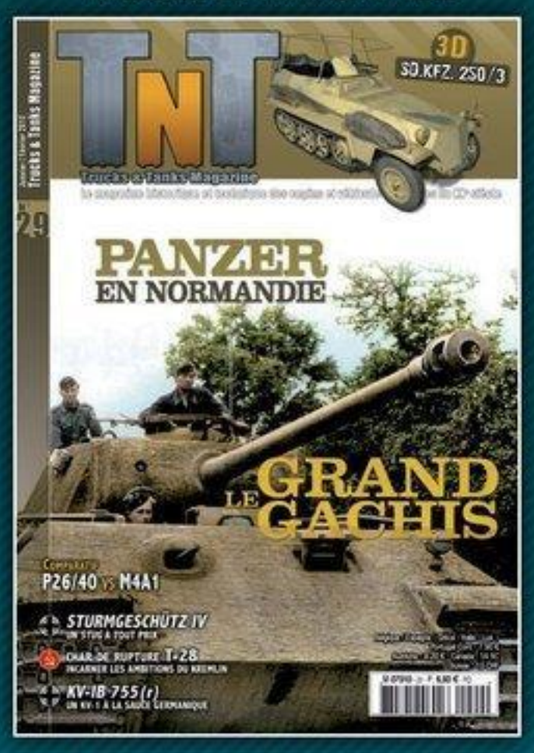
M4 Sherman

Ligne de Front n°33



Les espions et la guerre

Trucks & Tanks n°29



Panzer en Normandie

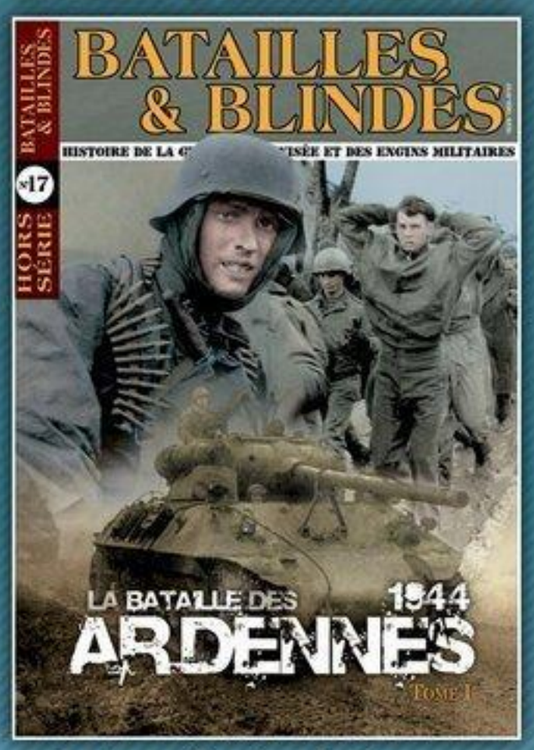
Aérojournal n°27

Les B-25 à “nez solide”

HDG n°16

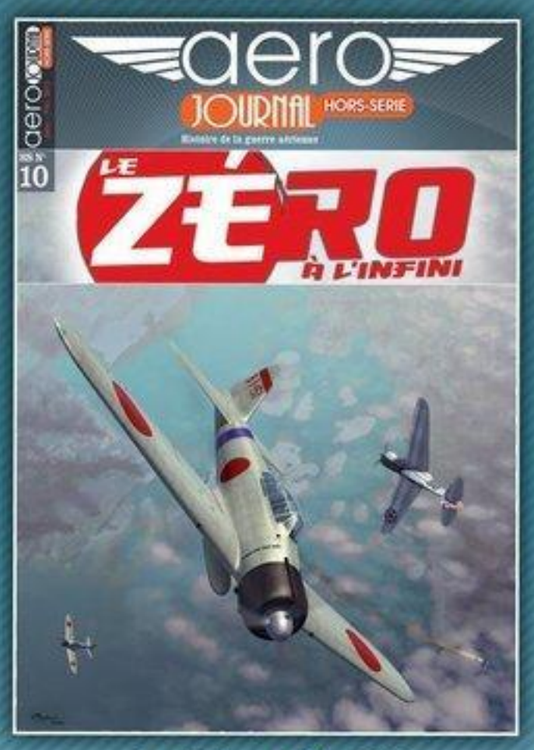
Résistance ou collaboration
Le choix des Français

Batailles & Blindés HS n°17



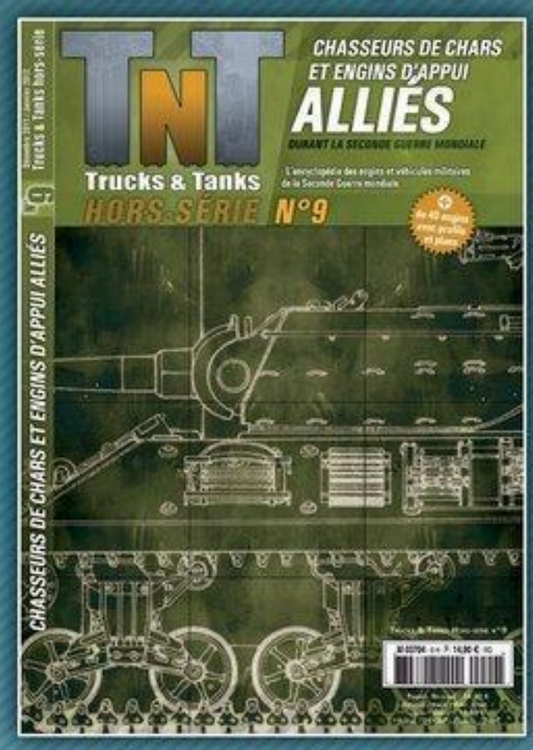
La bataille des Ardennes
Tome I

Aérojournal HS n°10



Le Zéro à l'infini

Trucks & Tanks HS n°9



Chasseurs de chars
et engins d'appui alliés

NOS HORS-SÉRIE ET NUMÉROS SPÉCIAUX

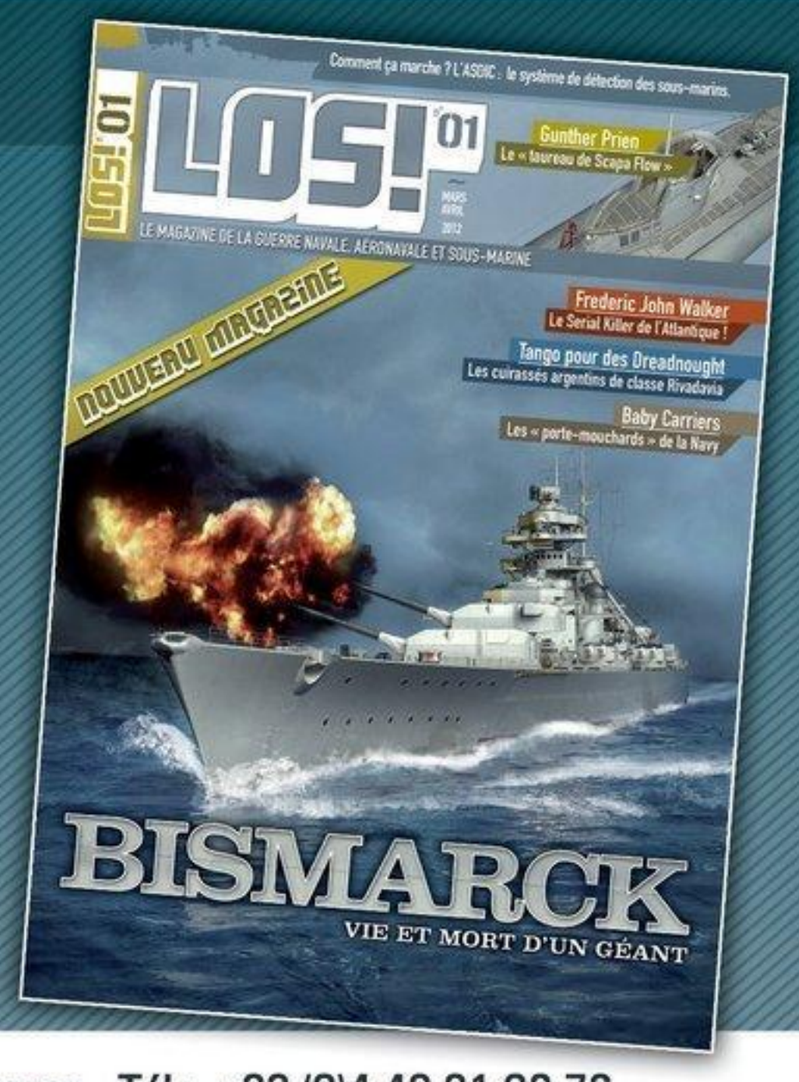
NOTRE NOUVEAU MAGAZINE :

LOS! n°01

MARS
AVRIL
2012

LE MAGAZINE DE LA GUERRE NAVALE, AÉRONAVALE ET SOUS-MARINE

EN KIOSQUE LE 2 MARS



Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

EDITO

Depuis le lancement de *Batailles & Blindés* en novembre 2003 (que le temps passe vite !) et avec le développement de Caraktère, l'éditorial de votre magazine a toujours été un endroit privilégié pour vous annoncer les nouveautés de la maison. Aussi, cette fois encore, je ne dérogerai pas à la tradition !

Nous nous apprêtons en effet à lancer, le 2 mars 2012, le sixième bimestriel du groupe. Baptisé *LOS !* (mot allemand qui n'est autre que l'ordre de lancement des torpilles à bord des *U-Boote*), il sera totalement dédié à la guerre navale, dans ses trois dimensions : navale, aéronavale et sous-marine. Je me dois de vous dire que ce projet est ancien et que je chéris ce titre depuis 2005… que la gestation aura été longue, mais quel plaisir ! Comme pour tous nos autres magazines, je n'ai pas voulu « bâcler le travail » et vous proposer une publication insatisfaisante ; il m'aura donc fallu du temps pour accumuler de belles photographies, faire réaliser les plans nécessaires, commander des vues en 3D, m'attacher les services d'auteurs valables et de spécialistes (pour la plupart, anciens marins) et, surtout, préparer des sommaires intéressants et intelligents.

Le fait est que *LOS !* est un pari aussi excitant qu'osé, surtout en ces temps de crise économique et d'incertitudes financières et politiques ; d'aucuns parmi mes confrères m'ont même prédit un échec désastreux. Qu'à cela ne tienne, nous le savons tous, la passion n'a rien de cartésien, alors tant pis ! Prenons des risques, relevons le défi et que « vogue la galère » (si je puis dire…) : à nous les affrontements opposant des mastodontes de plusieurs milliers de tonnes ; à nous les duels entre sous-marins et destroyers au cœur de l'Atlantique ; à nous les exploits des plongeurs de combat et des commandos-marine ; à nous les raids des avions embarqués dans le Pacifique, et bien plus encore !

Finalement, 2012 ne commence pas si mal. D'ailleurs, comme à l'accoutumée, je vous souhaite une très bonne nouvelle année, pleine de joie et de passion !

À très vite,

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

6 **Le Blindorama** — **Le Brésil** 1921 - 1945

Lorsque la Der des Ders éclate en Europe, le Brésil n'a aucun engin de combat. En octobre 1917, le pays déclare cependant la guerre aux empires centraux, envoyant même un petit contingent combattre en France. Parmi ces hommes se trouve un certain Cavalcanti de Albuquerque ; un jeune capitaine qui prendra la tête d'un peloton de chars français ! Il sera ainsi le premier Brésilien à devenir tankiste.

10 **1944 Combat** — **Otto Carius** Le Tigre de Malinava

Le 22 juin 1944, l'Armée rouge lance l'opération « Bagration » ; sous le choc, les Landser reculent puis se débandent. C'est dans ce contexte que la *schwere Panzer-Abteilung 502* est engagée pour bloquer l'avance ennemie vers les pays Baltes. À bord de son fauve, Otto Carius affronte la plus puissante machine de guerre russe : le JS-2, dont une vingtaine d'exemplaires défendent le village de Malinava.

18 **1919 Stratégie** — **Inventer le « Blitzkrieg » !** La pensée doctrinale du *Colonel* Fuller

En 1918, le *Colonel* britannique Fuller met au point un système tactique dans le but d'obtenir une victoire décisive par le biais d'une percée blindée. Le 11 novembre 1918 l'empêche de démontrer la pertinence de son projet. Toutefois, son étude va avoir des répercussions importantes sur les doctrines d'emploi des chars pendant l'entre-deux-guerres ; et ce sont les Allemands qui utiliseront les premiers cette théorie.

32 **Chroniques Africaines** — **FEVRIER - MARS 1942**

40 **1944 Front de l'Est** — **L'enfer de Bobrouïsk** La *20. Panzer-Division* dans la tourmente

Le 22 juin 1944 à 4 heures, après un bombardement extrêmement violent, les Soviétiques lancent un puissant assaut sur Vitebsk. Cette attaque est la première des six prévues par le Haut commandement soviétique, dans le cadre de sa manœuvre d'ampleur destinée à anéantir l'*Heeresgruppe* « Mitte » ; nom de code : « Bagration » ! Pour les équipages de la *20. Panzer-Division*, la surprise est totale…

54 **1945 Combat** — **Souvenirs** d'un *Panzer-Knacker* hongrois

Avec un siège de 102 jours, la bataille de Budapest, qui débute en décembre 1944, est l'une des plus sanglantes de la Seconde Guerre mondiale. Un jeune soldat de l'Armée royale hongroise, Ervin Galántay, a laissé un témoignage exceptionnel sur ses combats en milieu urbain, notamment contre les chars soviétiques, dont nous publions quelques extraits.

58 **M4 SHERMAN** — UNE APPROCHE INDUSTRIELLE DES OPÉRATIONS MÉCANISÉES

74 **1942-44 Pacifique** — ***Pacific Armor*** Les bataillons amphibies de l'*USMC*

Dans le Pacifique, le tracteur amphibie se révèle bien vite indispensable au bon déroulement des opérations des *Marines*. Lorsque les barrières de corail bloquent les chalands de débarquement loin des plages, obligeant les fantassins à patauger dans l'eau sous le feu ennemi, les *Amtracks* franchissent l'obstacle sans difficulté. Les débuts de ces engins furent pourtant bien discrets et leur avenir incertain…

Bataille & Blindés n°47
Février - Mars 2012
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

1921 - 1945

Brésil

À la fin du XIXe siècle, le Brésil devient officiellement une république, dans la réalité, une oligarchie monopolisée par les grands propriétaires terriens soutenus par différents généraux. Cette république « *Café com leite* » (« café au lait ») s'appuie sur les industries cafetières et laitières-bovines du pays, aussi est-elle durement touchée par la chute des matières premières à partir de 1906. Une crise économique désastreuse sévit, et les budgets de l'armée sont considérablement réduits.

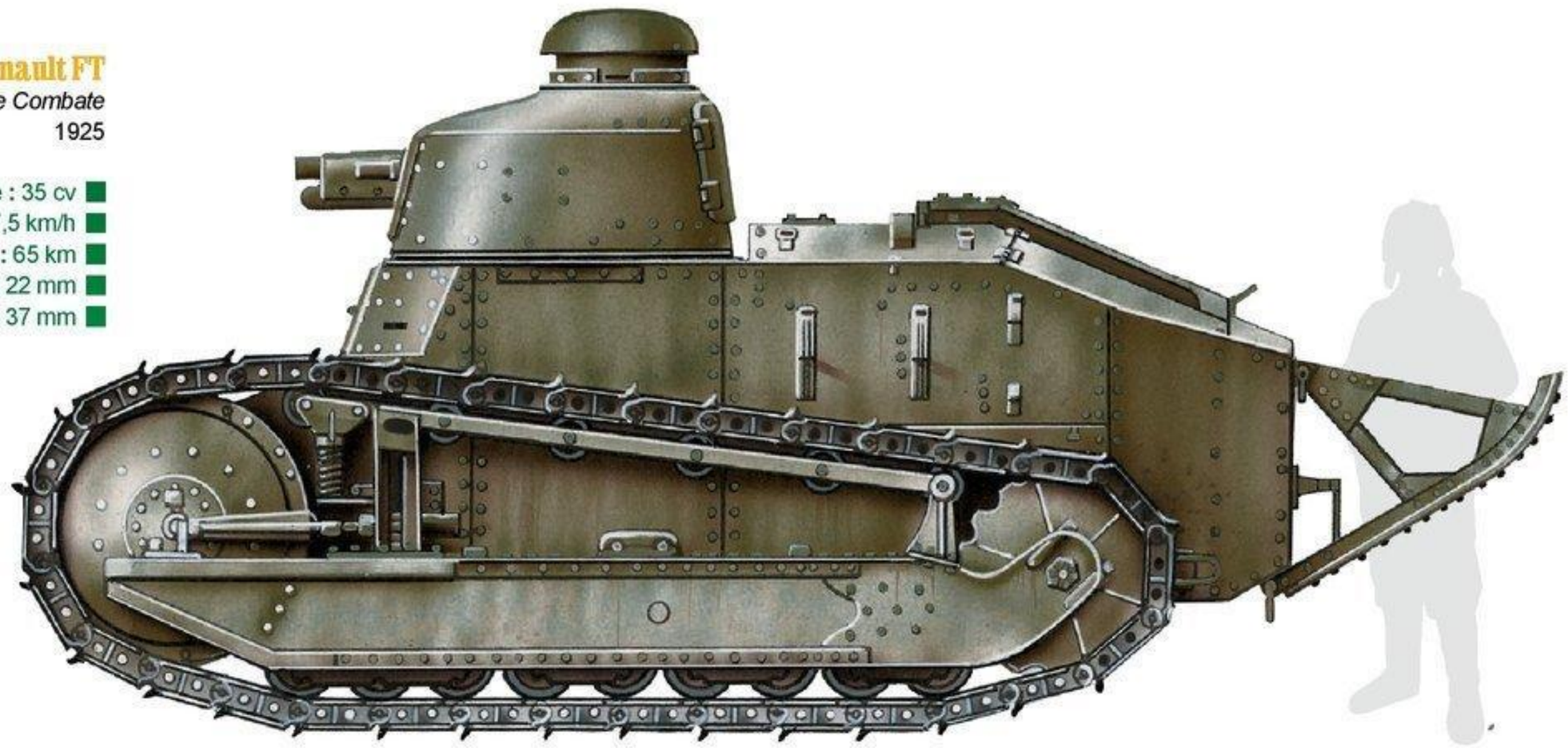
Par **Xavier Tracol**

Alors que la guerre éclate en Europe, le Brésil n'a aucun matériel moderne, aucune pensée stratégique propre. En octobre 1917, il déclare cependant la guerre aux puissances centrales et envoie même un contingent – symbolique – d'officiers et sous-officiers combattre en France au sein d'unités françaises. Parmi eux, José Pessoa Cavalcanti de Albuquerque fait montre d'une grande énergie ; aussi est-il envoyé à Saint-Cyr puis au 4e régiment de dragons où, bien qu'étranger, il prend le commandement d'un peloton de chars comme capitaine et sera même décoré par l'Armée française !

LES PREMIERS TEMPS

Cette expérience va s'avérer décisive : rentré au Brésil, il publie un livre, *Os Tanks na Guerra Européia* (*Les chars dans la guerre européenne*), et entreprend de développer une Arme blindée nationale. Ses supérieurs et le gouvernement lui prêtent une oreille attentive : il est en effet temps que le Brésil se dote d'une force mécanisée moderne, et des réformes sont entamées. En 1919, l'Armée brésilienne est réorganisée par une mission militaire française dirigée par le général Gamelin, et le travail pionnier de Pessoa est reconnu : en 1921, le Brésil fait l'acquisition de 12 chars Renault FT qui prennent la désignation officielle de « Carros de assalto ». Ces engins doivent, à l'origine, permettre de confirmer les théories de Pessoa, mais la situation du pays va leur procurer un autre rôle : à partir de 1922, la crise économique frappe à nouveau, plus dure que jamais. Grèves, mouvements sociaux et tentatives de putsch se succèdent, et les Renault FT sont employés pour mater diverses rébellions entre 1924 et 1927. Deux ans plus tard, le crash de Wall Street déstabilise le pays ruiné, et un coup d'État porte au pouvoir Getúlio Dorneles Vargas en 1930, un politicien prônant un État fort et centralisé. Son régime dictatorial doit employer une nouvelle fois les chars en 1932 pour écraser une colonne motorisée rebelle de São Paulo. Le *Frente Única por São Paulo Unido* s'est en effet appuyé sur les nombreuses industries de la région pour développer une série hétéroclite de véhicules légèrement blindés, généralement des automitrailleuses sur châssis Ford, dont le poids varie selon les modèles de 4 à 14 tonnes. Le gouvernement fédéral mettra en ligne, par ailleurs, un train blindé de fabrication locale armé d'un canon de montagne Schneider de 75 mm.

Même si les Renault FT ont fait leur preuve, ils sont maintenant largement dépassés. Le Brésil achète donc d'occasion, en février 1935, deux exemplaires d'automitrailleuses aux Néerlandais. Ces engins à six roues ont été construits par le chantier naval Wilton-Fijenoord de Rotterdam à partir de châssis Krupp-Protze L2H43. Envoyés aux Indes néerlandaises en 1934 pour équiper la *Koninklijk Nederlands Indisch Leger* (*KNIL*, pour Armée royale des Indes néerlandaises), ces deux prototypes se sont avérés beaucoup trop lourds pour les pistes boueuses de la région et



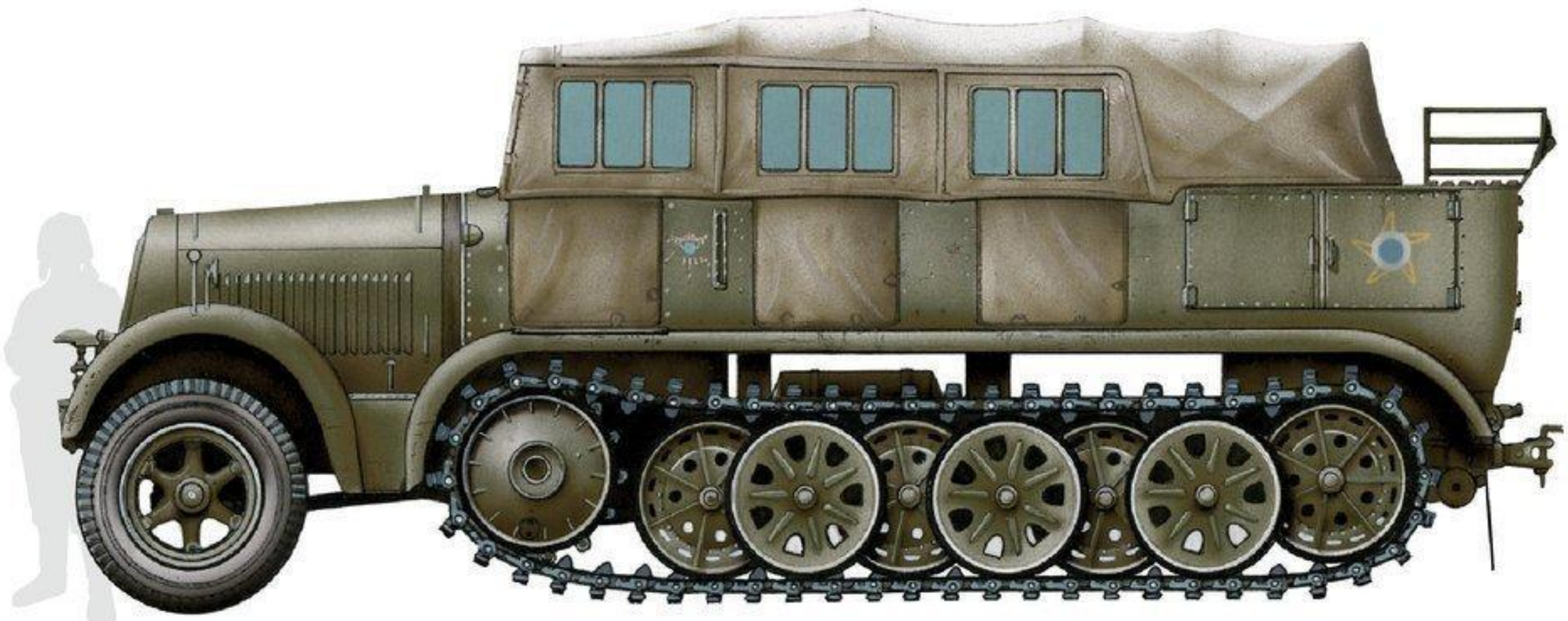
Renault FT
Compagnie de *Carros de Combate*
1925

Puissance : 35 cv
Vitesse max. : 7,5 km/h
Autonomie : 65 km
Blindage max. : 22 mm
Armement : 1 canon SA 18 de 37 mm

Profils couleurs : Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Fiat-Ansaldo L3/35
Escadron d'*Autometralhadoras*
Centre de mécanisation et d'instruction
Rio de Janiero
1938

- **Puissance :** 43 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Autonomie :** 150 km
- **Blindage max. :** 15 mm
- **Poids :** 3,1 t



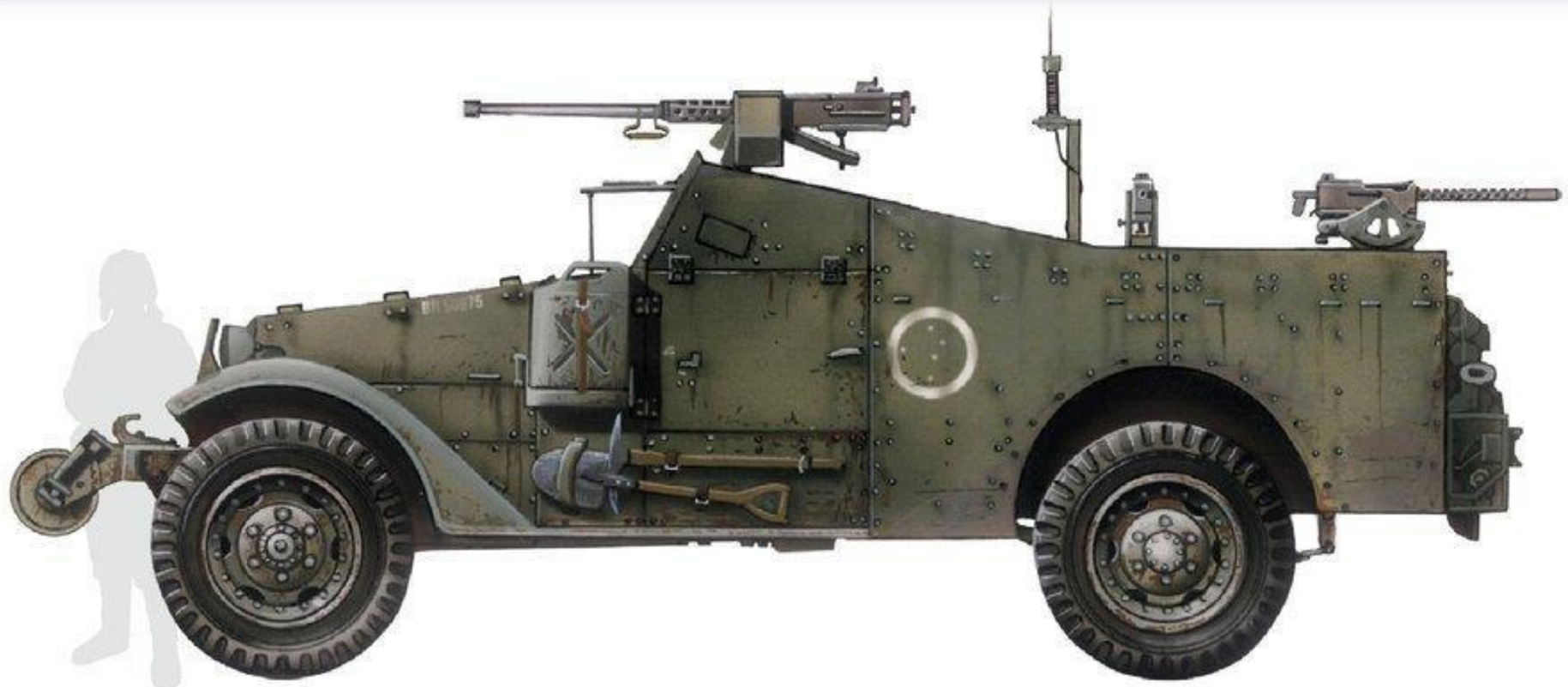
Sd.Kfz. 7
1er régiment d'artillerie
antiaérienne
Rio de Janeiro
1942

- **Puissance :** 140 cv
- **Vitesse max. :** 50 km/h
- **Équipage :** 12
- **Blindage max. :** 8 mm
- **Autonomie :** 250 km

grands consommateurs de carburant : ce qui a nécessité de les alimenter en essence pour avion… Les deux automitrailleuses sont donc renvoyées en Europe, où le Brésil en fera l'acquisition en 1935. Elles intègrent alors la police spéciale de São Paulo – une ville que le gouvernement Vargas ne veut pas voir une nouvelle fois livrée à la contestation – après une série de modifications : les trois mitrailleuses de 6,5 mm sont remplacées par un système de pulvérisation de gaz lacrymogène, voire par un lance-flammes… Les véhicules sont bien adaptés à un emploi anti-émeute : blindage incliné de 3 à 10 mm d'épaisseur, tourelle rotative et même un système envoyant des décharges électriques pour empêcher que les manifestants ne grimpent sur la superstructure ! La police spéciale de São Paulo reçoit en complément deux camions blindés Wilton-Fijenoord sur châssis Ford. Pouvant transporter 22 hommes, ils sont protégés par une cuirasse d'acier de 4 mm percée de multiples meurtrières. Plus exotique encore, l'achat en 1936 de deux side-cars belges de 500cc : ces FN M86 de Herstal sont pourvus à l'avant d'un carénage-bouclier blindé avec deux trappes, l'une pour le pilote, l'autre pour le pistolet-mitrailleur Bergmann MP 28/II de 9 mm de son coéquipier !

LA TENTATION GERMANO-ITALIENNE

Au début des années trente, le nouveau régime se rapproche sensiblement des dictatures italienne et allemande qui font alors figures de modèle contre les vieilles démocraties et le communisme. Vargas noue des liens avec ces deux pays pour acquérir à moindre prix du matériel moderne ; les Renault FT quittent en effet le service actif en 1938 et rejoignent l'école de guerre comme véhicules d'instruction (jusqu'en 1942). Entre 1937 et 1939, dans l'optique de créer un régiment de reconnaissance blindé dans chacune de ses divisions de cavalerie, l'Armée brésilienne passe commande à Rome de 23 Fiat-Ansaldo L3/35. Ces chenillettes au blindage boulonné (et non riveté des L3/33) de 6 à 14 mm sont à l'origine armées de deux mitrailleuses Breda de 8 mm, mais Rio va en équiper 18 de Madsen bitubes de 7 mm et 5 d'une mitrailleuse lourde Breda de 13,2 mm. Désignées *Auto Metralhadoras de Reconhecimento* (AMR), les L3/35 ne verront jamais le combat et formeront un escadron d'écolage pour tester différentes tactiques d'emploi.
Ce n'est qu'un début : en parallèle, Rio se tourne vers Berlin pour développer son armée sur une très large échelle, avec l'idée de standardiser un tant soit peu son matériel blindé et mécanisé. Car en 1937, le Brésil a acheté un certain nombre de camions à différents constructeurs, mais sans penser à normaliser son parc automobile : les modèles Ford, Commer, Dodge et Chevrolet coexistent donc avec des camions Henschel, Tempo et même Thornicroft ou Citroën-Kégresse…
Le Brésil signe donc en juillet 1939 un important contrat d'armement avec diverses firmes allemandes : 1 080 pièces d'artillerie (dont plusieurs canons antiaériens Krupp C/56 de 88 mm), 144 semi-chenillés *Sd.Kfz. 6* pour tracter des pièces de 105 et 150 mm, 40 *Sd.Kfz. 7* (dont 8 avec grue pour remorquer des ateliers de campagne Matra), 66 *Sd.Kfz. 8* pour des obusiers Krupp de 150 mm… Mais aussi des dizaines de véhicules pour le transport de munitions, de carburant et de troupes : 80 camions Krupp L3H 163, 132 camions L2H143 et 126 Henschel 33D1.
La commande est énorme, mais elle tombe bien mal : la guerre vient d'éclater, et le Royaume-Uni instaure immédiatement un blocus de l'Allemagne. Par conséquent, les véhicules restent à quai à Lisbonne jusqu'en août 1941. Seuls 5 *Sd.Kfz. 7* et 6 camions Henschel arriveront finalement à Rio en décembre 1941 ! Dispersés dans trois régiments de DCA, ils n'auront qu'une très courte carrière opérationnelle, puisqu'en 1942 le Brésil va profiter du *Lend-Lease* mis en place par les États-Unis pour renouveler l'ensemble de son matériel militaire.

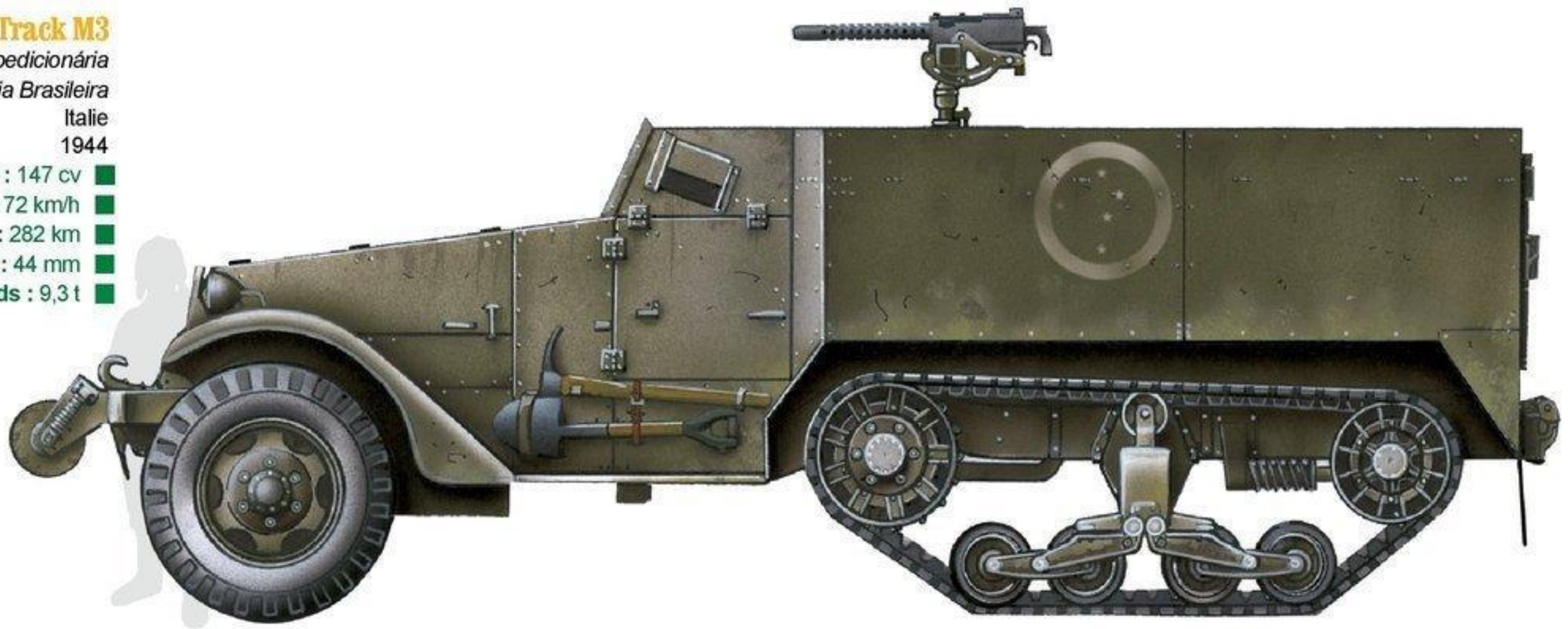


M3 Scout Car
Unité inconnue
Brésil
1940

- **Puissance :** 110 cv
- **Vitesse max. :** 90 km/h
- **Équipage :** 8
- **Blindage max. :** 13 mm
- **Armement :** 1 mitrailleuse M2 de 12,7 mm
  1 mitrailleuse M1919A4 de 7,62 mm

M8 Greyhound
1ª Divisão de Infantaria Expedicionária
Força Expedicionária Brasileira
Italie
1944

- **Puissance :** 110 cv
- **Vitesse max. :** 90 km/h
- **Équipage :** 4
- **Blindage max. :** 19 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm modèle M6
  1 mitrailleuse M2 de 12,7 mm
  1 mitrailleuse 1919 de 7,62 mm



Half-Track M3
1ª Divisão de Infantaria Expedicionária
Força Expedicionária Brasileira
Italie
1944

- **Puissance :** 147 cv
- **Vitesse max. :** 72 km/h
- **Autonomie :** 282 km
- **Blindage :** 44 mm
- **Poids :** 9,3 t

LA CORNE D'ABONDANCE AMÉRICAINE

En 1938, le plus grand pays d'Amérique latine connaît un changement politique majeur : Getúlio Vargas impose en effet l'*Estado Novo*, « l'État nouveau », un régime autoritaire inspiré de la dictature portugaise et du fascisme italien. Ces relations diplomatiques privilégiées déplaisent évidemment fortement à Washington, qui cherche alors à faire revenir le Brésil dans sa zone d'influence. C'est tout au bénéfice de l'administration Vargas, qui négocie ainsi l'achat d'une centaine de *Scout Cars* M3A1 en 1940 pour servir de véhicules de reconnaissance et de transports de troupes (8 passagers).

Fin 1941, les choses s'accélèrent lorsque l'Axe déclare la guerre aux USA. Loin de ses modèles politiques européens, et bien obligé de choisir son camp, Rio se range sagement – mais tardivement – du côté américain, déclarant la guerre à l'Allemagne et à l'Italie le 22 août 1942. En contrepartie, Washington propose de rééquiper l'Armée brésilienne et de former ses officiers dans ses écoles militaires. Ainsi, quelque 18 automitrailleuses M8 Greyhound et 20 chars légers M3 Stuart, appelés *Perereca* (« grenouilles ») par les Brésiliens, sont livrés en 1942. Pour concrétiser cette alliance américaine, Vargas décide d'envoyer un corps expéditionnaire en Europe, chose qui ne sera en fait possible qu'à partir de juillet 1944 : en plusieurs vagues, 25 000 soldats rejoignent l'Italie, où ils intègrent la *Task Force 45* du *15th Army Group* (*Fifth Army*, *IV Corps*).

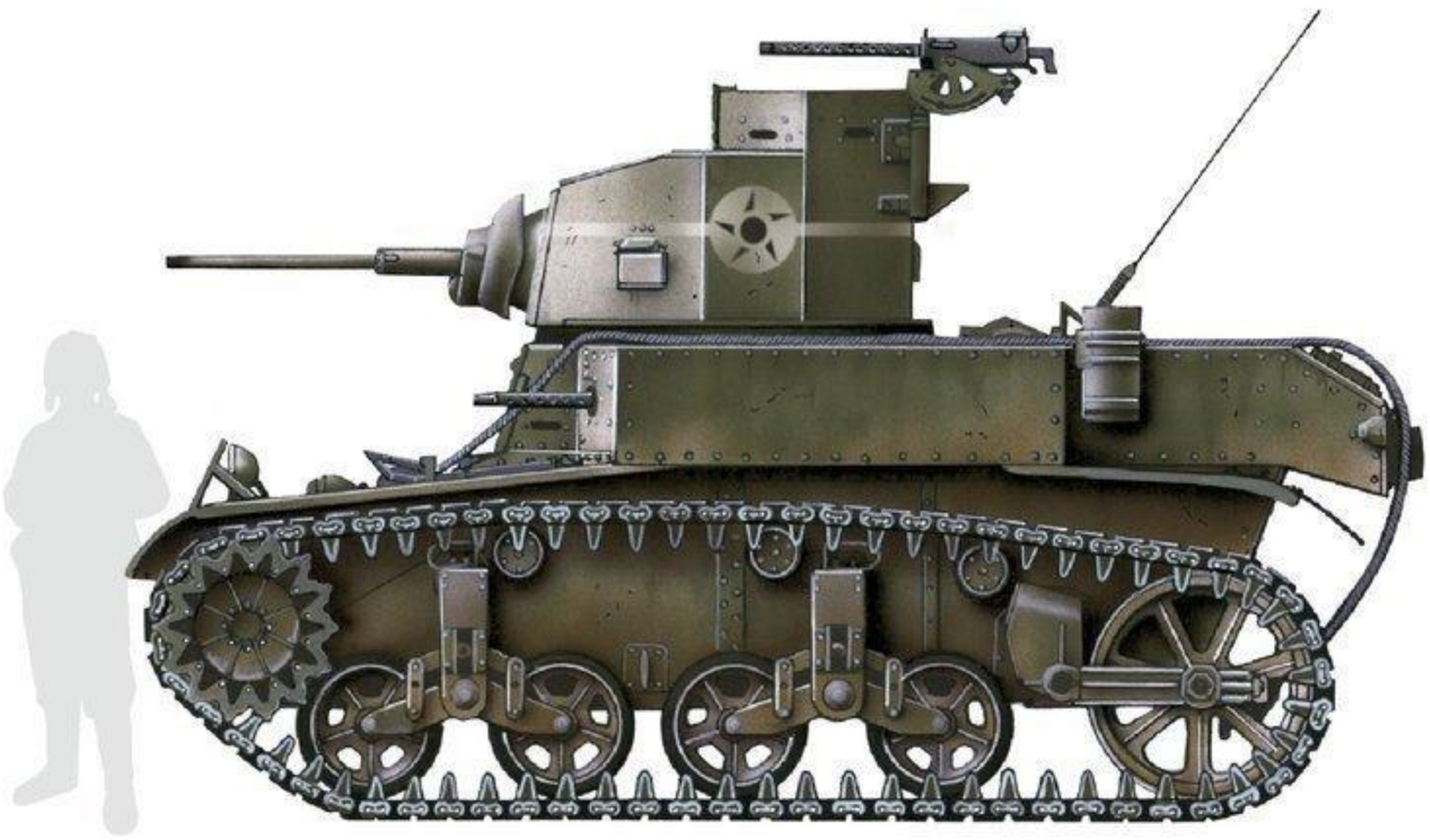
Profils couleurs : Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

La *Força Expedicionária Brasileira* (*FEB*) devant combattre sous autorité nord-américaine, il est décidé que sa structure et son organisation interne seront calquées sur celles des divisions d'infanterie de l'*US Army*. Le gouvernement de Rio y voit en outre l'opportunité de mettre enfin ses forces armées aux standards de l'époque, autant sur le plan matériel que doctrinal. La *FEB* comprend trois régiments d'infanterie et un groupement d'artillerie, avec les unités de soutien afférentes, dont une troupe de reconnaissance motorisée. Les Brésiliens y déploient un équipement neuf, « offert » par les USA et tout juste reçu à leur arrivée à Naples : 6 obusiers M3 de 105 mm, 12 M2 de même calibre, 12 M1 de 155 mm, 9 pièces antichars M1 de 57 mm et surtout 5 *Half-Tracks* M3A1, 13 automitrailleuses M8 et 24 Jeep.

Ce n'est qu'une petite partie du « cadeau » de Roosevelt qui s'est engagé à rééquiper complètement l'Armée brésilienne au travers du *Lend-Lease* : à partir de 1944, Rio croule sous les arrivages de véhicules militaires *made in USA*. Cette manne blindée va continuer dans les années d'après-guerre, Washington se débarrassant à bon compte de ses surplus auprès de ses alliés, une décision à contextualiser : le communisme commence à être considéré par les États-Unis comme une menace pour leur hégémonie en Amérique latine ; les régimes autoritaires en place doivent alors être armés pour pouvoir l'éradiquer au besoin. Aussi, à partir de 1944, le Brésil reçoit plus de 200 chars légers M3 et M3A1, une centaine de chars moyens M3, autant de M4 Sherman, des douzaines d'*Half-Tracks*, dont plusieurs en version M16 (des M3 dotés d'une tourelle à 4 mitrailleuses de 12,7 mm pour la lutte antiaérienne) et des autos blindées M8 et M20 (des M8 sans tourelle), sans compter des motos Harley Davidson, des Jeep, etc.

C'est plus que le Brésil ne pourra jamais produire, et ces engins vont constituer l'épine dorsale de la défense brésilienne pour les quarante années suivantes ! Dès 1945, les 230 chars M3 et M4 sont envoyés aux différents « points chauds » frontaliers du pays – face à l'Argentine par exemple –, mais leur nombre est si important qu'on en trouvera aussi dans des régions moins menacées, comme São Paulo ou Rio de Janeiro. C'est d'ailleurs là que sont créées deux divisions blindées pour centraliser les écoles de formation, l'intendance et les unités de soutien nécessaires.

L'*Exército Brasileiro* usera ses blindés jusqu'à la corde, préférant souvent les moderniser par petites séries plutôt que de produire à grands frais de nouvelles générations d'engins. Certains chars ne seront ainsi retirés du service qu'en 1981 ! ■



M3 Stuart
Unité inconnue
Brésil
1942

- **Puissance :** 250 cv
- **Vitesse max. :** 58 km/h
- **Équipage :** 4
- **Blindage max. :** 38 mm
- **Armement :** 1 canon M5 de 37 mm
  4 mitrailleuses M1919A4 de 7,62 mm

M4A1 (75) Sherman
Compagnie d'écolage de *Carros de Combate*
Brésil
1945

- **Puissance :** 400 cv
- **Vitesse max. :** 34 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 1 canon M3 de 75 mm
  2 mitrailleuses M1919A4 de 7,62 mm
  1 mitrailleuse M2 de 12,7 mm

OTTO CARIUS

LE TIGRE DE MALINAVA

▼ Otto Carius commence sa carrière de *Panzerschütze* (soldat des chars) comme chargeur dans un *Panzer 38(t)*. S'il la termine à bord d'un chasseur de chars lourd Jagdtiger, c'est en tant que commandant d'un Tiger I – ici son « 217 » – qu'il combat l'Armée rouge, écrivant par là même une partie des lettres de gloire de la *schwere Panzer-Abteilung 502*.
Archives Caraktère

22 juin 1944, l'Armée rouge lance l'opération « Bagration ». Précédées d'un violent barrage d'artillerie, les divisions blindées soviétiques font exploser le front allemand. Sous le choc, les *Landser* reculent afin d'éviter l'anéantissement. C'est dans ce contexte pour le moins dramatique que la *schwere Panzer-Abteilung 502*, une unité composée de chars lourds Tiger, cherche à bloquer l'avance ennemie vers les pays Baltes. À bord de son fauve de 57 tonnes, Otto Carius, l'un des *Bordführer* les plus brillants de l'Armée allemande, doit alors affronter la plus puissante machine de guerre russe : le JS-2, dont une vingtaine d'exemplaires défendent le village de Malinava.

Par **Laurent Tirone**

LES « POMPIERS » DU FRONT

Après avoir durement combattu lors de l'opération « Strachwitz » lancée le 20 avril 1944, la *schwere Panzer-Abteilung 502* est mise au repos. Fin avril, sa *2. Kompanie* est évacuée au sud de Pleskau, carrefour entre Leningrad et Dünaburg. Ses équipages en profitent pour se remettre physiquement de plusieurs mois d'affrontements intenses, tout en révisant leurs matériels. Hélas pour eux, Moscou n'a que faire de leur fatigue et, le 22 juin 1944, l'Armée rouge déclenche l'opération « Bagration ». Dans ces conditions, la *schwere Panzer-Abteilung* est déployée autour de Dünaburg, au sud de la rivière Düna, dans le but de bloquer les divisions mécanisées qui déferlent sur les pays Baltes. Dénuée de ponts assez solides pour supporter le poids des *Panzer VI*, la région est d'accès malaisé. En outre, le relief tourmenté de ce secteur se révèle être un véritable calvaire pour les mécaniques, qui lâchent les unes derrière les autres, au point que peu d'engins sont en état de marche au moment même où les forces soviétiques sont en pleine offensive. Lors d'une attaque nocturne menée le 20 juillet, des groupements cuirassés russes enfoncent les lignes de la *290. Infanterie-Division*. Conformément à leur réputation de « pompiers » du front, les Tiger sont dépêchés en urgence au nord-est de Dünaburg en vue de rétablir la situation. Le parcours de liaison est difficile, si bien que seulement 8 « lourds » de la *2. Kompanie* rejoignent la ville. Une fois le ravitaillement effectué, Otto Carius, qui vient juste de recevoir l'insigne d'assaut en argent de seconde classe pour 25 jours continus sur le front, se pose une question cruciale :

MAIS OÙ EST DONC IVAN ?

Au son des explosions qui retentissent au nord-est de Dünaburg, pas bien loin, comme à son habitude, Carius, accompagné de son fidèle ami Kerscher, saute dans un *Kübelwagen*. Pas question d'engager ses précieux *Panzer* sans avoir au préalable réalisé une reconnaissance. Comme toujours, une de ces voitures tout-terrain est à sa disposition. Ses camarades l'ont même appelée la « Volkswagen de la mort », bien que Carius ne se souvienne pas en avoir perdu une seule ! Il la préfère d'ailleurs au semi-chenillé, qu'il trouve lent et pataud et dont la cuirasse ne lui paraît pas supérieure… au point qu'il est affublé du sobriquet de « cercueil » ! Le chef de char allemand doit effectivement nombre de ses succès à une observation soigneuse de l'itinéraire à parcourir, ainsi qu'à une fine analyse des dispositifs rencontrés. Croisés en chemin, des *Landser* en déroute donnent aux deux *Panzerschützen* une idée de la situation dans ce secteur : catastrophique. Tel un rouleau compresseur, les tanks frappés de l'étoile rouge progressent irrésistiblement, écrasant tout sur leur passage. Moins pressé de retraiter que ses camarades, un sous-officier leur indique que deux blindés russes sont stationnés dans le village de Malinava. Dans ces conditions, Carius met le cap sur le bourg. Une fois sa voiture camouflée, il s'approche prudemment. Observés à la jumelle, les uniformes des soldats qui grouillent dans l'agglomération ne lui laissent aucun doute : Ivan est bien là ! Outre deux T-34/85 montant la garde à l'entrée, l'effectif d'une compagnie est comptabilisé. Un gros morceau en perspective, bien que Carius estime qu'il s'agit seulement d'une avant-garde, autrement dit, le plat de résistance reste encore à venir. Tandis qu'il inspecte soigneusement les alentours, un officier d'une unité de canons d'assaut lui apprend que le village a déjà fait l'objet d'une contre-attaque. Mais Ivan leur a infligé une cuisante défaite, expédiant sept automoteurs à la casse en quelques minutes ! La situation n'est pas bien claire, mais pour Carius, il n'est pas question de gaspiller plus de temps. Heureusement, son unité est libre d'entrer en action comme elle l'entend, sans en référer à sa hiérarchie. Confiant dans la puissance de sa monture, il revient vers ses camarades en vue d'échafauder un plan. L'unique route menant à la localité étant bien trop étroite pour un abordage frontal rassemblant la totalité de la *2. Kompanie*, l'assaut sera mené avec seulement 2 *Panzer*, celui de Kerscher et le sien. Sous les ordres du lieutenant Nienstedt, les six autres iront se positionner en retrait sur le versant opposé, prêts à parer à toutes éventualités.

▲ Otto Carius est l'un des *Bordführer* (commandant de char) les plus célèbres de la *schwere Panzer-Abteilung 502*. Face aux tanks soviétiques, en dépit d'une santé fragile, il fait preuve d'un sens tactique hors du commun, qui le conduira à revendiquer un « tableau de chasse » généralement estimé entre 150 et 200 blindés détruits. Il est d'ailleurs titulaire du *Panzerkampfabzeichen* avec cartouche « 100 », médaille récompensant ses faits d'armes.
Droits réservés

▶ Avant que Carius n'intervienne sur le village de Malinava, une *Kompanie* de *StuGe* avait déjà tenté de le prendre par la force, mais ses équipages avaient essuyé un échec sanglant. Aussi efficace soit-il, le canon d'assaut allemand n'est pas à la hauteur d'un JS-2. Doublé par un camion américain, versé dans l'Armée rouge au titre de la loi du prêt-bail, cet exemplaire hors de combat a vu sa protection frontale augmentée par l'adjonction de béton armé.
Archives Caraktère

Carius insiste sur la rapidité d'exécution et sur l'effet de surprise. Les tankistes russes doivent être débordés avant même d'avoir réalisé qu'une *Kompanie* de Tiger leur tombe dessus. Diverses recommandations sont encore échangées avec les autres *Panzerschützen*, puis les deux *Bordführer* coordonnent oralement leur tactique. Ils savent qu'une telle opération ne supportera pas l'approximation, et chacun doit avoir en tête tous les détails de sa mission. Carius prendra la tête du duo de fauves, tandis que Kerscher assurera ses arrières. Le but est de foncer vers le centre du village afin de désorganiser au maximum les défenseurs. Se séparant sur une dernière tape sur l'épaule, les deux hommes rejoignent leurs montures. Une fois à bord, chacun vérifie que le 12 cylindres Maybach répond à l'appel et que la radio fonctionne sans heurt. Enfin, ils prennent la direction de Malinava. Profitant d'un terrain en montée, les deux Tiger avancent sans se faire remarquer, puis, une fois en vue des premières maisons, Carius ordonne à son pilote de pousser le « tacot » à son maximum. Bien que cela ne soit pas le domaine de prédilection du fauve, les *Panzerschützen* savent que la vitesse leur donnera la victoire.

MASSACRE À MALINAVA

À peine en vue de Malinava, Carius désigne à son tireur les deux T-34/85 postés en couverture. Le « 88 » aboie sèchement et les sentinelles sont pulvérisées sans avoir pu esquisser le moindre mouvement de défense. Séparés de 150 mètres, les deux Tiger s'engouffrent dans le village. Chez les Soviétiques, la confusion est à son comble. Les Allemands ne s'arrêtent que pour tirer un ou deux obus meurtriers avant de repartir. Brusquement, Kerscher repère deux blindés en train de manœuvrer. Leur intention est claire : prendre sur le travers le *Panzer* de tête. Ce faisant, leurs équipages n'ont pas vu le deuxième Tiger qui déboule dans le sillage du premier. Sans même avoir pris conscience de la présence du fauve de Kerscher, les deux intrépides sont éliminés. Toute l'attention d'Ivan étant concentrée sur la charge de Carius, Kerscher prend un peu de recul sur les événements. Une situation qui lui permet de remarquer une machine inconnue stationnée près d'une grange. Immédiatement, la radio de Carius grésille lorsque l'information est transmise. Le *Bordführer* fait stopper sa monture, et la tourelle pivote vers l'objectif. Cependant, l'identification de l'engin est incertaine, car la présence d'un frein de bouche au bout de l'interminable canon trouble les esprits. Mais quel est ce char ? Carius penche pour un Tiger II, aucun chenillé russe n'étant doté d'un tel équipement. La tourelle présente également une forme plus ou moins commune avec le *Panzer* lourd. Mais que ferait-il dans un tel secteur du front ? Les questions fusent dans la tête de Carius quand il remarque que le châssis n'a rien de germanique. En définitive, plusieurs *Panzergranaten* mettent fin à la carrière militaire du premier JS-2 rencontré par le jeune Allemand. Une bonne étoile brille du côté des assaillants, car cette courte hésitation aurait pu se révéler fatale. À cette distance, un obus de 122 mm n'aurait fait qu'une bouchée de la cuirasse du fauve. Les Soviétiques tentent de se ressaisir, mais la poussée est irrésistible. Les tanks bolcheviques sautent les uns après les autres. Pris de vitesse, les Russes ne parviennent pas à se reprendre, et la bataille cesse au bout d'une vingtaine de minutes, faute de combattants. Afin d'éviter de se faire surprendre, Otto Carius demande aux Tiger restés en arrière de se mettre en couverture. L'intervention est un plein succès avec 17 JS-2 et 5 T-34 neutralisés. Seulement deux « chanceux » ont réussi à s'enfuir, en mettant plein gaz vers l'est. Les Allemands sortent de leur machine, rassemblent les prisonniers et, une fois les blessés confiés aux valides, leur ordonnent de marcher vers les lignes allemandes sous la surveillance d'un bataillon d'automoteurs.

▲ Avant d'engager son Tiger dans le village de Malinva, près de Dünaburg, Otto Carius ne laisse rien au hasard et part reconnaître le terrain à bord d'un agile et rapide *Kübelwagen*, que ses camarades surnomment la « Volkswagen de la mort ». Il n'hésite pas non plus à utiliser un side-car selon les disponibilités.
Archives Caraktère

Le commandant de ces derniers ne peut alors se retenir de serrer Carius dans ses bras, car l'intervention des Tiger lui a ôté une sérieuse épine du pied ! Il est vrai que l'homme ne savait plus comment reconquérir le village du fait de la présence massive de chars lourds soviétiques. Carius, pour sa part, est bien conscient que l'absence d'infanterie d'accompagnement du côté russe lui a permis d'obtenir une éclatante victoire.

▲ Un Tiger de la « 502 » croise le chemin d'une colonne de fantassins allemands. Son canon de *8,8cm* et son blindage frontal épais de 10 cm lui permettent d'affronter dans des conditions favorables les machines soviétiques. En 1944, la mise en service du JS-2 armé d'un 122 mm change la donne. Pour autant, l'entraînement et l'expérience de Carius continuent de faire la différence, notamment lorsque l'effet de surprise vient s'ajouter au combat. ECPA-D

GARDER L'INITIATIVE

Pour autant, Otto Carius n'entend pas se reposer sur ses lauriers. Effectivement, ayant mis la main sur des documents décrivant les manœuvres adverses, il décide d'ourdir un nouveau plan pour mettre un terme définitif à la marche de l'Armée rouge dans ce secteur. Suite à l'interception de transmissions, il pense que les équipages soviétiques n'ont pas pu rendre compte de la situation dans le village de Malinava. Peut-être même que le gros des forces n'est pas au courant de la présence de Tiger dans le secteur. Les auspices sont favorables à la « 502 », car les corps de deux officiers, dont celui d'un major commandant la 1re brigade de chars lourds, sont retrouvés porteurs d'informations récentes. Cet officier est sans aucun doute un rouage essentiel de l'action ennemie, car la décoration de l'Ordre de Lénine, accrochée à sa vareuse, prouve qu'il est un héros de l'Union soviétique. L'examen des cartes capturées apprendra que les T-34 et autres JS-2 avaient pour mission de s'emparer de Dünaburg après s'être regroupés dans le village de Malinava. Parallèlement, un autre groupe devait remonter par le nord et obliquer sur la ville par le nord-ouest. Rameutant des unités d'infanterie pour assurer leurs arrières, les Allemands entreprennent une reconnaissance vers l'est, en empruntant un petit chemin serpentant à travers les champs. Ce périple les conduit à l'extrémité Sud de l'autoroute passant à proximité du village, puis ils prennent connaissance de chaque bourg par lequel ils doivent passer pour éviter d'être pris au dépourvu. Bloqué par la rivière Düna coulant à proximité, Otto Carius jette son dévolu sur une concentration d'isbas situées à une dizaine de kilomètres. Le petit pont l'enjambant est, en effet, bien incapable de supporter la masse des fauves. Ensuite, le *Bordführer* saute dans son *Kübelwagen*. L'automobile parcourt plusieurs kilomètres sans rencontrer âmes qui vivent, quand Carius remarque des traces de chenilles fraîches. Pas de doute, l'avant-garde russe est passée par là, et il y a fort à parier que le reste empruntera la même route. L'Allemand espère qu'aucun observateur n'a signalé le massacre de Malinava, car dans ce cas, Ivan risque fort de contourner la zone dangereuse. En dépit des risques, une embuscade est organisée. Toutefois, l'axe de progression présumé est hors de portée des huit Tiger stationnés dans le village. Il leur faut donc traverser la coupure humide. Une fois un gué trouvé, les *Panzer* commencent la difficile manœuvre. Tout se passe bien jusqu'au moment où les chenilles de l'un des chars viennent à bout du lit de la rivière, labourant le fond, le fauve s'enlise en plein milieu. Sans hésiter, les hommes sautent à l'eau, accrochent des câbles d'acier et commencent à hisser le char immobilisé. Cette mésaventure convainc Carius de maintenir sur place les deux Tiger restés sur l'autre berge, inutile de tenter le diable… Quelques vérifications techniques plus tard, les six engins se dirigent vers le lieu de l'embuscade. Les équipages camouflent soigneusement leurs véhicules et s'installent le plus confortablement possible. Pendant que les tubes de « 88 » dominent la route sur près de 3 kilomètres, Carius réunit les autres commandants et donne les dernières consignes. De la sorte, il confie la mission au Tiger de gauche de viser l'engin de tête, tandis que celui de droite doit faire de même avec celui de queue, de manière à paralyser l'ensemble de la procession adverse. De surcroît, il insiste sur le strict respect de la discipline de feu. Le repérage de son champ de tir effectué, chacun regagne sa monture. Commence alors une interminable attente. Les minutes semblent des heures. Enfin, Carius repère un nuage de poussière. Pour les *Panzerschützen*, c'est le branle-bas de combat. L'œil rivé à son viseur optique, le jeune as est en mesure d'observer l'approche lente du groupement adverse. Le pari est gagné. Insouciants, des véhicules cheminent en ordre serré. À la mode soviétique, des groupes de 10 à 15 soldats sont tranquillement assis sur les T-34, qui ont eux-mêmes leur canon

tourné vers l'arrière. Entre les masses sombres des tanks s'intercalent de nombreux camions transportant des munitions et du carburant. Dans les Tiger, l'excitation commence à monter. Comme à la parade, les « cibles » défilent dans les optiques de tir. Au moment où la machine de tête s'apprête à sortir de la visée, Carius ordonne l'ouverture du feu. Le premier et le dernier engin sont touchés de plein fouet, puis l'enfer se déchaîne sur la colonne bloquée entre les deux carcasses en flammes. Les obus filent sur les camions qui se renversent sur le côté lors de vaines tentatives pour échapper au massacre, les blindés « rouges » n'ont pas le temps de faire pivoter leur tourelle que déjà ils flambent sous les coups des « 88 ». Carius sort presque de sa tourelle pour mieux contempler la scène. Les munitions explosent, projetant de grandes flammes vers le ciel. Le carburant s'embrase, mettant le feu aux engins encore intacts. La panique s'empare du convoi et, lorsque enfin les Soviétiques parviennent à discerner l'origine des tirs, c'en est fini de la colonne. Vingt-huit épaves en feu jonchent la route. Quittant enfin des yeux le terrible spectacle, Carius ordonne aux six Tiger de se replier sans prendre le risque, inutile selon lui, de poursuivre l'infanterie qui s'égaye dans les champs. L'embuscade est un total succès et il espère que ce coup d'arrêt empêchera l'Armée rouge de poursuivre son offensive dans ce secteur. Restés sur l'autre berge, les deux *Panzer* aident leurs camarades à repasser la rivière. Retranchés der ière le cours d'eau, les fauves se préparent à bloquer une éventuelle contre-attaque, qui finalement ne viendra pas. Par la suite, la nouvelle de la double victoire se répand dans les lignes allemandes qui n'en finissent plus de féliciter Otto Carius et ses compagnons. Fidèle à sa réputation, la *2. Kompanie de la schwere Panzer-Abteilung 502* a, encore une fois, joué les « pompiers » du front.
Tel est donc le déroulement des événements décrits par Carius, une histoire qui n'est pas du goût des Russes…

▲ Des *Panzerschützen* posent sur un JS-2 détruit. Durant les premières minutes du combat, Carius avoue avoir confondu l'engin russe avec un Tiger II, du fait de son canon terminé par un frein de bouche. Une hésitation qui aurait pu lui coûter cher…
Droits réservés.

▼ Le groupement blindé soviétique retranché dans Malinava laisse deux T-34/85 en couverture. À l'instar de ces deux chars détruits, ils succomberont, sans pouvoir riposter, sous les projectiles de *8,8cm* tirés par Carius.
Archives Caraktère

LE POINT DE VUE RUSSE

En 1956, Otto Carius écrit ses mémoires dans un ouvrage intitulé *Tiger dans la boue*. Immédiatement traduit en anglais, ce livre n'est réellement étudié en Union soviétique que dans les années 1990. Le « génie » tactique de l'ex-*Bordführer* est alors vivement critiqué par des historiens russes qui pointent du doigt les incohérences du récit. Ainsi, Alexander Smirnov, dans la revue historique *Frontline illustration* datant de 2006, remet en cause la véracité des dires de Carius, en soulignant que deux *Panzer*, aussi puissants soient-ils, n'auraient jamais engagé un groupement cuirassé, même faisant preuve de négligence, du moins si les Allemands avaient un semblant de logique militaire… Sans compter que, pour Smirnov, les déclarations du *Panzerschütze* manquent de clarté. Par exemple, il ne fait plus mention des deux rescapés qui se seraient échappés vers l'est et, par la suite, un rapport relatant les opérations de juillet-août 1944 indique la « démolition » de 17 T-34 et 5 JS-2, soit une inversion des chiffres précédemment indiqués. En outre, l'historien russe trouve troublante la confusion faite entre le JS-2 et le Tiger II, puisque ce dernier n'apparaîtra sur le front oriental qu'au mois d'août 1944. D'autre part, la présence de la 1re brigade de chars lourds dans le secteur de Malinava est mêmement réfutée. De telles formations ne commencent réellement à émerger qu'en décembre 1944. Avant cette date, il s'agit de régiments de chars lourds et le seul qui ressemble à l'identification donnée par Carius est, à l'époque de la bataille, le 1er régiment autonome de chars lourds de la Garde. De plus, ce régiment est déployé en Ukraine et non pas dans les États Baltes. Selon de récentes données, lors de la bataille pour le village de Malinava, l'Armée rouge aurait perdu seulement 8 blindés – 3 JS-2 et 5 T-34 –, bien loin des 23 tanks revendiqués par Carius.
Une autre personnalité vient commenter l'ouvrage de Carius, le journaliste Youri Moukhine aux propos tranchés : « *Récemment, j'ai lu les mémoires d'un officier de char allemand, Otto Carius. Peu importe la façon dont il raconte ses actes ignobles. Carius n'est qu'un homme de taille très modeste – pesant environ 40 kg et qui a été deux fois refusé à l'admission au service en raison de cela – qui a souffert d'un complexe d'infériorité et s'est façonné un costume de héros. Maintenant, j'ai des interrogations. Permettez-moi de remarquer d'abord qu'il a détruit deux T-34 en dehors du village, sans que ses équipages n'aient réagi en entendant le rugissement des moteurs et le bruit des chenilles !*

Mais passons. Après les premiers tirs de Kerscher et de Carius, personne ne bouge ! Par-dessus le marché, ce dernier signale que plusieurs véhicules ont été incendiés ; dans ces conditions, pourquoi ne dit-il rien sur la lutte contre les flammes qui risquaient de se propager dans le village ? Tous les tankistes ont rapidement abandonné leurs montures et se sont enfuis sans tirer un seul coup ? Cela n'est pas sérieux. En outre, l'Ordre de Lénine n'est pas une décoration récompensant un héros de l'Union soviétique ! Et puis son identification de la 1re brigade de chars lourds, comprenant 65 JS-2, est absurde, puisqu'elle n'a été formée qu'en décembre 1944 ! En juillet 1944, l'Armée rouge avait déjà plusieurs brigades de chars, mais aucune ne portait ce numéro. Le plus probable est que Carius a bien détruit deux T-34/85 ce jour-là, mais c'est tout. »

LA VÉRITÉ EST AILLEURS

Les rapports opérationnels de la *schwere Panzer-Abteilung 502* portant sur la période du 4 juillet au 17 août 1944 donnent la version suivante. Dans la soirée du 21 juillet, d'importantes forces mécanisées soviétiques parviennent à percer les lignes de la *290. Infanterie-Division* (*290. ID*) puis font mouvement vers le secteur de Casanova, situé à 6 kilomètres au nord de Kraslava, avant de se diriger vers Izvalty, à l'est de Dünaburg. Cette percée impose aux *Landser* un repli de façon à constituer un front défensif sur Izvalty. Par conséquent, la *schwere Panzer-Abteilung 502* prend la direction de Dünaburg par le nord, avec pour mission d'appuyer la *290. ID* en bloquant toute incursion ennemie. Accompagnées de leur logistique, les *1.* et *2. Kompanien* de la « 502 » installent leur poste de commandement avant d'envoyer des reconnaissances inspecter les collines situées à 2,5 kilomètres au sud-ouest de la voie ferrée de Dünaburg. Par la suite, la formation se regroupe à la périphérie Nord-Est, près du cimetière militaire allemand. Puis, quatre Tiger partent, sur le coup des 5 heures, rejoindre la *290. ID* qui tient la route d'Izvalta. À 6 heures, les 6 engins de la *1. Kompanie* du lieutenant Belter leur emboîtent le pas. En retard, la *2. Kompanie* de Carius ne s'ébranle qu'à 8 heures. Au même moment, l'Armée rouge perce les nouveaux retranchements allemands courant le long d'une ligne Izvalta–Liela–Truly, à 3 kilomètres au nord d'Izvalty. Une vingtaine de tanks percent à Liela et prennent la direction de Vieki à 25 kilomètres au nord-est de Dünaburg, sans que leur axe de progression ne puisse être clairement déterminé. De façon à protéger la voie d'approvisionnement reliant Dünaburg à Izvalta, la *290. Infanterie-Division* expédie ses *Sturmgeschütze* ainsi que deux compagnies de *Pak 43* de *8,8cm* vers Liela et Lapiniski, à 10 kilomètres à l'ouest d'Izvalta. Tandis que la *1. Kompanie* de la « 502 » organise une reconnaissance avec deux Tiger sur la route de Leykuni–Liela, au nord de la gare de Nauen, à 15 kilomètres de Dünaburg, Carius emprunte l'autoroute vers le nord dans l'intention d'assurer la libre circulation du ravitaillement. Prévenu d'une présence hostile à l'est, le *Panzerschütze* cherche à en déterminer l'exacte position. Peu avant 11 heures, le lieutenant Belter engage l'adversaire à 500 mètres du village de Leykuni. Six T-34, appuyés sur leur flanc Sud par des pièces antichars, sont détruits. Deux Tiger sont touchés, mais le bourg reste aux mains des Allemands, qui tiennent sous leur feu les principales voies d'accès, empêchant l'arrivée de renfort jusqu'à la nuit. Parallèlement, la *2. Kompanie* reçoit l'ordre de traverser Krivan. Vers 13 heures, des engins lourds et super-lourds (selon le compte-rendu de l'époque, par la suite, les engins sont identifiés comme des T-34/85 et des « Joseph Staline ») sont repérés à Malinava, à 4 kilomètres de Krivan. Suivi par deux autres Tiger, le lieutenant Carius frappe par surprise. Les 3 *Panzer* détruisent 17 tanks à courte portée, dont une dizaine pour

▶ et page de droite :
Suite du reportage photo sur la *schwere Panzer-Abteilung 502*. Avec ses 57 tonnes, le Tiger I réclame une certaine attention lors des manœuvres. Alors qu'il se rue à la rencontre des forces soviétiques, Otto Carius en aura à nouveau la confirmation lors du passage épique d'une rivière ! Remarquez que les engins sur ces clichés sont dépourvus de garde-boue latéraux.
ECPA-D

Panzerkampfwagen VI Ausf. E Tiger
Char personnel d'Otto Carius
2. Kompanie
schwere Panzer-Abteilung 502
Armée allemande
Ostfront,
secteur de Dünaburg, juillet 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Carius. Seulement 3 T-34 s'échappent vers l'est. Le village est par la suite occupé par une compagnie d'artillerie automotrice, venant du nord. Leurs arrières sécurisés, les fauves parcourent 4 kilomètres vers l'est dans le but de former un môle défensif destiné à stopper l'avance russe. De ce fait, les routes menant vers le nord, l'est et le sud-est sont solidement tenues. Le bilan de la journée s'établit à 23 chenillés détruits (17 T-34/85 et 6 « Joseph Staline »), 6 canons antichars lourds et plusieurs camions pour la perte de 2 Tiger.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet, la *2. Kompanie* repousse des assauts d'infanterie avant de se replier suite au pilonnage de l'artillerie adverse. Les assauts conjoints menés par des fantassins et des blindés, dont des JS-2 qui mettent hors service deux Tiger, repoussent la *290. Infanterie-Division.* Dans ces conditions, une nouvelle ligne de défense doit être établie près de Dünaburg. À la fin de la journée, les Allemands ne revendiquent que deux T-34 et trois tubes antichars.

Le 24 juillet 1944, la pression s'intensifie lorsque les Soviétiques cherchent à passer la rivière Likananka *via* le pont ferroviaire, à 12 kilomètres au nord-est de Dünaburg. L'échec de cette tentative oblige à modifier l'axe de la poussée vers l'ouest, le long de la coupure humide. Par conséquent, la *2. Kompanie* manœuvre vers Sloboda, à 12 kilomètres de Dünaburg. Le lieutenant Carius est envoyé là-bas avec quatre Tiger, tandis que six autres restent sous le commandement du lieutenant Nienstedt à Krivan. À ce moment, une attaque russe, menée par trois chars à l'ouest de l'autoroute en face de la rivière Likananka, oblige le lieutenant à intervenir. Sortant de la forêt, une vingtaine de tanks, appuyés par de l'infanterie, passent, à ce moment-là, à l'action. Engagés par 2 Tiger, 17 restent sur le carreau. Leur coup d'arrêt donné, les *Panzer* regagnent Krivan. Pendant ce temps, Carius assure la protection temporaire de la voie ferrée menant au nord de Dünaburg. C'est là qu'il sera gravement blessé lors d'une reconnaissance menée avec un side-car.

RECUEILS DE SOUVENIRS

S'il cherche également à démontrer que Carius a exagéré son intervention, Smirnov est bien moins emporté que le bouillant ultranationaliste Youri Moukhine, pris par la frénésie de la propagande. Pour autant, les rapports de la *schwere Panzer-Abteilung 502* recoupent, peu ou prou, les dires de Carius, bien que l'embuscade, menée le 24 juillet, soit plutôt du fait du lieutenant Niensted, sans que l'on puisse affirmer que le jeune as y a participé de manière directe. Les historiens russes ont raison de douter de certains pans du récit, comme les chiffres de pertes, l'identification des unités ou la chronologie des événements. Pour autant, n'oublions pas que les « mémoires » d'Otto Carius, *Tiger dans la boue*, ne sont pas un « mémoire » ayant pour fondement un travail historique. Écrit de longues années après la fin de la guerre, certains passages ont sans doute été rédigés à partir de souvenirs forcément imprécis, d'où certains écarts entre la réalité et le ressenti d'un vétéran. ■

◀ Les mémoires de Carius ne sont pas au goût de tout le monde, comme le précise le journaliste russe Youri Moukhine lors d'une interview : « *Ce récit d'un homme qui a intégré l'Armée allemande en tant que volontaire, chargeur, chef de char, commandant de peloton puis de compagnie, qui a été à plusieurs reprises blessé et qui a fait couler beaucoup de sang russe, est désolant. J'irais même jusqu'à dire dégoûtant.* »

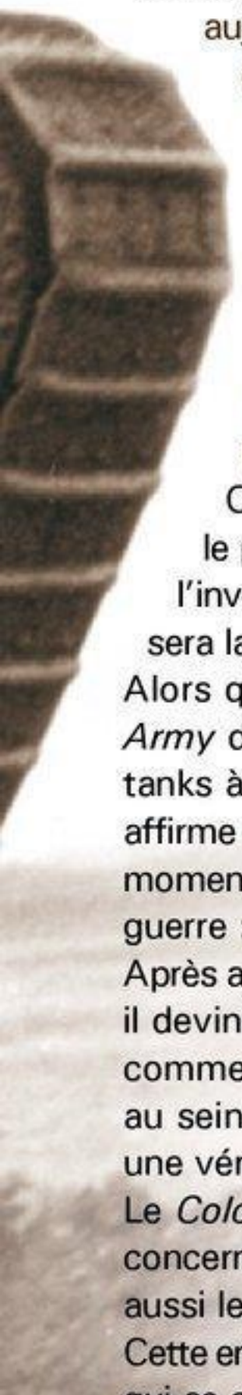
INVENTER LE « BLITZKRIEG »

LA PENSÉE DOCTRINALE DU *COLONEL* FULLER

En 1918, le chef d'état-major du *Tank Corps* britannique, le *Colonel* Fuller, met au point un système tactique complet dans le but d'obtenir une victoire décisive par le biais d'une percée blindée. L'armistice du 11 novembre 1918 l'empêche de démontrer la pertinence de son projet. Toutefois, son étude va avoir des répercussions importantes sur le développement des doctrines dédiées à l'emploi des chars pendant l'entre-deux-guerres ; et paradoxalement, ce sont les Allemands qui utiliseront les premiers cette théorie.

Par **Hugues Wenkin** (avec la participation de Yannis Kadari)

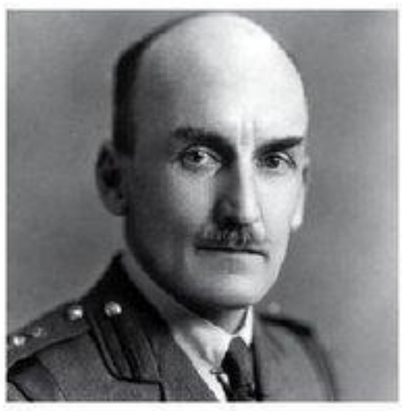
Dès 1913, basant sa pensée sur ses observations de la guerre russo-japonaise, Fuller devine que le conflit de demain sera dominé par les armes à tir rapide, et qu'en conséquence les fantassins seront contraints de s'enterrer. Si ses contemporains les plus visionnaires se contentent de proposer des tactiques et des armes adaptées à ce mode de combat, Fuller, quant à lui, offre une analyse beaucoup plus pertinente : les mouvements d'enveloppement et la fluidité des engagements ne seront plus la voie directe vers la victoire. Il affirme, dans un article paru en avril 1914, que : « L'artillerie est aujourd'hui l'Arme prédominante et que par conséquent, la bataille va devenir plus statique, comprenez retranchée. Cette puissance est si grande que l'assaut de l'infanterie ne sera rendu possible que par la démoralisation de l'ennemi par le feu des canons. Cette logique conduit à penser que la pénétration prendra la place de l'enveloppement en tant que grand principe tactique de l'attaque, parce que la liberté de manœuvre sera limitée par les barbelés et les travaux de campagne ».



Cette assertion est la première étape franchie par le penseur britannique dans son cheminement vers l'invention de la guerre-éclair : il souligne que la percée sera la condition préalable à toute manœuvre.

Alors que la bataille de la Somme dévore la *National Army* de Lord Kitchener, Fuller découvre les premiers tanks à l'entraînement. C'est pour lui une révélation. Il affirme dans ses mémoires que son pays avait jusqu'à ce moment précis deux questions à résoudre pour gagner la guerre : quelle méthode employer et avec quel moyen ? Après avoir vu des chars évoluer sur le terrain d'exercice, il devine que l'outil idéal est là ! Encore faut-il trouver comment l'utiliser. Une interrogation que sa mutation au sein du tout jeune *Tank Corps*[1] va transformer en une véritable obsession.

Le *Colonel* commence par questionner les principaux concernés, c'est-à-dire les tankistes, leurs officiers mais aussi les mécaniciens et les hommes du ravitaillement. Cette enquête minutieuse et participative donne un résultat qui se situe bien au-delà des attentes du Britannique, et les propositions concrètes portant sur l'emploi des tanks affluent. Fuller les compile et les synthétise, contribuant ainsi à considérablement améliorer les méthodes de combat du *Tank Corps*. Pourtant, au fil de l'année 1917, les monstres d'acier obtiennent des succès mitigés, voire des défaites cuisantes. La bataille d'Arras confirme les conclusions déjà tirées de l'engagement de Flers-Courcelette : il est désormais patent que l'usage des chars par petits paquets n'apporte rien de probant ; en outre, l'importance d'un appui feu précis au-delà de la première ligne d'objectifs est une fois encore établie. Quant à Passchendaele[2], c'est un monument d'hérésie tactique, puisque les chars ont été contraints d'attaquer à travers un terrain difficile et après une très longue préparation d'artillerie, ayant eu pour résultat d'encore un peu plus bouleverser un terrain déjà constellé de cratères d'obus et de mettre en alerte l'ennemi… Mais là encore, Fuller étudie soigneusement chacun de ses engagements et en tire des enseignements qui ne tarderont pas à être mis à profit.



▶ Tacticien de génie, spécialiste de l'Infanterie, le *Colonel* John Frederic Charles Fuller est nommé à la tête de l'état-major du *Tank Corps*. Il occupe un rôle de tout premier plan dans le développement de la doctrine de la guerre mécanisée. DR

1 En tant que chef d'état-major sous les ordres du *Major-General* Elles.

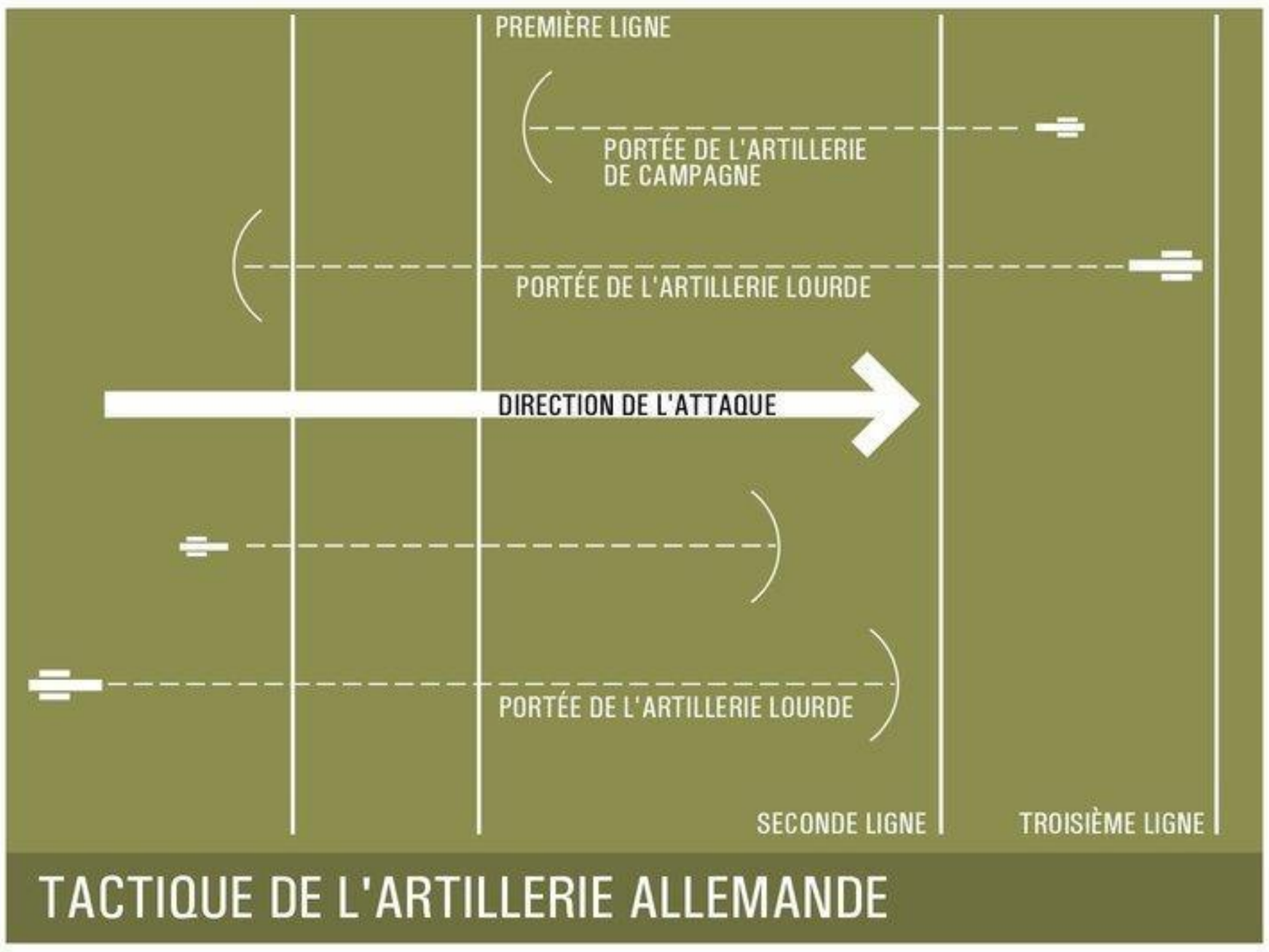
2 Également appelée troisième bataille d'Ypres.

3 Formée par les seconde et troisième lignes.

◀ Au même titre que l'avion, le tank est une invention qui révolutionne l'art de la guerre. Après avoir créé les monstres d'acier, les Britanniques doivent penser la façon de s'en servir. Ils finiront par toucher la perfection, sans toutefois parvenir à la mettre en œuvre.

Sauf mention contraire : toutes photos collection de l'auteur.

Dans le même temps, l'Armée impériale allemande augmente la profondeur de son dispositif défensif pour l'adapter à la menace des tanks : la première ligne est constituée de points d'appui bétonnés espacés, s'appuyant les uns les autres. Ils ne sont cependant occupés que par très peu d'hommes, leur mission étant simplement d'interdire le terrain et de protéger la ligne principale de résistance[3]. L'artillerie est reléguée à l'arrière, hors de portée des tirs de contrebatterie, et n'intervient que lorsque l'ennemi s'est déjà enfoncé dans le dispositif défensif ami. Enfin, le gros de l'infanterie est installé à l'arrière, où il est tenu en réserve, prêt à contre-attaquer violemment. Grâce à ces dispositions, l'état-major allemand économise ses forces, tout en laissant son adversaire s'épuiser dans de coûteux assauts. Fuller, qui a très vite pris la mesure des innovations ennemies, propose alors une méthode d'assaut adaptée.



TACTIQUE DE L'ARTILLERIE ALLEMANDE

▲ La guerre russo-japonaise de 1905 démontre que l'Artillerie occupera une place prépondérante dans les conflits suivants. Cette pièce lourde britannique, tirée par deux tracteurs Forster-Daimler, met en exergue la présence d'un second acteur clé sous-estimé par les penseurs : la motorisation.

LA RÉVOLUTION DE CAMBRAI

L'un des points communs des premières batailles au cours desquelles le *Tank Corps* est engagé demeure la sacro-sainte préparation d'artillerie ; rappelons simplement que la bataille de Passchendaele est précédée par huit jours de tirs de contrebatterie et seize jours de pilonnages préparatoires. Les canaux d'assèchement détruits déversent leurs eaux dans la plaine flamande, transformant le champ de bataille en un océan de boue parsemé de fondrières capables d'engloutir un char.

A contrario, et à la condition que le terrain ne soit pas détrempé, les cratères ne représentent pas des obstacles infranchissables pour les chars. En revanche, ils sont rédhibitoires pour l'artillerie : un *no man's land* complètement bouleversé interdit en effet le déplacement vers l'avant des canons et de leurs réserves de munitions. Arrivés à la limite de leur portée, ils ne pourront plus fournir le moindre appui.

Tenant compte de ces éléments, la première idée de Fuller est de mécaniser l'Infanterie et l'Artillerie, afin de leur permettre de suivre l'avance des tanks, quasiment au même rythme. Toutefois, la réalisation d'une telle prouesse nécessiterait une bonne année de préparation et d'importants moyens financiers ; or, les tankistes anglais qui font l'objet d'attaques de la part d'officiers britanniques conservateurs sont pressés par le temps : ils doivent démontrer rapidement l'intérêt de leur Arme. Le *Colonel* rédigera alors une proposition de raid-éclair :

« Cette opération doit être gouvernée par l'effet de surprise. En conséquence, la force employée doit être excessivement mobile. La durée du raid sera obligatoirement courte, huit à douze heures au maximum, afin de ne pas laisser le temps à l'adversaire de mettre sur pied une contre-attaque. Le concept peut être résumé par : avancer, frapper et se retirer. Son objectif est de démoraliser les troupes et de détruire les canons de l'ennemi, et non de prendre et de tenir le terrain. Un grand raid de ce type réduira la puissance offensive de l'adversaire et diminuera sa capacité d'initiative. Par ailleurs, l'attaque le déroutera par rapport à notre véritable objectif. Un tel raid peut être suivi par une attaque d'infanterie.

La formation d'assaut pourrait être la suivante : des chars en trois vagues. La première foncera directement vers les canons ennemis placés sur l'avant. La seconde écrasera les barbelés et détruira le système de tranchées adverses. La troisième servira à remplir des buts tactiques précis : protéger les flancs, prendre des points d'observation et aider au ratissage. La cavalerie combattra à pied, comme l'infanterie, elle combattra au sein de groupes de nettoyage des boyaux, de concert avec les tanks. Les avions opéreront à basse altitude pour inquiéter l'infanterie et les canonniers, tout en bombardant les villages, les ponts, les routes, etc. L'artillerie de campagne aura pour mission de déployer des rideaux de fumée afin de gêner les tirs ennemis. Quarante pièces lourdes et des obusiers seront utilisés pour contrebattre les batteries de l'ennemi et s'en prendre à ses arrières. Une compagnie de sapeurs

▼ Une offensive menée par des blindés demande une immense préparation au niveau du rassemblement de l'approvisionnement, peu favorable à l'effet de surprise. Ces Tanks dépourvus de sabords sont des *Mark I* ; l'absence de camouflage laisse penser que la photo a été prise peu après la bataille de Flers.
MRA Bruxelles

aura pour mission de détruire les pièces d'artillerie et les abris adverses. Elle sera envoyée vers l'avant avec la première vague de blindés et les équipes de destruction de barbelés. Elle fera également exploser les abris. Une compagnie de mitrailleuses créera un barrage de feu infranchissable aux fantassins allemands, afin de flanc-garder les troupes d'assaut.

L'essence même de l'opération réside dans la surprise et la rapidité du mouvement. Trois heures après le début de l'attaque, le retrait des troupes amies pourra être amorcé. Les chars et les avions feront office d'arrière-garde, tandis que la cavalerie démontée se repliera avec ses prisonniers. Les canons capturés seront pris en remorque par les engins chenillés. »

Fort de cette proposition, l'état-major du *Tank Corps* cherche à préparer une opération spécifique, durant laquelle les « cuirassés terrestres » pourront donner toute l'étendue de leur puissance. Les échecs et les demi-réussites des tanks renforcent la position de leurs détracteurs, au point que ces derniers réclament l'arrêt du développement de l'Arme blindée. Il y a donc urgence pour que le *Tank Corps* remporte un véritable succès. Cependant, si Douglas Haig, le commandant en chef des troupes du Commonwealth en France, comprend parfaitement la proposition de Fuller, il rétorque que les limitations des chars ne doivent pas conduire à choisir un secteur d'engagement sans intérêt stratégique. Finalement, l'occasion d'utiliser le *Tank Corps* dans des conditions favorables se présente en octobre dans la zone de la *3rd Army*, près de Cambrai. Trois brigades blindées sont rassemblées pour participer à l'assaut sur la base du principe énoncé par Fuller. Pour la première fois, les engins attaqueront en masse sur une zone de largeur limitée : 376 machines combattront ainsi sur un front d'à peine 13 kilomètres. Des tactiques d'assaut spéciales sont aussi mises au point : 18 chars sont transformés en engins porte-fascines afin de combler les fossés qui pourraient gêner le déploiement des tanks, tandis que, pour la première fois, trois machines sont équipées de radios. D'autres servent à transporter du matériel pour permettre à la cavalerie et à l'infanterie de suivre plus facilement. Le combat interarmes est favorisé, et fantassins et tankistes s'entraînent ensemble pour améliorer leur collaboration.

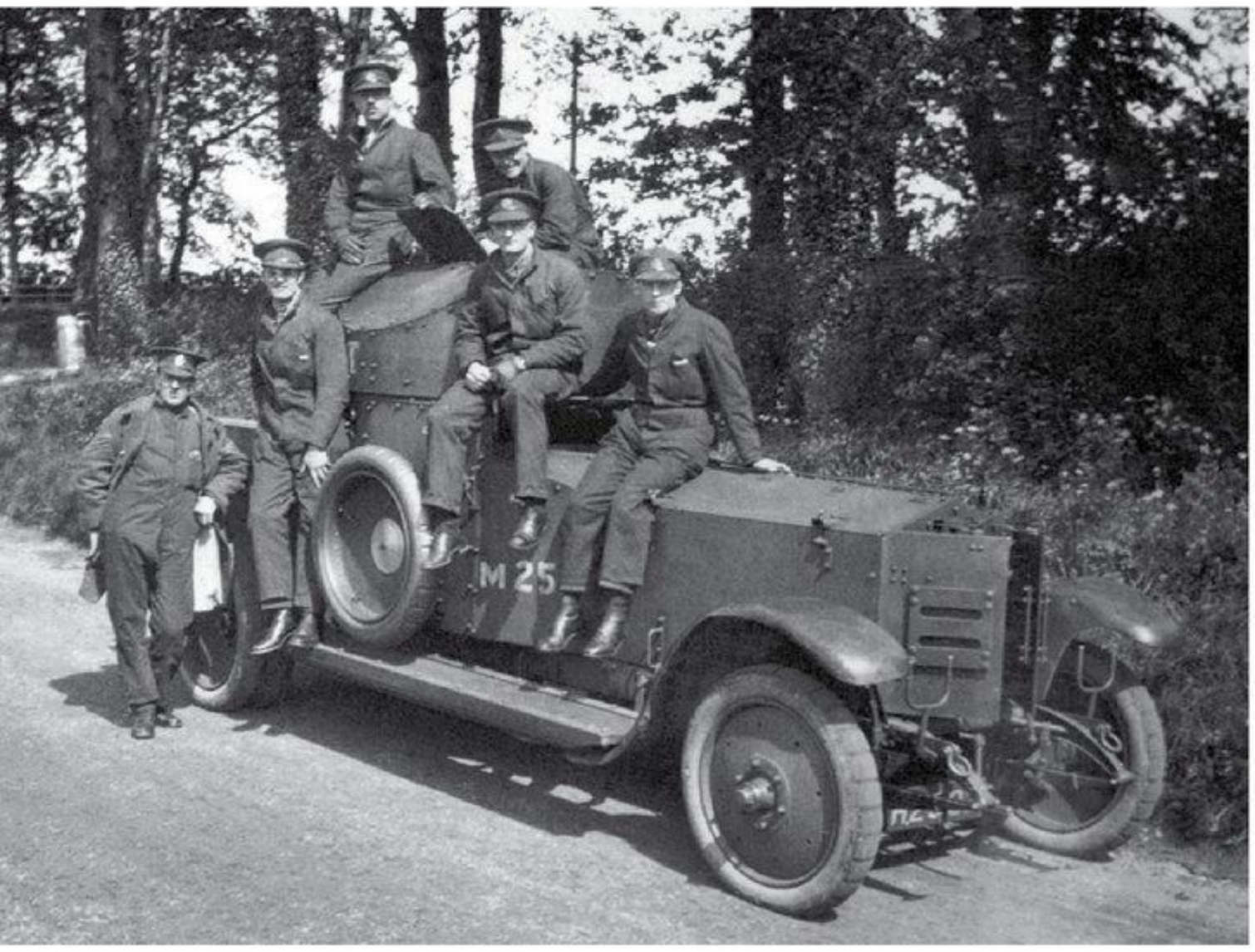
Le plan de bataille est conçu en deux phases : les tanks et l'infanterie perceront la ligne « Hindenburg », puis trois divisions de cavalerie devront prendre Cambrai et foncer sur la route de Valenciennes.

Dans les faits, les chars et les fantassins remplissent à merveille leur mission, et les postes émetteurs embarqués préviennent très rapidement du succès obtenu. Et il est de taille ! En quelques heures, une avancée profonde de 10 kilomètres vient d'être réalisée au prix de pertes minimes. Néanmoins, l'attrition au sein des unités cuirassées est énorme, et au soir du 20 novembre 1917, il ne reste plus que 49 machines de combat disponibles. Cela n'aurait eu que peu de conséquence si la suite du plan s'était déroulée comme prévu. Malheureusement, la cavalerie est lancée trop tardivement sur ses objectifs et les chevaux ont toutes les peines du monde à traverser les barbelés écrasés par les chars ; au final, seuls quelques escadrons parviennent à traverser le *no man's land*, arrivant trop tard et avec des effectifs trop faibles pour parvenir à exploiter l'incroyable réussite venant d'être obtenue par les tanks. L'affaire s'enlise, le saillant est trop prononcé et le retrait est finalement ordonné.

Il n'empêche que les chars, utilisés d'une manière appropriée, ont démontré l'ampleur de leur puissance. S'il manque encore quelques éléments pour obtenir une véritable victoire stratégique, une méthode efficace pour briser les cadenas défensifs adverses vient néanmoins d'être inventée. Elle doit cependant être complétée par une autre, permettant d'exploiter le succès initial. Peu après l'opération, Fuller tire ses propres enseignements. Il avance une nouvelle idée, celle de disposer de tanks spécifiquement conçus pour l'exploitation, dans le but de remplacer la cavalerie. Il souligne aussi la nécessité de jouir d'une réserve immédiatement disponible après le premier assaut. Si tel avait été le cas à Cambrai, l'avance aurait pu continuer et l'issue de l'engagement aurait pu être totalement différente.

▲ Ce *Mark IV* immobilisé a été transformé en poste d'observation permettant de suivre l'évolution de la bataille. L'acronyme *WC* signifie *Wire Cutter*, coupe-fil. Le sigle permet de souligner la fonction primaire du tank : ouvrir la voie aux fantassins à travers le *No man's land*.
MRA Bruxelles

▼ Un *Mark IV female* appartenant au *F Battalion* pousse une grosse masse de fil de fer barbelé lors d'un entraînement préparatoire à la bataille de Cambrai. La scène est prise à Wailly en octobre 1917.
Bovington Tank Museum



LES DERNIÈRES PIÈCES DU PUZZLE

Le 21 mars 1918, la *Kaiserheer* se lance dans une opération de grande envergure baptisée « Mickael », dans le but de se saisir des ports de la Manche qui permettent de ravitailler le corps expéditionnaire britannique. La volonté allemande est donc d'isoler les armées britanniques de leurs alliés. Le vainqueur de Riga, le général von Hutier, et son spécialiste de l'artillerie, Burchmuller, vont par leur méthodologie obtenir des succès sans précédent. Les quatre grandes batailles de l'offensive « Mickael » sont systématiquement précédées d'une courte mais très intense préparation d'artillerie. Ensuite, sous le couvert d'un pilonnage mêlant adroitement obus explosifs, fumigènes et gaz de combat, de petits groupes indépendants mais lourdement armés, les *Stoßtruppen*[4], réalisent une percée grâce à des tactiques de combat innovantes et efficaces. Les formations allemandes de tête combattent d'une manière qui déroute les défenseurs. Les points de résistance sont systématiquement contournés et pris à revers. Après trois jours de combat, la ligne principale de résistance britannique est percée. Le front allié s'écroule. Au fur et à mesure que les troupes allemandes progressent, la désorganisation s'accélère, et le premier objectif stratégique de l'opération – le nœud routier et ferroviaire d'Amiens – est déjà en vue. Mais au terme d'une avance qui dépasse les 50 kilomètres, les troupes du *Kaiser*, qui ne sont pas équipées de véhicules à moteur, montrent des signes de fatigue ; les lignes de communications s'allongent et l'offensive s'essouffle. Plusieurs facteurs expliquent l'arrêt d'une exploitation que rien ne semblait pouvoir stopper. De prime abord, comme pour l'adversaire, l'artillerie a le plus grand mal à traverser le *no man's land*. Ensuite, le terrain choisi est barré par de nombreuses coupures humides qui facilitent l'établissement de positions d'arrêt. Ces dernières demandent chaque fois une énergie renouvelée pour emporter la décision. En outre, la logistique ne suit pas, les *Stoßtruppen* doivent s'approvisionner sur les denrées capturées. Enfin, la fatigue de neuf jours ininterrompus de lutte, accompagnée d'une attrition continuelle des unités en pointe, conjuguée avec la difficulté d'assurer une relève, provoque un effondrement de la puissance offensive des troupes engagées. L'ensemble de ces facteurs n'échappent pas à Fuller et sont autant d'enseignements dont il se souviendra pour le compte de son propre camp. Une autre chose frappe l'esprit de l'officier depuis sa position de spectateur au grand quartier général, c'est l'effet dévastateur des petits groupes de combattants infiltrés à l'intérieur même du dispositif britannique : ils désorganisent les lignes de communication, tout en s'en prenant aux états-majors. Il écrira plus tard au sujet de cette période critique pour les Alliés : « *Une idée jaillit soudainement dans mon esprit pendant notre débâcle de mars 1918. Qu'avais-je vu alors ? Des dizaines de milliers de nos combattants poussés vers la retraite à cause de la panique qui avait envahi nos quartiers généraux. J'ai vu des commandements d'armée se replier, engendrant la retraite de ceux de leurs corps, ensuite des états-majors de leurs divisions, enfin de ceux des brigades. J'ai vu l'intime connexion existant entre la direction et l'action. Sans direction, l'action perd toute sa coordination, c'est-à-dire que sans un cerveau actif et directif, une armée est réduite à une cohue. J'ai alors réalisé que si cette idée pouvait être conceptualisée, de nouvelles tactiques pourraient en découler.* »

Entre-temps, la dernière pièce du casse-tête que Fuller cherche à résoudre fait son apparition sur le champ de bataille, un char britannique d'un type nouveau : le *Medium Tank A* « Whippet ». Le nouvel engin a été conçu dans le but d'accompagner la cavalerie. Sa vitesse de pointe est de 12 km/h et son armement est constitué de quatre mitrailleuses Hotchkiss. Grâce à cette machine, l'exploitation de la percée devient possible, la mobilité du char conjuguée à sa puissance de feu en faisant l'arme idéale pour remplacer les unités montées.

▲ Le semi-échec de la bataille de Cambrai souligne le point faible de la Cavalerie : les chevaux éprouvent d'immenses difficultés à traverser le *No man's land*. À la suite de la Première Guerre mondiale, les automitrailleuses remplaceront les équidés dans les missions de reconnaissance.

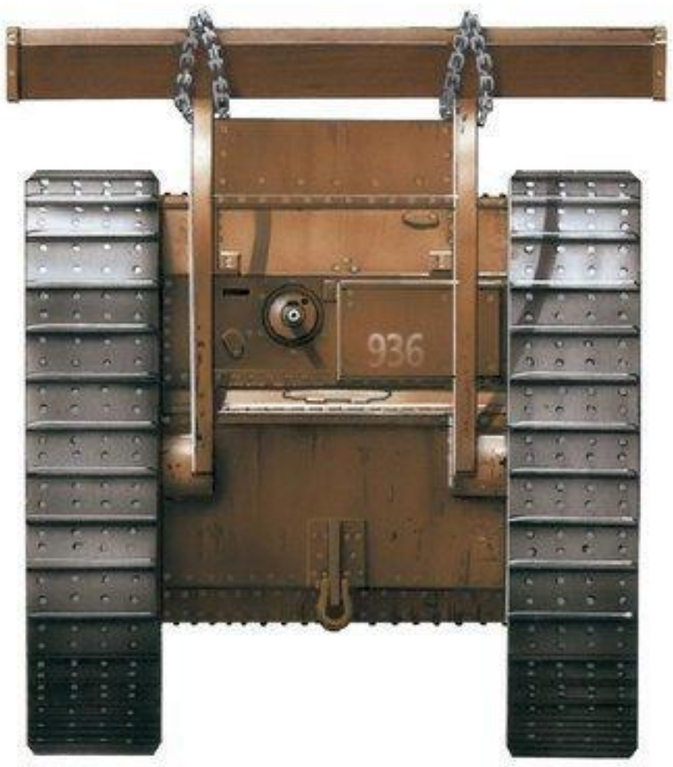
4 Troupes d'assaut.

▼ Bien qu'elle mette en œuvre des tactiques novatrices, l'offensive « Mickael » menée par l'Armée impériale allemande au printemps 1917 est un échec. L'absence de véhicules de transport adéquats est en partie à l'origine de l'épuisement des forces combattantes. Ces *Mark IV* britanniques capturés par les Allemands et transformés en fardiers auraient été d'une grande aide aux *Stoßtruppen* quelques mois plus tôt ! MRA Bruxelles

LE GÉNIE EN ACTION

Au mois de mai 1918, Fuller participe à la préparation de la stratégie prévue pour 1919, année qui devra voir les Américains atteindre leur pleine puissance, permettant enfin de prendre un ascendant décisif sur l'adversaire.
Lors de ces conférences, le 24 mai, l'officier britannique propose un mémorandum qu'il intitule « Plan 1919 ». Il commence son exposé en expliquant que le tank influence la tactique par trois apports intrinsèques : l'augmentation de la mobilité des armées en remplaçant le muscle par la force mécanique, l'amélioration de la sécurité du combattant grâce au blindage et enfin l'accroissement de la puissance offensive en libérant le soldat du poids de son arme et de ses munitions. En conséquence, il affirme que le « moteur combattant » permet à une armée d'accentuer les effets destructeurs de ses armes, tout en économisant des vies humaines. Il poursuit en expliquant que « sans tenir compte de l'arme employée, les principes de la stratégie demeurent immuables » et que « les changements dans les armes influencent simplement leur application ». Il insiste sur le fait que « le premier de tous les principes stratégiques est celui de l'objectif. Celui-ci consiste en la destruction de la capacité combative de l'adversaire. Cela peut être obtenu de plusieurs façons. L'annihilation de ses armées en campagne en est une. Aujourd'hui, le potentiel offensif d'une unité réside dans son organisation. En conséquence, si l'on peut détruire cette dernière, nous annihilerons l'efficacité au combat de l'ennemi et nous atteindrons notre objectif. On peut le faire de deux manières : soit en l'émoussant, soit en la rendant inopérante. Toutefois, le cerveau d'une armée est son état-major ; si nous pouvions simplement le détruire ou l'empêcher d'œuvrer sur un secteur suffisamment étendu du front, l'effondrement du personnel qu'il contrôle ne serait qu'une affaire d'heures. »
Par son approche novatrice, Fuller introduit intuitivement ce que l'on appellera, à partir de 1988, l'approche systémique de la stratégie. Il envisage la composition du dispositif adverse comme un système vivant et organisé, dont les éléments sont interdépendants. En s'attaquant à l'un des constituants, il cherche à obtenir l'effondrement de tout l'édifice. Il ne veut pas détruire mais déliter le dispositif ennemi ; en cela, le colonel fait œuvre de pionnier, puisqu'un siècle plus tard, le plan de bataille de la coalition lors de la guerre du Golfe de 1991 reposera précisément sur ce concept !
Mais Fuller n'est pas seulement un théoricien et il accompagne aussi son analyse d'une proposition concrète et réalisable. Son raisonnement pose comme postulat qu'il existe deux moyens pour franchir les retranchements derrière lesquels se trouvent les quartiers généraux allemands. Le premier est d'utiliser des avions dans le but de déposer des troupes derrières les lignes adverses ; toutefois, cette proposition se heurte aux limitations technologiques de l'époque. Si le parachute existe, il n'est pas envisageable d'en faire usage à grande échelle. Il propose donc comme alternative d'employer des chars rapides pour réaliser une percée et directement foncer vers les postes de commandement. Le véhicule préconisé est le futur *Medium Tank D* en préparation. Cet engin dispose des caractéristiques nécessaires : une vitesse de 36 km/h avec un rayon d'action de 360 kilomètres et une capacité de franchissement de coupure franche de près de cinq mètres, tout en étant suffisamment léger pour traverser les ponts existants. L'objectif est de surprendre les « Boches » par la rapidité et l'ampleur du mouvement de pénétration, plus que par la vitesse. Les chars rapides doivent se poster aux endroits les plus inattendus afin d'y créer la confusion.

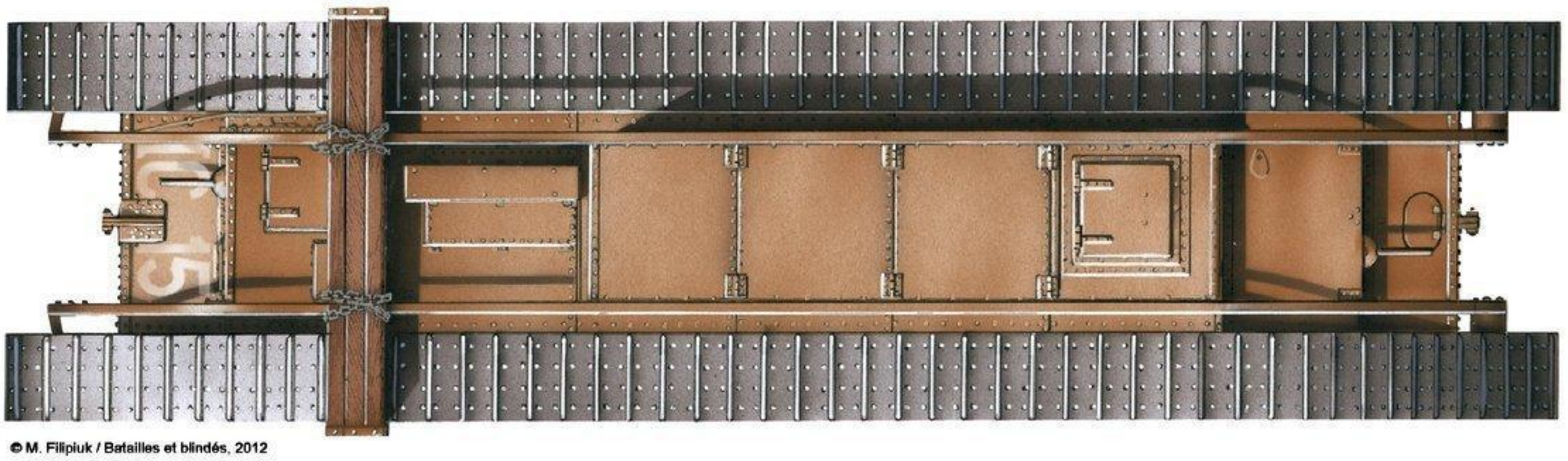
▲ Le premier *Mark V* sort des chaînes de production en décembre 1917. Il intègre un nouveau moteur de type Ricardo et de nombreuses innovations lui permettant d'augmenter son efficacité sur le champ de bataille.



Tank Mk. IX

Puissance : 150 cv
Vitesse max. : 6,9 km/h
Equipage : 4*
Blindage max. : 10 mm
Armement : 2 x mitrailleuses .303

* sans compter les troupes embarquées



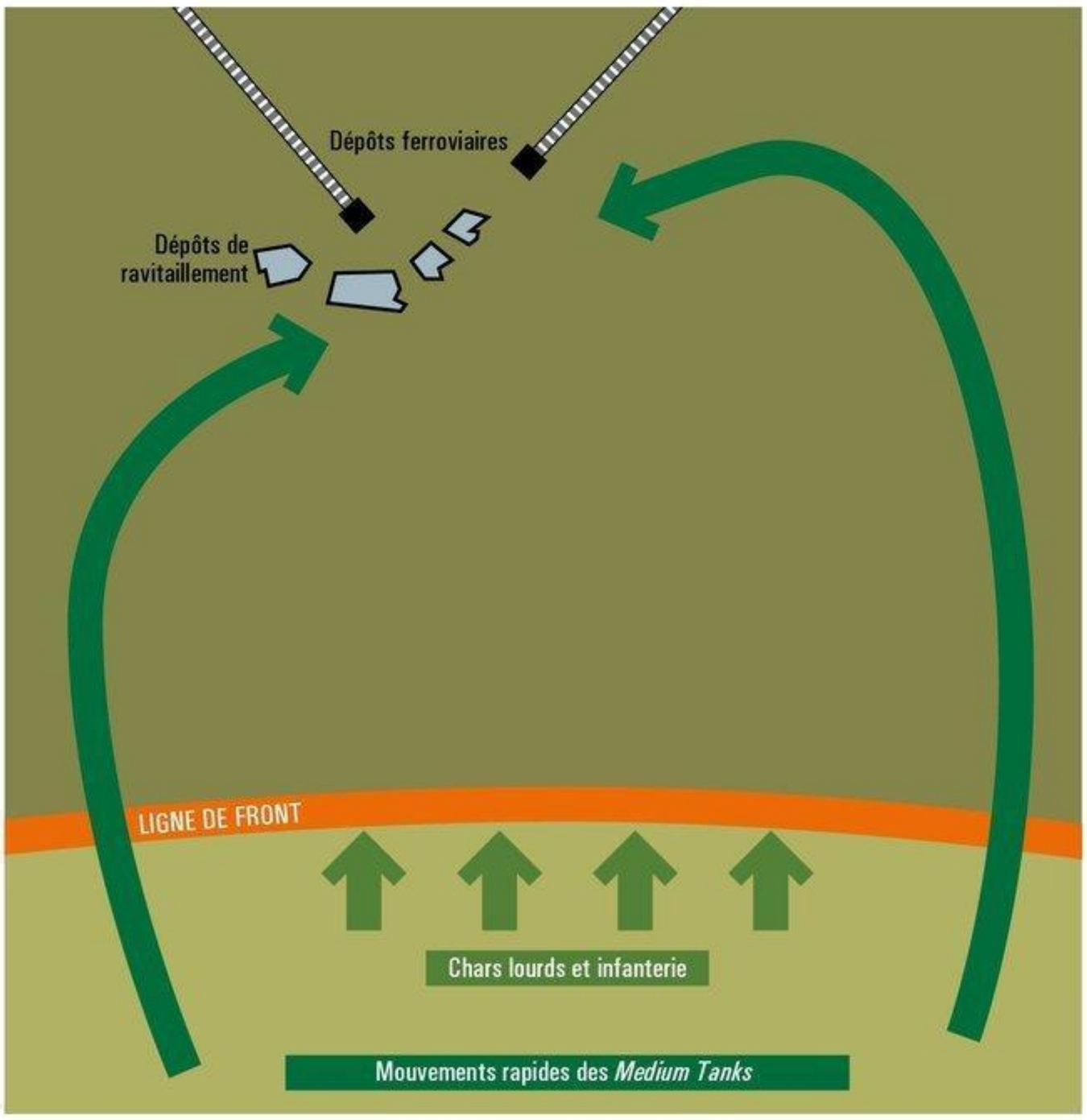
© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

D'un point de vue opératif, Fuller propose un mode d'action en trois phases : *primo*, forcer l'ennemi à positionner ses réserves dans un secteur donné ; *secundo*, désorganiser ces réserves avant de percer le front, dans le but de générer un mouvement de panique ; *tertio*, poursuivre l'adversaire en fuite. Par des préparatifs très visibles, le Britannique propose d'attirer dans un secteur donné[5] quatre à cinq armées allemandes. La zone située entre les états-majors d'armée et ceux des divisions sera le premier objectif tactique, tandis que la ligne de front passera au second plan. Le principe est donc d'inverser la cible traditionnelle avec la seconde. Une idée simple, mais diablement nouvelle en 1918 !

Une fois que l'adversaire a positionné ses troupes en prévision d'une offensive traditionnelle dans la zone choisie, l'assaut peut commencer par une attaque fulgurante de *Medium Tanks D* qui, après avoir traversé la ligne de front sans s'y attarder, ont pour mission de foncer vers les centres de commandement. Les chars sont guidés par des avions larguant des fumigènes le jour et des fusées colorées la nuit. Des obus traçants peuvent être également utilisés pour indiquer le cap à suivre. Le rôle de l'aviation est de bombarder les nœuds routiers pour ralentir la montée en ligne des renforts allemands.

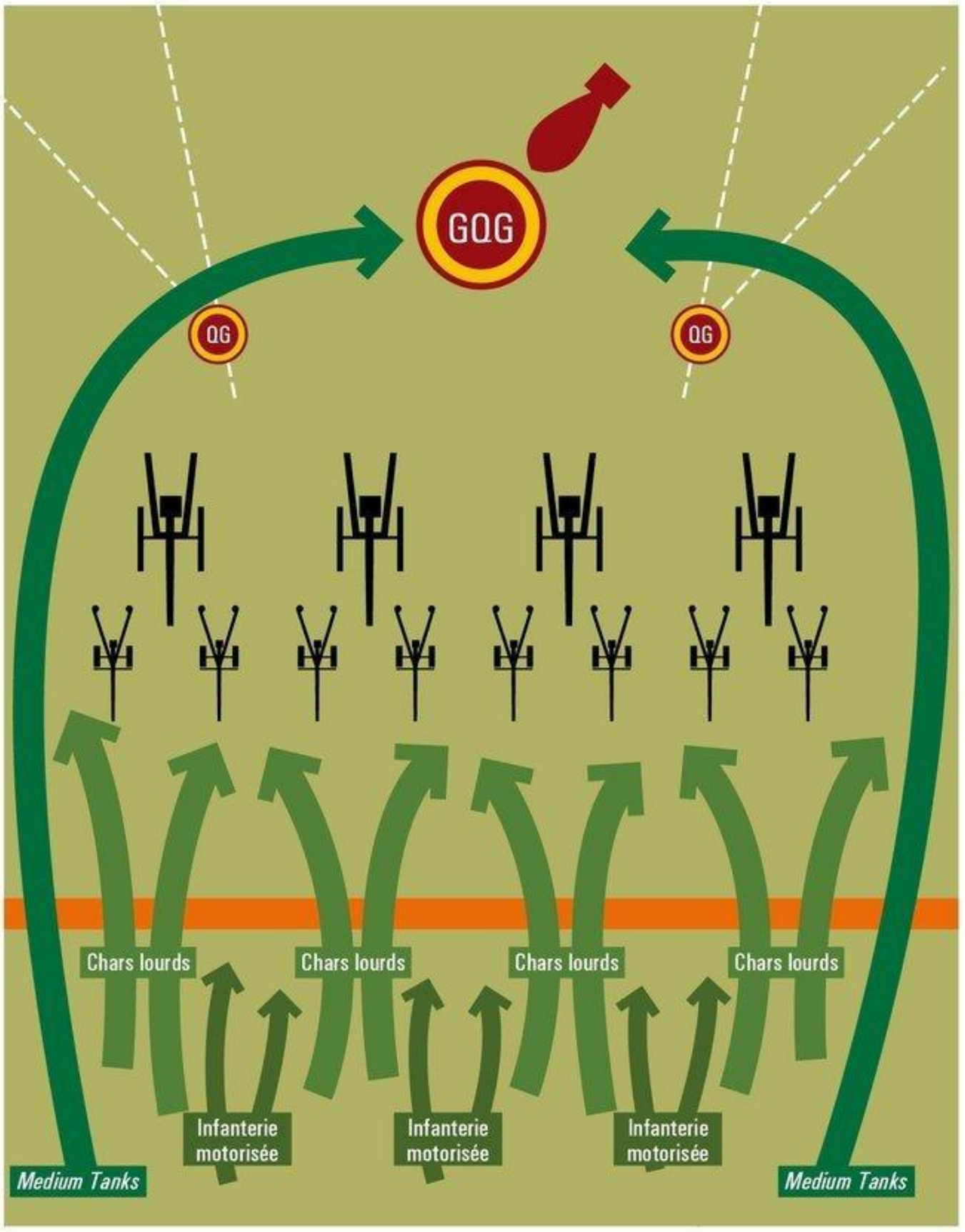
À tout ceci, Fuller ajoute une dimension psychologique : il préconise de laisser intacts les moyens de communication – poteaux télégraphiques et centres radio – pour favoriser la distribution d'ordres, de contre-ordres et finalement des mauvaises nouvelles pour démoraliser le dispositif adverse, le tout devant générer la panique.

Les services de renseignements guettent les signes de cette démoralisation, afin de déclencher une attaque interarmes dans le style de celle de Cambrai. Son but est la destruction de l'artillerie allemande. Il n'est pas question de nettoyer les tranchées sur toute la ligne de front. Privés d'ordres, de ravitaillement et d'appui, Fuller est persuadé que les fantassins ennemis lâcheront prise et reflueront dans le désordre. C'est alors que la poursuite pourra débuter, tous les chars rapides y seront engagés, tandis que l'infanterie suivra dans des camions tout-terrain.



5 De 150 à 200 kilomètres de large.

6 Totalisant 324 engins, dont le tout nouveau *Mk. V*.



INFLUENCER L'AVENIR

Fuller envisage très clairement le changement qui va devoir s'opérer au niveau des doctrines d'emploi des autres Armes. Il le fait avec une acuité exceptionnelle, anticipant avec génie les évolutions qui auront lieu dans les années à venir. Il prévoit que la mobilité des *Medium Tanks D* influencera celle de toutes les composantes de l'armée.

Ainsi, pour pouvoir suivre les tanks, l'Infanterie devra-t-elle opérer à bord d'engins de transport chenillés et blindés. Le rôle dévolu aux fantassins consistera à aider à la pénétration tactique, en œuvrant dans des zones inaccessibles aux chars et en protégeant leurs arrières. L'Artillerie devra suivre la même évolution que l'Infanterie. Elle troquera ses chevaux de trait pour des véhicules motorisés insensibles aux gaz de combat. Le Génie servira à aménager les routes et à améliorer les voies de communications. L'*Army Service Corps*, le Train logistique, perdra également ses chevaux au profit de camions. La participation de la Cavalerie se bornera à la poursuite de l'adversaire, avec des étapes journalières de 40 kilomètres, pendant cinq à sept jours d'affilée. Enfin, l'aviation va devenir un acteur central des combats. Fuller l'affirme sans ambages : « Comme la mobilité des tanks s'accroît, ils auront de plus en plus besoin de l'aviation pour leur sécurité. »

SELON FULLER, LE RÔLE DES AVIATEURS SERA :

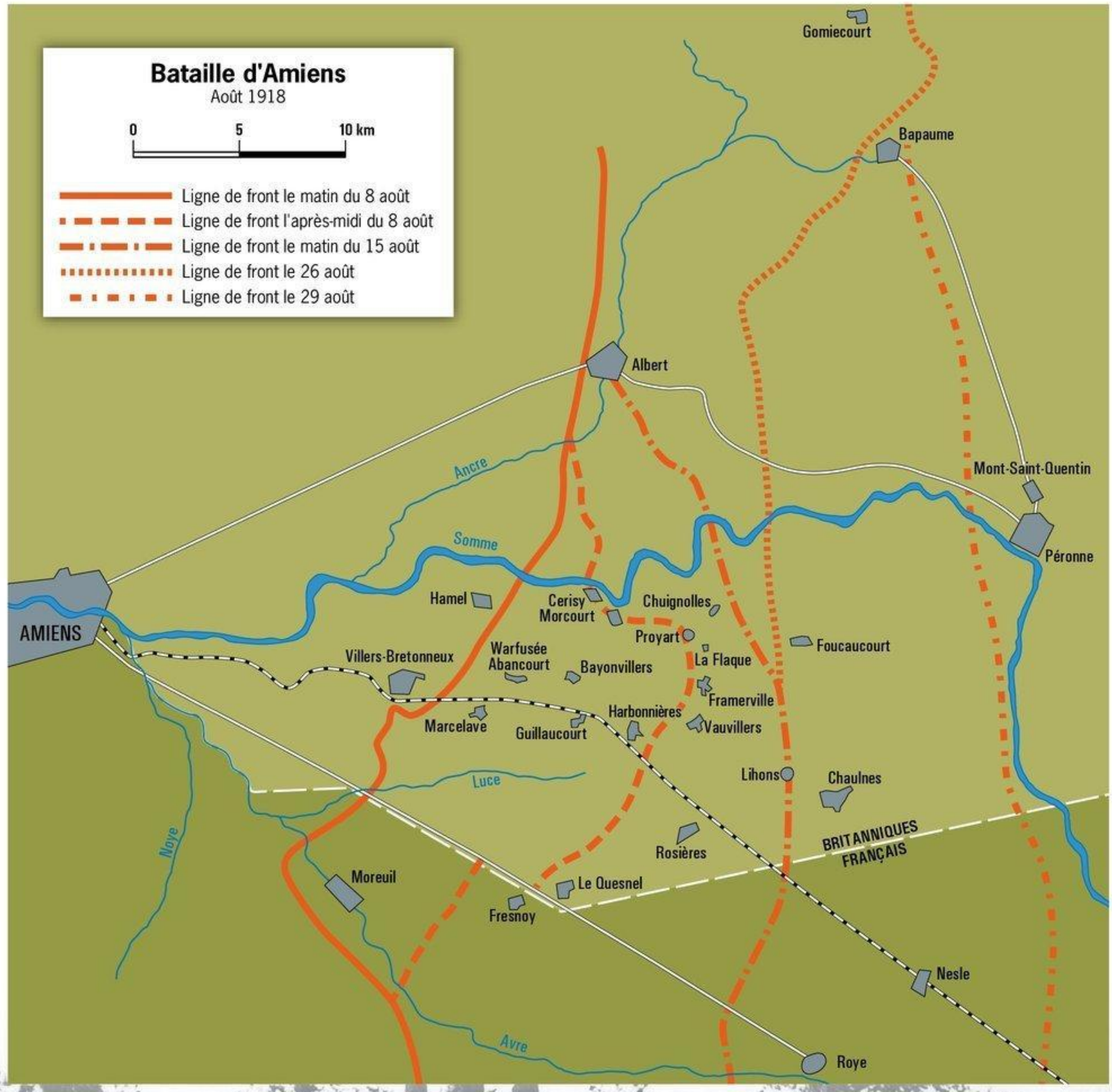
1. Agir en tant qu'avant-garde des blindés.
2. Assister les chars dans leur mission de désorganisation des états-majors adverses.
3. Guider les tanks vers leurs objectifs.
4. Protéger les engins contre les canons antichars.
5. Ravitailler les chars en munitions et en carburant.
6. Jouer les observateurs avancés.
7. Transporter les commandants des *Tank Brigades* pour leur permettre d'observer la progression de leurs unités et utiliser leurs réserves à bon escient.

La lecture de ces lignes, écrites au mois de mai 1918, montre que Fuller invente non seulement un moyen de combattre avec les chars, mais qu'il définit aussi l'avenir de la guerre mécanisée, telle qu'elle existera dans une forme aboutie 22 ans plus tard ! L'homme est définitivement un pionnier doublé d'un visionnaire, qui doit être considéré comme l'inventeur de la guerre-éclair.

AMIENS, PROTOTYPE DE LA GUERRE-ÉCLAIR !

Alors que la préparation de la campagne décisive de 1919 bat son plein, le 8 août 1918, une bataille est déclenchée par les Britanniques pour dégager Amiens. Elle sera considérée par Ludendorff comme le « jour noir » de la guerre, tant elle annonce la défaite inéluctable de l'Allemagne impériale.

L'engagement est une répétition à petite échelle de l'ambitieux projet de Fuller. L'effectif blindé est conséquent, puisque neuf bataillons lourds[6] sont mobilisés pour obtenir la percée. Celle-ci devra être exploitée par deux bataillons légers comprenant 96 Whippet et des automitrailleuses appuyant un corps de cavalerie.



▼ Ces automitrailleuses Austin appartenant au *17th Armoured Cars Battalion* provoquent des ravages dans les arrières de l'ennemi lors de la bataille d'Amiens.
Bovington Tank Museum

▲ Ces fantassins canadiens s'abritent derrière un *Mark V**. Ces engins sont alignés pour la première fois lors de la bataille d'Amiens ; ils se caractérisent par une cellule rallongée permettant le transport de matériel ou de troupes.
Archives nationales du Canada

Une réserve de 42 tanks est disponible, et le soutien logistique n'est pas oublié, avec 120 engins chenillés de ravitaillement. Enfin, 22 canons automoteurs sont alignés ; pour la première fois, l'artillerie aura la possibilité de franchir le *no man's land* !

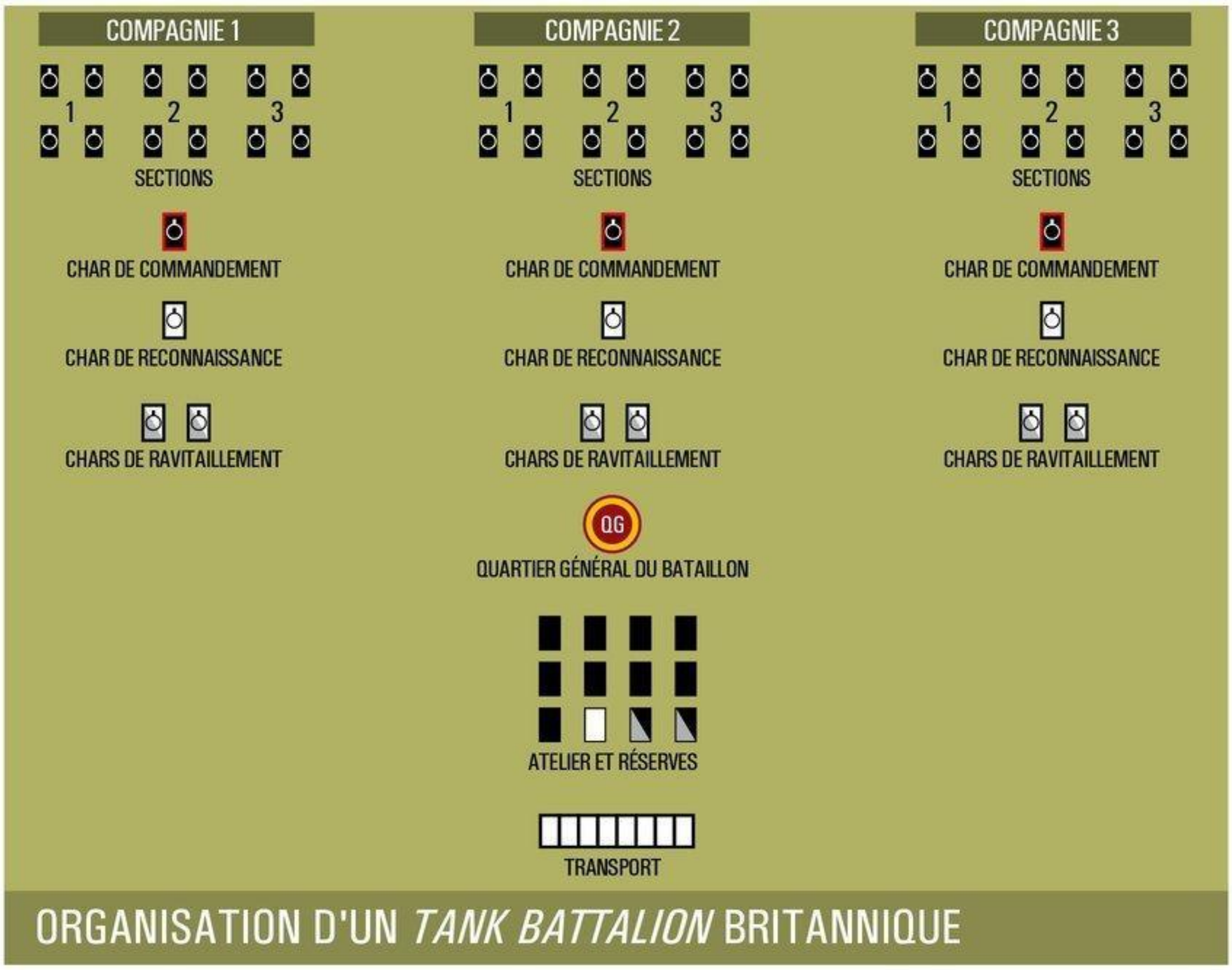
De part et d'autre de la Somme, l'attaque-surprise, précédée par un barrage roulant totalisant 2 070 pièces d'artillerie, est un succès. En 21 jours de combat, les troupes du *Kaiser* sont repoussées jusqu'aux lisières Ouest de Péronne. Par endroits, l'avance totalise près de 25 kilomètres. L'engagement démontre la justesse des vues tactiques de Fuller, qui se traduisent concrètement par deux « équipées sauvages » :

Il y a tout d'abord l'action du *17th Tank Armoured Car Battalion* qui quitte Villers-Bretonneux accompagné par une section de Whippet pour l'aider à traverser les cratères. À partir de Warfusée-Abancourt, il avance par ses propres moyens de 6,5 kilomètres jusqu'à Faucaucourt, où il surprend le quartier général du corps d'armée adverse. Il lui inflige de lourdes pertes et cause un mouvement de panique. Profitant de la confusion générée, plusieurs sections d'auto-blindées se dispersent au nord et au sud de la route Brie–Amiens, où elles rencontrent d'importantes colonnes de transport qu'elles mettent en pièces. Dans la foulée, un second état-major est capturé. Les équipages continuent ensuite vers Proyart et Chuignolles, où ils tombent sur des *Landser* à découvert qu'ils mitraillent avant de se replier, anéantissant au passage quelques fuyards.

L'autre événement a pour héros un Whippet baptisé « Musical Box » qui, égaré derrière les lignes allemandes, va lui aussi se lancer dans un raid dévastateur. En approchant Harbonnières, l'équipage du char met 60 ennemis hors de combat, avant de poursuivre sa route et d'ainsi générer une terrible pagaille sur les arrières de l'adversaire.

Ces deux faits impressionnent Fuller, qui n'hésite pas à écrire dans ses mémoires : « La confusion occasionnée pendant ces deux actions par quelques auto-blindées et un char moyen a dû être phénoménale. Par conséquent, si ce désordre avait été proportionnel au nombre de Whippet engagés le 8 août 1918 et concentrés dans une zone ayant le bourg de Chaulnes en son centre, il n'est certainement pas exagéré d'imaginer que nous aurions détruit la chaîne de commandement des Allemands et leur organisation dans le saillant, d'Albert à Montdidier et de Montdidier à Noyon, soit sur un secteur de 80 kilomètres ! »

À n'en point douter, ces deux raids, additionnés aux expériences précédentes, constituent aux yeux de Fuller la preuve que les idées exposées dans son « plan 1919 » tracent effectivement la voie de l'avenir et de la victoire. Au sujet de la bataille d'Amiens, il écrit : « Jamais encore, ne s'était déroulée une bataille comme celle du 8 août. La technique pour préparer une attaque de char était devenue si parfaite, qu'il était maintenant possible de monter une opération en quelques jours. Et par conséquent de glisser de place en place et d'ainsi créer une bataille composée d'une succession de raids blindés. Le tout obtenant un effet paralysant sur l'adversaire et permettant une avance ininterrompue. » Plus loin, le Britannique affirme qu'Amiens représente le Waterloo de la Der des Ders ; une comparaison osée, mais partagée par Ludendorff, qui considère que la bataille d'Amiens est annonciatrice de catastrophes futures.



ORGANISATION D'UN *TANK BATTALION* BRITANNIQUE

▶ Voici les deux engins emblématiques de la bataille d'Amiens : le *Mark V* et le *Whippet*. Le premier est à gauche, de forme rhomboédrique, il est reconnaissable à ses trappes de vision asymétriques et à sa large écoutille d'un seul tenant, située au-dessus du poste de pilotage. Le second est à droite, il est conçu pour être un char rapide permettant d'exploiter la percée des premiers.
Bovington Tank Museum

◢ Le *Mark V* bénéficie de raffinements par rapport au modèle précédent. Notamment un poste de mitrailleur arrière permettant de contrecarrer une tactique antichar allemande : les *Panzerknacker* se laissent dépasser par le blindé pour prendre à partie les fantassins qui le suivent puis se retourner contre le tank. Cette mitrailleuse additionnelle réduit les chances de succès de cette méthode.

LA NAISSANCE DE LA GUERRE MÉCANISÉE MODERNE

Avec ses nombreuses innovations, le « plan 1919 » représente l'acte fondateur de la guerre-éclair ; en un mot, tout y est déjà. S'y trouve la tactique du choc, obtenue par une attaque massive de chars appuyée par l'aviation tactique. L'organisation interarmes des futures divisions blindées est également présente. L'inversion du but de l'assaut, visant un objectif faiblement défendu et délaissant les points forts du dispositif adverse, annonce l'approche indirecte préconisée par Liddel-Hart. Le tableau très complet des matériels qui seront mis en œuvre est également dressé.
Paradoxalement, c'est dans l'Allemagne vaincue que les écrits de Fuller auront le retentissement le plus important. Et l'organisation que mettront en place les théoriciens allemands collera parfaitement aux prédictions du visionnaire anglais. Une guerre commence souvent là où la précédente s'est achevée ! ■

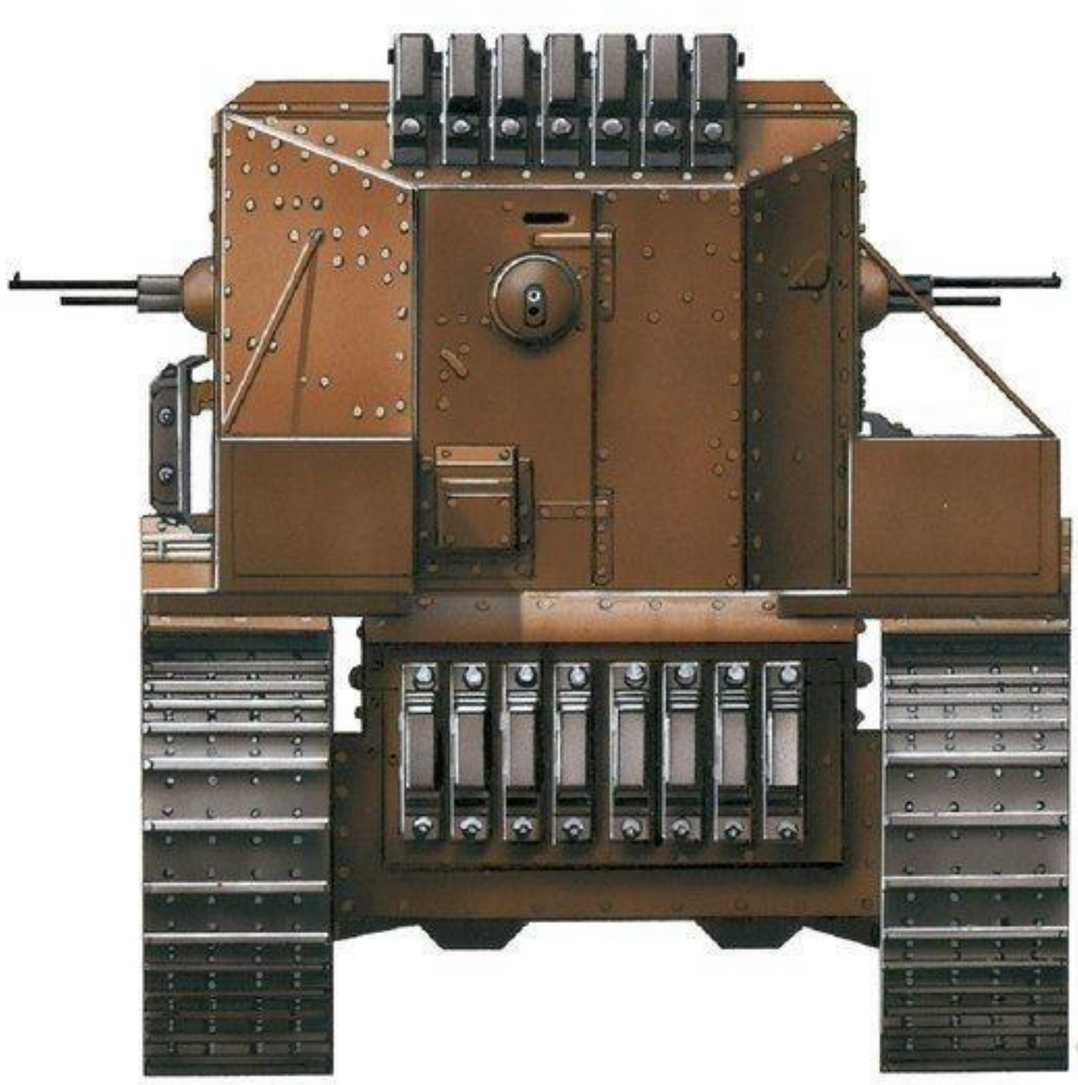
BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

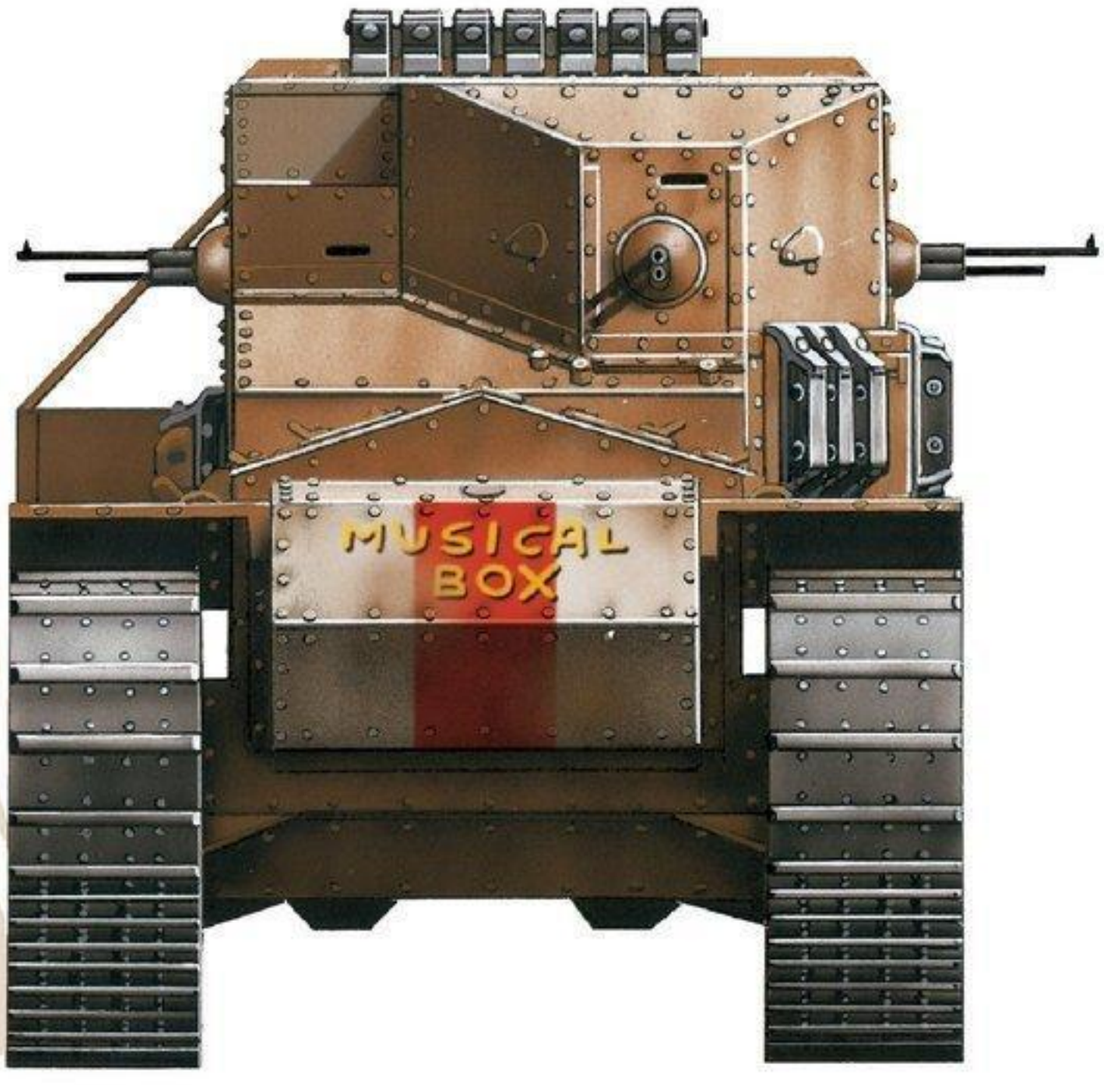
- ▶ Chamberlain (P.) & Ellis (C.), *British and German tanks of WWII,* Arms & Armour Press, 1969
- ▶ Fletcher (D.), *The British tanks 1915-19*, Crowood Press, 2001
- ▶ Fuller (JFC.), *Tanks in the great War*, General Books, 2010
- ▶ Fuller (JFC.), *Memoirs of an unconventional soldier,* Nicholson & Watson Ltd, 1936.
- ▶ Le Q. Martel (G.), *In the Wake of the tank,* Sifton Praed Ltd, 1931
- ▶ Ellis (W.), *The Tank Corps,* Lawrence Weaver Press, 1919
- ▶ Hogg (I.), *Armour in Conflict,* Jane's Publlishing, 1980
- ▶ Liddel-Hart (B.), *The tank,* vol I, Cassel Press, 1959

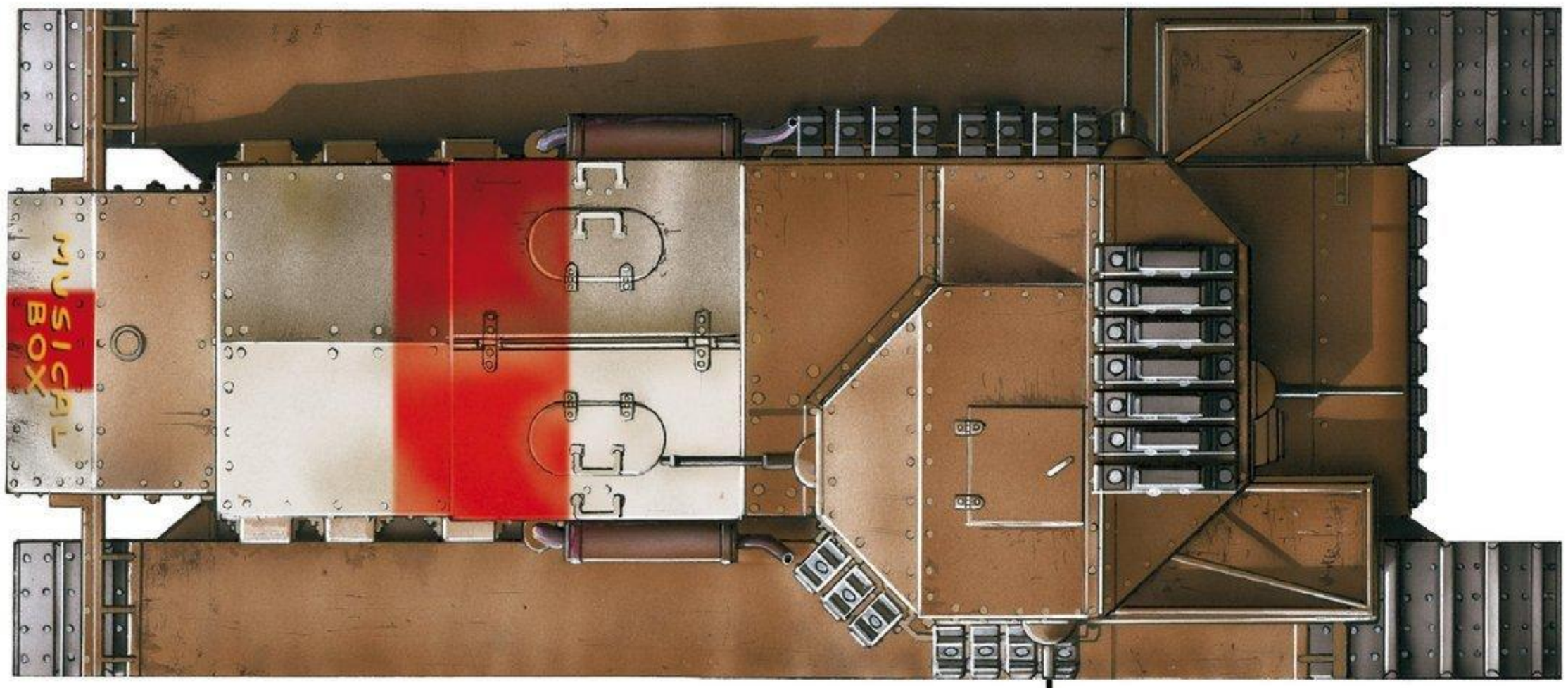
◢ Une colonne de *Mark V* à l'entraînement dans l'immédiate après-guerre. Les engins rhomboédriques ne survivront pas à la période de paix qui suit l'armistice. Leur morphologie adaptée à l'assaut des lignes de tranchées ne sera plus nécessaire lors de la guerre de mouvement.

Medium Mark A Whippet

Puissance : 2 x 45 cv
Vitesse max. : 13,4 km/h
Équipage : 3
Blindage max. : 14 mm
Armement : 4 mitrailleuses x 0.303







© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

LES MATÉRIELS DU « PLAN 1919 »

À la fin du mois d'août 1918, les Alliés ne s'attendent pas à voir s'effondrer l'Allemagne dans un futur proche, et le « plan 1919 » est approuvé par le maréchal Foch. Dès lors, les préparatifs matériels vont bon train. Le fameux *Medium Tank D* est mis en chantier, mais les spécifications du nouvel engin – léger, rapide avec une excellente capacité de franchissement – relèvent cependant du défi technique. L'augmentation de la vitesse est la principale difficulté, car les ingénieurs doivent agir sur le poids, la motorisation, la suspension et la direction. Le *Lieutenant-Colonel* Johnson, chargé du développement du nouveau tank, mise sur la rapidité pour assurer sa protection, et de ce fait le blindage maximal ne dépassera pas 10 mm. Le moteur d'avion de la machine développe 240 cv, ce qui représente un accroissement de 233 % par rapport au principal tank aligné en 1918[7] ! Jusqu'alors, la problématique de la suspension n'avait pas été prise en compte, mais avec des pointes à plus 40 km/h, cet aspect ne peut plus être éludé. Sans une solution technique adéquate, les vibrations engendrées rendraient tout simplement le pilotage du char impossible. En gardant à l'esprit la nécessité de minimiser le poids, Johnson invente un système léger d'articulation du train de roulement, basé sur un câble de liaison tendu par un ressort entre les bogies.

Autre point intéressant, la cellule du char est étanchéifiée dans le but de lui permettre de franchir des coupures humides. Toutes ces innovations, plus géniales les unes que les autres, demandent toutefois de longs délais de mise au point et un seul prototype sera finalement achevé, après la guerre. Il atteindra 45 km/h et sera capable de traverser une rivière par ses propres moyens !

L'obligation de transporter du ravitaillement à travers le *no man's land* n'est pas oubliée. Les expériences menées à Cambrai et à Amiens ont démontré le besoin de disposer de véhicules logistiques tout-terrain ; les premiers engins sont en fait des *Mk. I* « Male » désarmés pour jouir de la place nécessaire au fret.

Pour faciliter les déplacements de l'artillerie, une plateforme de transport chenillée, équipée d'un treuil et d'une rampe de chargement est construite. Le véhicule est baptisé *Gun Carrying Tank*. Le canon et son affût sont emportés à l'intérieur, tandis que les roues sont fixées sur les flancs. Cinquante de ces machines sont assemblées. Elles entrent en service pendant la troisième bataille d'Ypres, mais s'y montrent peu performantes. En théorie, deux types de pièces peuvent être transportées : le *26cwt Howitzer* et le *60-Pounder Mk. 2*. Ce dernier n'étant pas disponible au moment de la bataille, des *Mk. I* ont été embarqués, mais leur structure s'est révélée inadaptée, et de ce fait les pièces sont dans l'impossibilité de tirer en étant installées sur leur châssis. Ce dernier, dépourvu de son canon, dispose néanmoins d'un vaste espace de chargement ; en conséquence, son rôle d'automoteur évolue vers celui de fardier. Pour les batailles de 1918, la pénurie de matériels de ce type forcera les unités à tracter de vastes traîneaux débordant d'approvisionnement.

La nécessité de transporter l'infanterie à l'abri de la mitraille et de lui permettre de suivre le rythme de progression pour appuyer les *Medium Tanks D* débouche sur la construction du *Mk. IX*. À la base, il s'agit d'un *Mk. V* transformé et dépourvu de son armement. Deux portes ovales de grande taille ainsi que huit meurtrières sont ouvertes sur chaque flanc. Deux cents exemplaires sont commandés en vue du « plan 1919 », mais seuls 23 seront finalement construits à la suite de l'Armistice. Difficiles à manœuvrer et sous-motorisés, ils seront baptisés « Pigs » [« cochons » – NdlR] par la troupe.

Tous ces engins préfigurent ceux qui seront employés 20 ans plus tard par les *Panzer-Divisionen*. Preuve supplémentaire, s'il en était encore besoin, que Fuller a bel et bien jeté les bases de la guerre-éclair, et ce longtemps avant les Allemands, qui lui seront indirectement redevables d'une partie de leurs victoires durant la Seconde Guerre mondiale. ■

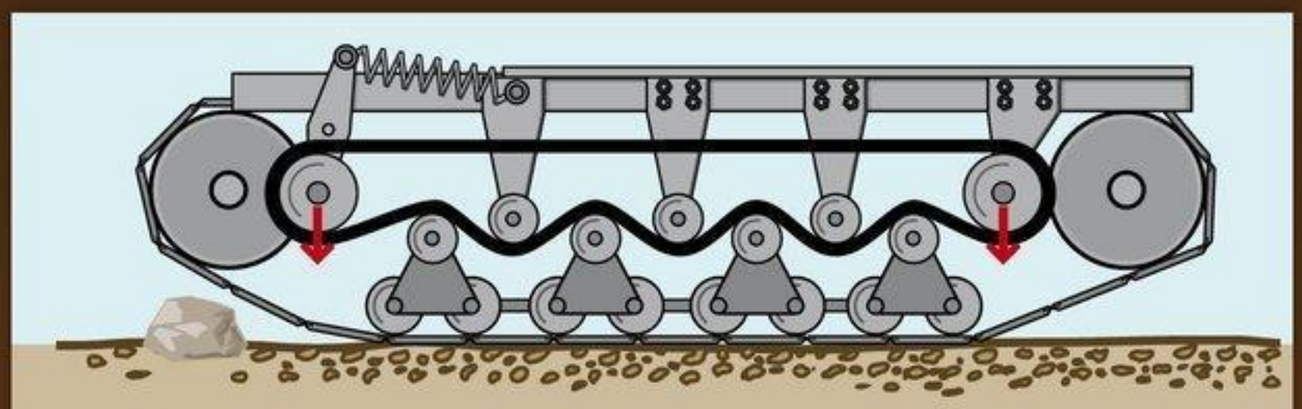


FIGURE 1

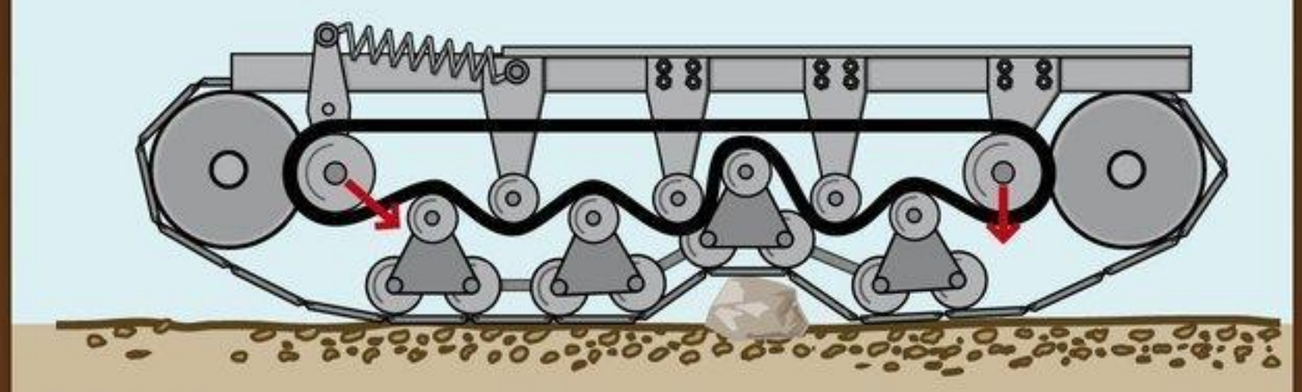
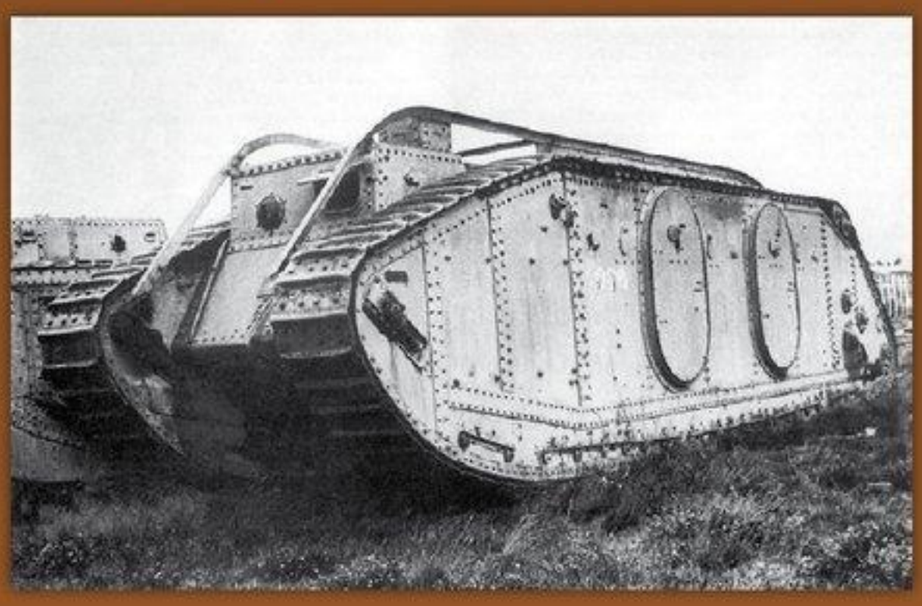


FIGURE 2

▶ Ce *Mark V* est immobilisé par la rupture de sa chenille. Ainsi déposée, elle laisse entrevoir le détail de la roue tendeuse.

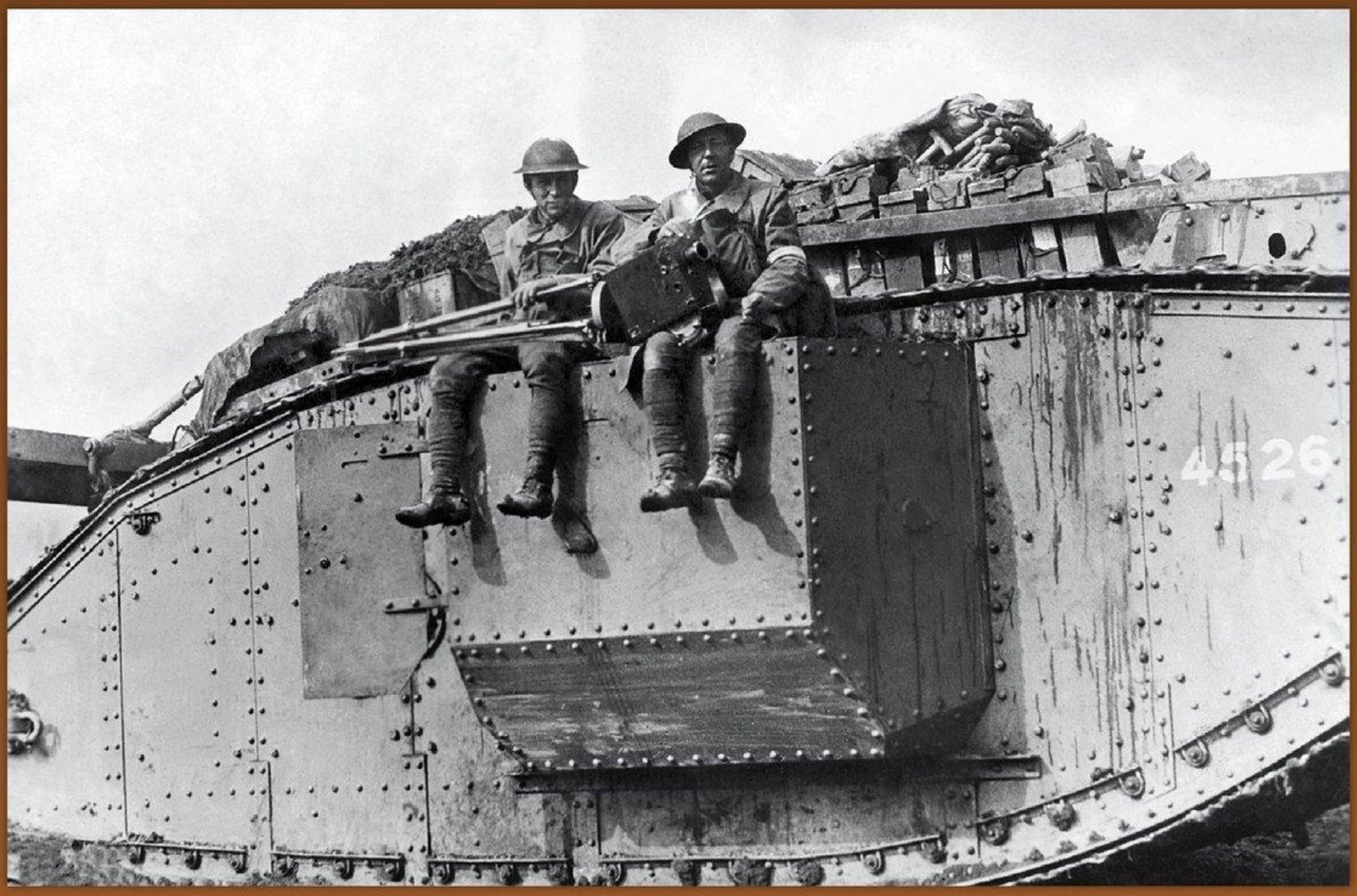
7 Le *Mk. V* pèse 28,5 tonnes pour 150 cv, soit une puissance massique de 5,25 cv/t. Le *Medium Tank D* dispose, quant à lui, de 12,24 cv/t.

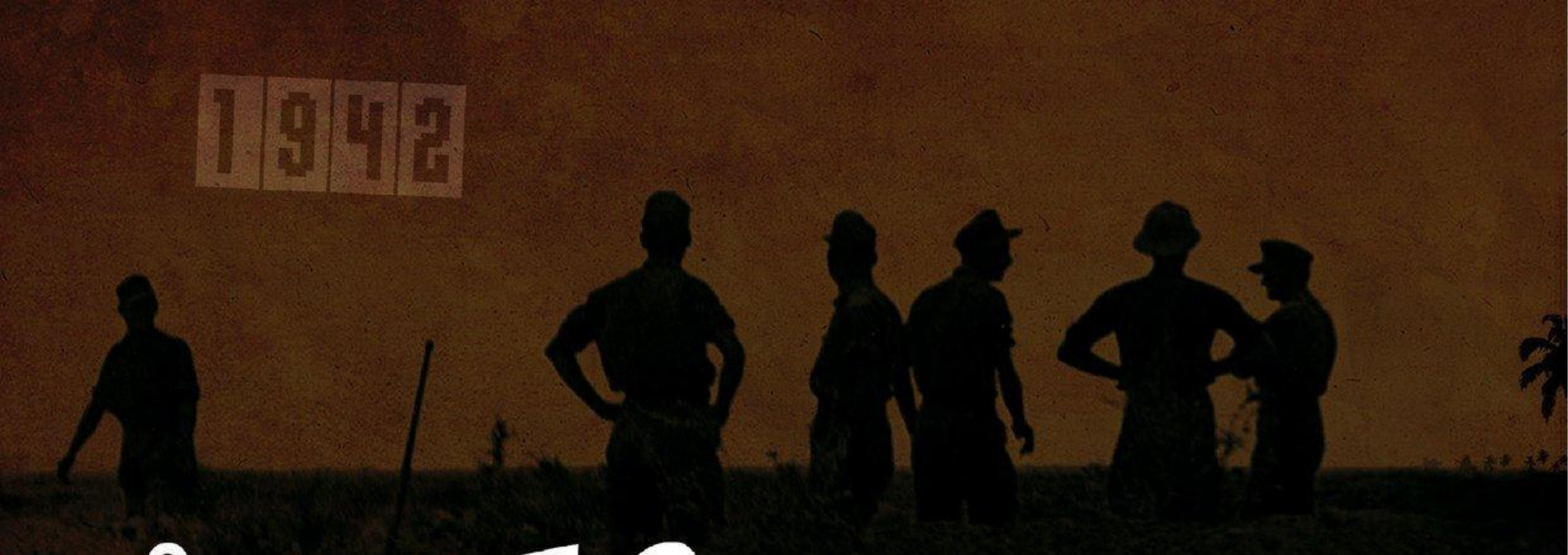


◀ Le *Tank Mark IX* est une extrapolation du train de roulement du *Mark V*. Premier véritable transporteur de troupes blindé de l'histoire, conçu spécifiquement dans ce but, il peut également servir au fret. Notez les larges portes transversales et la présence de meurtrières en goutte d'eau permettant aux fantassins d'utiliser leurs armes individuelles. IWM

▲ Conçus à l'origine pour servir d'automoteur d'artillerie, les *Gun Carrying Tanks Mk. I* dépourvus de leurs pièces se révèlent être d'excellents engins de transport pour convoyer le ravitaillement en première ligne.

▼ Le transport du ravitaillement est une nécessité absolue pour permettre le développement d'une offensive mécanisée. Sur ce *Mark IV* modifié, les pièces de 3'' ont été démontées afin de libérer de la place pour des approvisionnements. Notez que la superstructure est également mise à profit pour augmenter les capacités d'emport. Juchés sur l'engin, deux reporters de guerre américains se font immortaliser par l'un de leurs confrères. US Nara



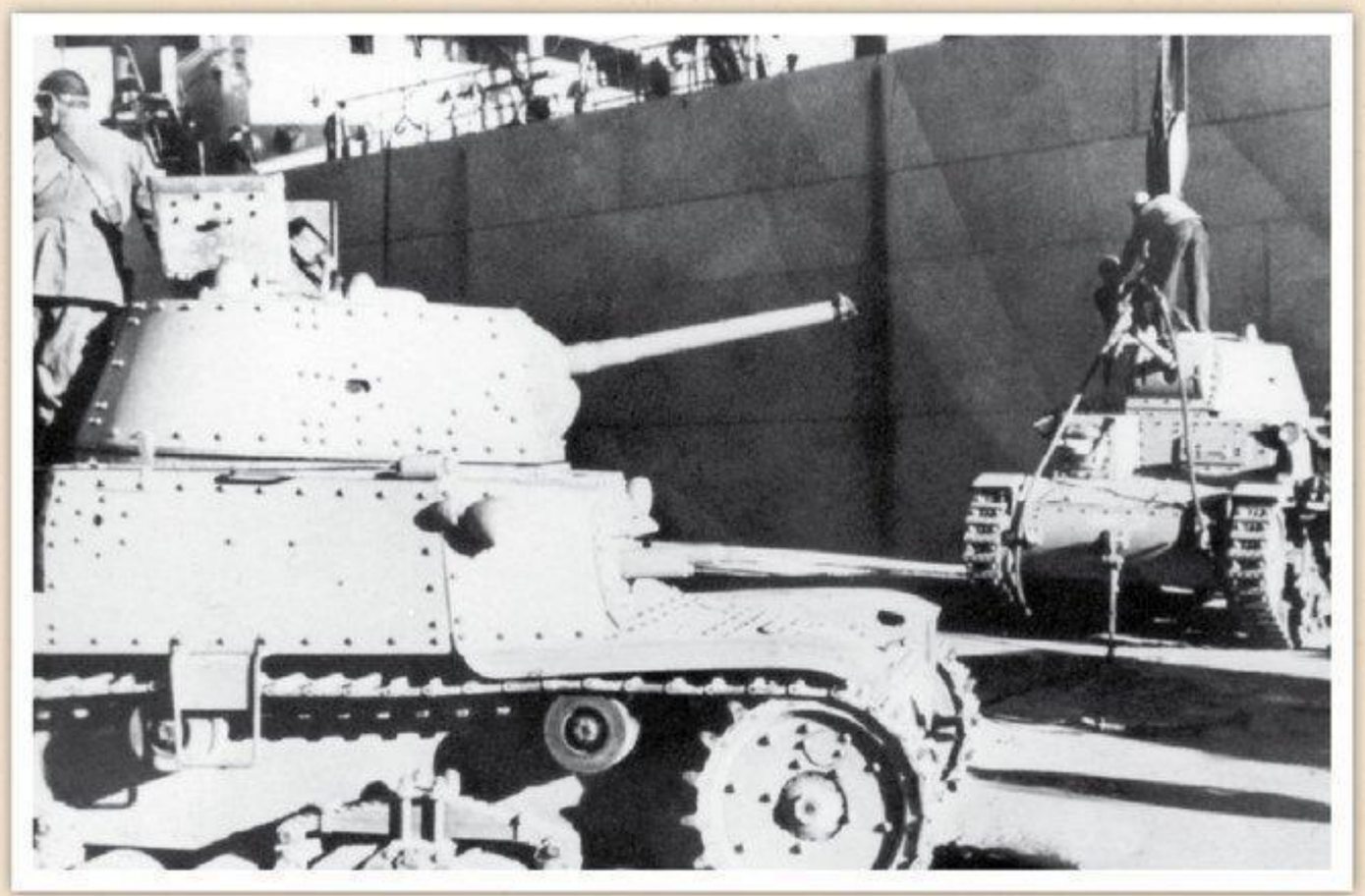


Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

FEVRIER - MARS 1942

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.



◀ Des Italiens déchargent d'un cargo des chars moyens M13/40 envoyés de la péninsule. Ces engins ne sont pas des plus modernes, ni des plus fiables, mais le *Regio Esercito* n'a pas grand-chose d'autre à aligner. Une version améliorée, le M14/41, arrive en Afrique fin janvier 1942 dans certaines unités. Sauf mention contraire, toutes photos : Archives Caraktère

Fin janvier 1942, la *8th Army* britannique est complètement prise par surprise par l'offensive italo-allemande. En quelques jours, Rommel s'empare de Benghazi, de Msus et disloque les deux unités qui lui faisaient obstacle : la *1st Armoured Division* et la *4th Indian Motor Division* sont successivement isolées, et seuls de petits groupes arrivent à rallier Mechili autour du 29 janvier. Le succès de l'Axe ne peut cependant pas être exploité à la hauteur de ce qu'envisage le « Renard du désert », car ses troupes ont perdu le contact. L'ennemi s'est replié rapidement sans que la *Panzergruppe* « Afrika » puisse tenir la cadence, faute de véhicules en nombre suffisant et de carburant : dans bien des cas, l'infanterie a dû progresser à pied jusqu'aux villes et positions désertées par les Britanniques… Là, les hommes, épuisés, découvrent par contre des stocks pléthoriques de vivres, de matériels et d'essence, des véhicules ou des armes abandonnés dans l'urgence sans avoir été sabotés. Ainsi à Msus, la *15. Panzer-Division* capture plusieurs dizaines de blindés et de canons, ainsi que 190 camions !

Si sur le terrain le repli britannique s'est souvent transformé en retraite précipitée, dans les états-majors, la confiance est encore de mise : Auchinleck a des réserves non engagées, Mechili tient toujours et semble hors de portée des ambitions adverses. Enfin, les chefs de la *8th Army* croient savoir que Rommel est au bord de la rupture logistique, et qu'il ne pourra pas aller bien plus loin. Tout n'est pas entièrement faux, mais le commandant allemand lance tout de même deux *Kampfgruppen* exploiter sa percée initiale par la route côtière Benghazi–Derna et par une piste parallèle plus au sud Maraua–Tmimi. Ces forces sont limitées, leur progression laborieuse, mais elles bousculent tout de même la *11th Indian Infantry Brigade* le 3 février et prennent Derna et Tmimi dans la foulée. Cela menace clairement les positions britanniques encore présentes dans l'intérieur des terres entre Msus, Mechili et la côte ; aussi, le commandement britannique ordonne-t-il, entre le 4 et le 6 février, un repli général sur une ligne plus facile à contrôler, de Gazala en bord de mer à Bir Acheim, quelque 60 kilomètres plus au sud.

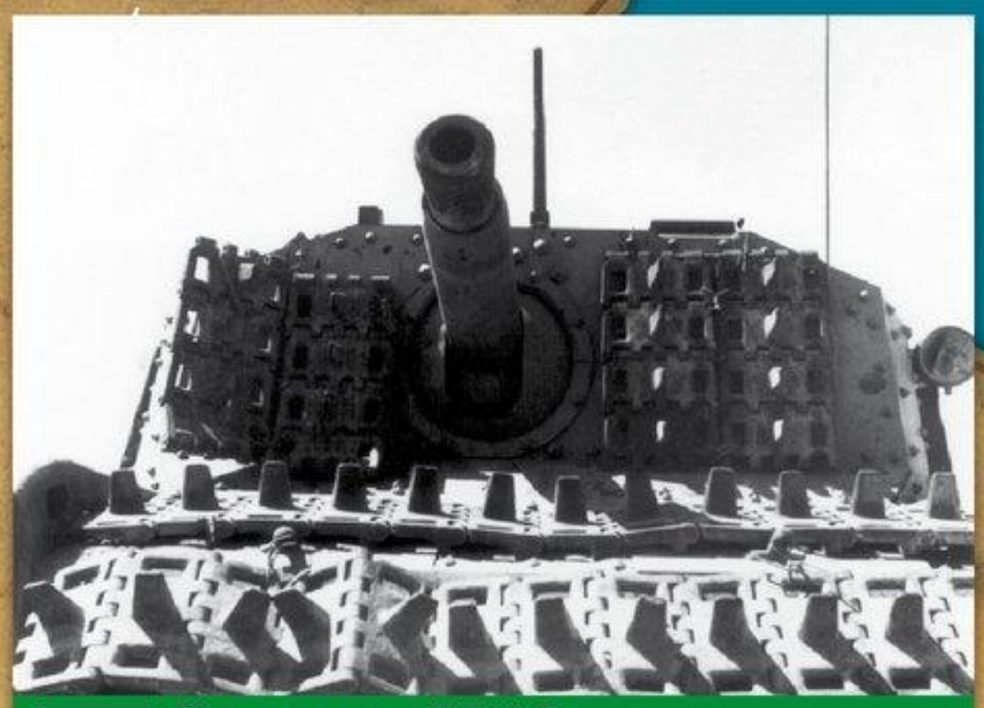
Une pause bienvenue

À partir du 6 février, le front se stabilisera et les belligérants vont préférer consolider leurs positions plutôt que réattaquer. Côté italo-allemand, ce choix est très compréhensible. Certes, la *Panzergruppe* a reconquis en deux semaines toute la Cyrénaïque – à l'exception de la Marmarique –, mais elle connaît d'importantes difficultés de ravitaillement et est étirée sur plus de 300 kilomètres. En effet, alors que les deux détachements motorisés servent de rideau face au *XIII Corps* adverse, les *XX°* et *XXI° Corpi* sont échelonnés bien loin derrière avec le *DAK* : le 3 février, les forces italiennes sont toujours entre El Agheila et Benghazi, faute de moyens de transport, mais surtout de cohésion entre commandants allemands et transalpins ; Bastico possède majoritairement des troupes à pied, et privilégie donc une avance lente et prudente. Selon lui, il vaut mieux consolider les positions existantes – entre Mersa El Brega et Aghedabia –, puis remettre en état le port de Benghazi (dont les installations sont en grande partie détruites ou endommagées) avant d'aller plus loin. Rommel, sans être en désaccord, envisage déjà une nouvelle offensive contre Tobrouk et commence à rassembler des renforts. Cela est rendu possible par l'intensification des bombardements aériens sur Malte, neutralisant l'action de la *Royal Navy* dans cette partie de la Méditerranée : ravitaillement et troupes recommencent à affluer d'Italie, les convois maritimes étant moins menacés.

Côté britannique, des tensions se font jour au sujet de l'attitude à adopter. Alors qu'Auchinleck reste confiant et prévoit de lancer une vaste offensive une fois qu'il aura rééquipé son armée et amassé suffisamment de troupes expérimentées, Londres commence à s'impatienter : Churchill le presse d'attaquer le plus vite possible, de profiter de la pause opérationnelle de l'Axe pour reprendre l'initiative. Mais « The Auch » ne l'entend pas de cette oreille : tant que ses hommes, et en particulier ses tankistes, ne seront pas prêts et bien entraînés, il ne bougera pas de sa ligne de défense Gazala–Bir Acheim. Dans son esprit, cette position fortifiée n'est que temporaire, et sert avant tout à protéger sa principale base de ravitaillement, Tobrouk, située 60 kilomètres plus à l'est. Churchill est finalement prêt à se séparer d'Auchinleck lorsque ce dernier plie enfin : il attaquera dès que possible, c'est-à-dire pas avant juin…

suite p.36

▲ À Tripoli ou Benghazi, des tankistes allemands de la *15. Panzer-Division* réceptionnent un lot de *Panzer III*. C'est le modèle de blindés le plus présent au sein de l'*Afrika-Korps*.



Semovente 75/18

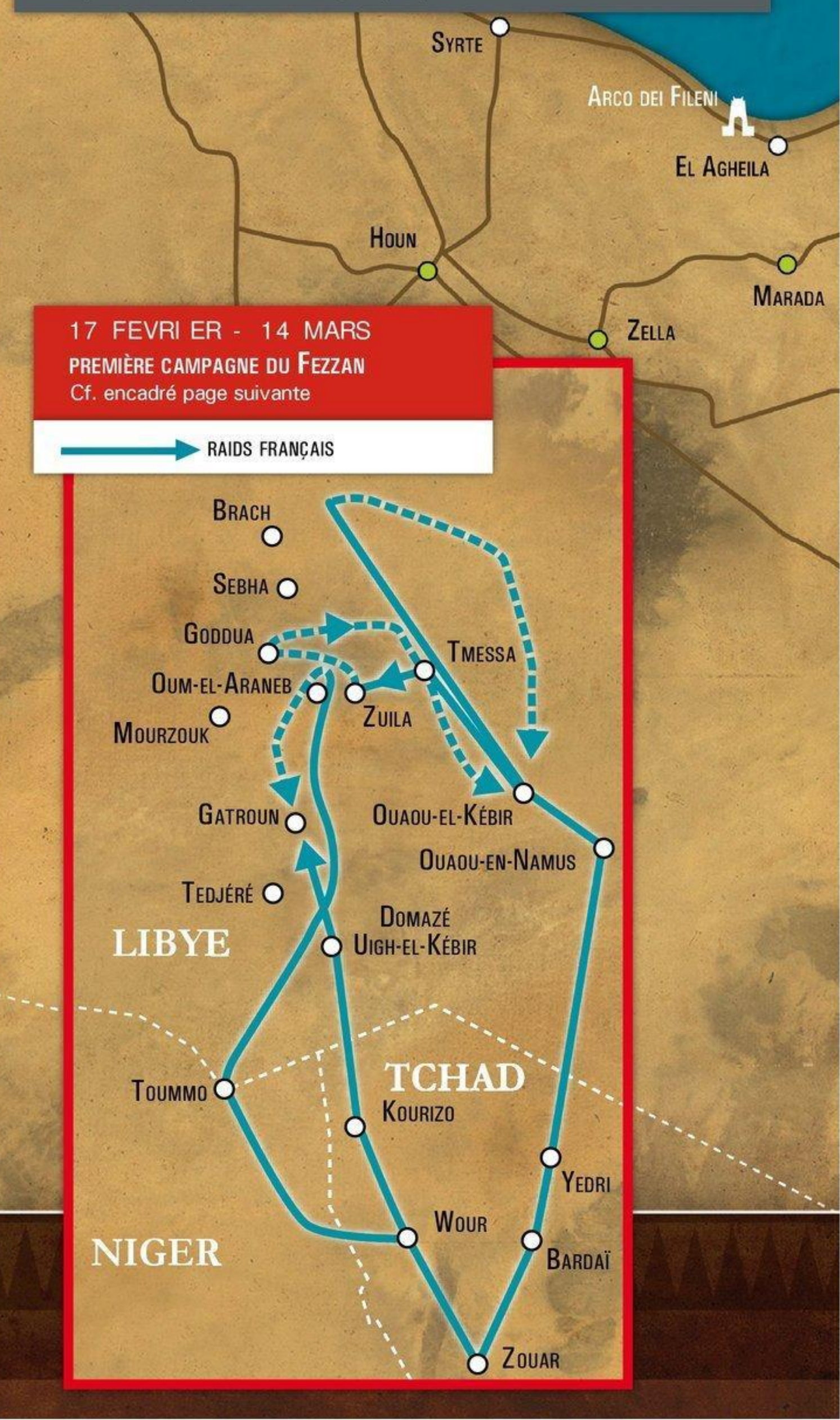
En 1942, les chars moyens italiens sont largement surclassés par les blindés de la *8th Army*. Ne pouvant compter sur un char lourd dont la laborieuse conception ne devrait déboucher qu'en 1943 dans le meilleur des cas, les Italiens misent sur le canon antichar automoteur pour faire face aux *Armoured Divisions.* En fixant un obusier de 75/18 sur une caisse de char M13/40, la société Ansaldo-Fossati crée un engin particulièrement efficace : bas, puissamment armé, facile à fabriquer, le Semovente 75/18 intègre les régiments d'artillerie des divisions blindées italiennes en Libye en janvier 1942. Le châssis du M14/41 remplacera bientôt celui du M13/40.

Sturmpanzer II 15cm sIG 33

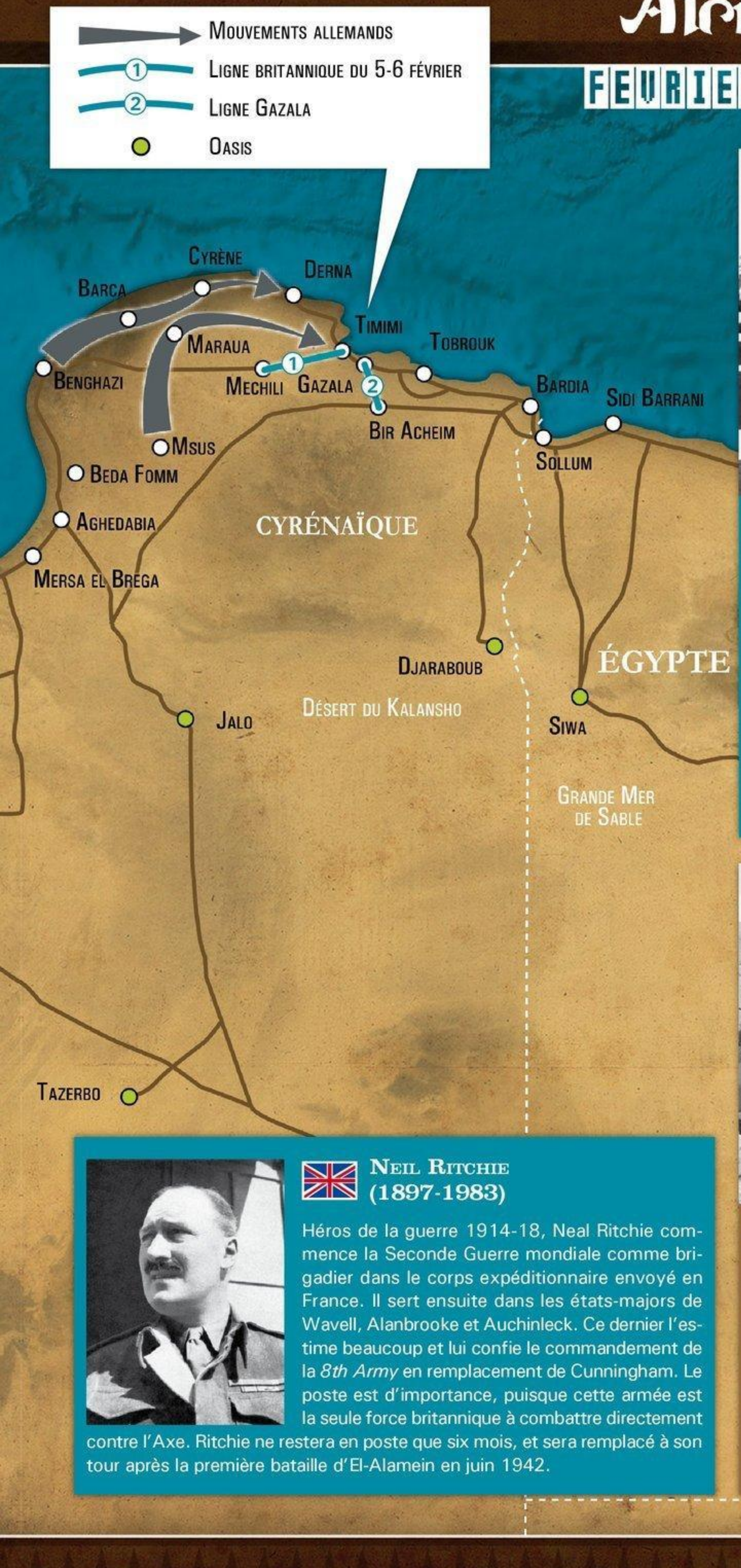
Pour augmenter leur puissance de feu, les Allemands conçoivent un canon automoteur en fixant en casemate ouverte un *15cm sIG 33* sur base de *Panzer II.* Le châssis doit cependant être rallongé pour supporter le lourd obusier. 12 engins sortent d'usine et arrivent début 1942 en Libye, où ils équipent deux compagnies des *Schützen-Regimenter 155* et *200* de la *90. leichte Afrika-Division*. Leur faible autonomie (100 kilomètres) et leur manque de fiabilité mécanique en feront cependant des engins inadaptés à la guerre dans le désert.

Ludwig Crüwell (1892-1958)

Vétéran de la Première Guerre mondiale, Ludwig Crüwell devient *Generalmajor* en 1939. Il commande la *11. Panzer-Division* à partir d'août 1940, participe aux opérations dans les Balkans puis en URSS, avant d'être promu *Generalleutnant* et d'être placé à la tête du *DAK* en octobre 1941. Avec l'*Oberstleutnant* Bayerlein, qui est son chef d'état-major, il va s'opposer à plusieurs reprises à la téméraire stratégie de Rommel, en particulier à la fin novembre 1941. Promu général des troupes blindées en décembre, il tombe malade en mars 1942 et laisse temporairement sa place à Walter Nehring. Revenu aux commandes du *DAK*, il sera fait prisonnier le 29 mai, après avoir fait poser son avion près d'une position britannique qu'il pensait être allemande…



FÉVRIER-MARS 1942



M3 GENERAL GRANT

Début 1942, la *8th Army* commence à recevoir ses premiers chars moyens d'origine américaine à coque rivetée. Les Britanniques sont cependant mécontents de la silhouette trop haute du M3 et ont fait concevoir une tourelle spécifique, plus basse et plus large, pour pouvoir intégrer un poste radio. Désormais, les tankistes anglais vont pouvoir prendre à partie à longue distance les *Panzer* de Rommel : le « Grant » dispose en effet d'un canon de 75 mm. Son emplacement s'avérera cependant problématique, car il est positionné en barbette sur le côté droit de la caisse, ce qui réduit son angle de tir.

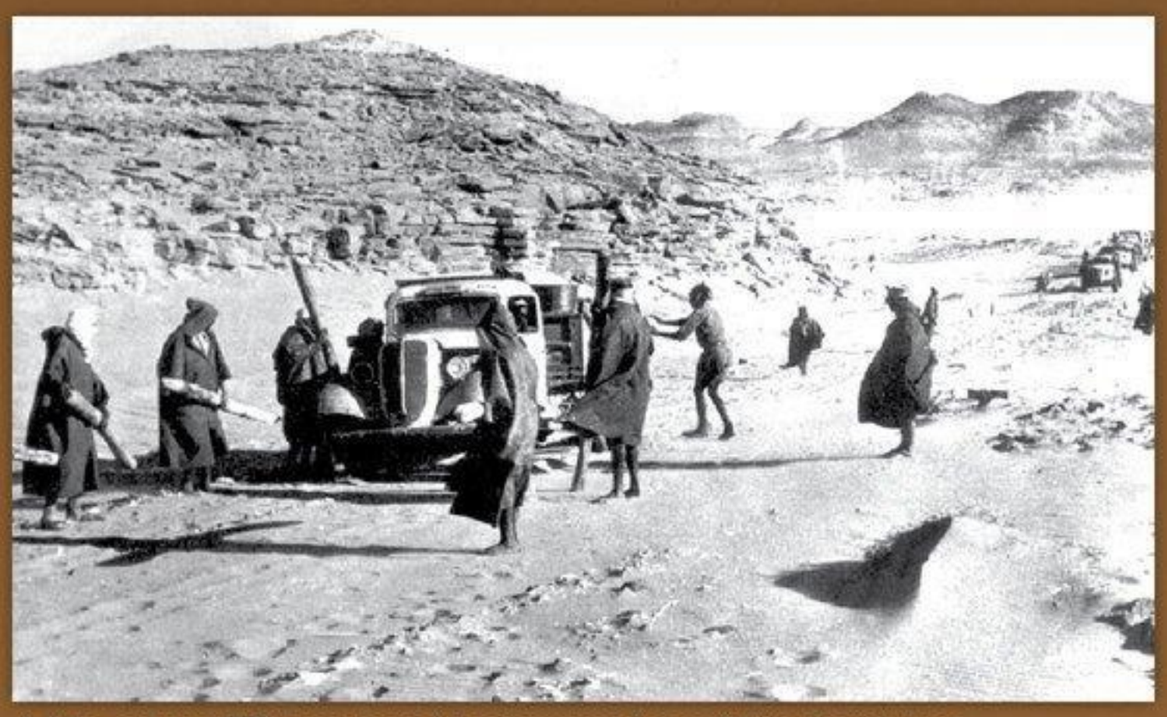
LES *PORTEES*

Faisant feu de tout bois, les deux camps récupèrent dès qu'ils le peuvent armes et véhicules de l'adversaire pour rééquiper leurs propres unités. Pour augmenter leurs capacités antichars, les Britanniques montent sur châssis de camion leur canon *QF 2-Pdr* de 40 mm, tandis que les Allemands font de même avec des canons dépassés dans les combats frontaux, mais toujours efficaces à courte portée en embuscade. Les Italiens, eux, utiliseront souvent leur canon Breda de 20 mm monté sur véhicule pour appuyer leurs forces contre l'infanterie ennemie.

NEIL RITCHIE (1897-1983)

Héros de la guerre 1914-18, Neal Ritchie commence la Seconde Guerre mondiale comme brigadier dans le corps expéditionnaire envoyé en France. Il sert ensuite dans les états-majors de Wavell, Alanbrooke et Auchinleck. Ce dernier l'estime beaucoup et lui confie le commandement de la *8th Army* en remplacement de Cunningham. Le poste est d'importance, puisque cette armée est la seule force britannique à combattre directement contre l'Axe. Ritchie ne restera en poste que six mois, et sera remplacé à son tour après la première bataille d'El-Alamein en juin 1942.

Premier raid français sur le Fezzan

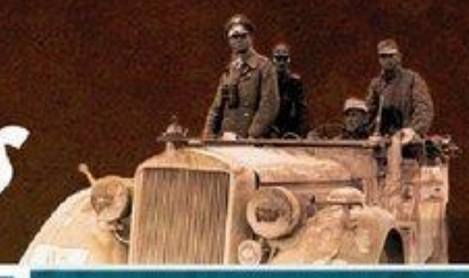


▲ Une colonne FFL progresse laborieusement avec l'aide d'auxiliaires locaux. L'ensablement est un risque constant sur ces pistes bien plus adaptées aux camélidés qu'aux véhicules motorisés…

Fin janvier 1942, le plan du colonel Leclerc, alors commandant militaire du Tchad, tombe à l'eau : la contre-offensive de Rommel empêche en effet la conquête projetée du Fezzan par les forces françaises libres, en coordination avec l'attaque générale de la *8th Army* en Tripolitaine. En attendant, le chef des troupes de l'Afrique française libre organise, pour la mi-février, une série de raids aux objectifs limités au Fezzan : « *Cette opération devra être savamment dosée : assez forte pour sonner l'adversaire et obtenir des enseignements utiles, assez faible pour permettre une reconstitution rapide du stock d'essence au cas où une opération d'envergure serait reprise.* »
Pouvant compter sur 476 hommes, 144 véhicules, 11 avions et des stocks limités de carburant, Leclerc met sur pied au Tchad quatre détachements et deux patrouilles qui devront s'enfoncer par le sud par trois itinéraires dans le dispositif italien du Fezzan. Ce dernier comprend quatre compagnies sahariennes motorisées, trois compagnies de méharistes et une douzaine de compagnies d'infanterie libyennes ; des forces numériquement bien supérieures…
L'infiltration de la colonne Leclerc commence le 17 février. Onze jours plus tard, une unité française s'assure sans coup férir du terrain d'aviation de Gatroun, puis les coups de main s'enchaînent dans plusieurs localités plus au nord : Tedjéré, Oum-el-Araneb, Tmessa et Brach. Cette dernière base italienne est le point le plus avancé des hommes de Leclerc lorsque les forces de l'Axe entreprennent de contre-attaquer. Le 2 mars, la riposte des compagnies sahariennes est appuyée par l'aviation italo-allemande sur Brach, qui est abandonné le 3 par les « Gaulisti ». Les différentes unités de Leclerc doivent progressivement se replier pour échapper aux colonnes italiennes et, le 4 mars, les éléments français reçoivent l'ordre de quitter le Fezzan et de retraiter au Tchad. Dix jours plus tard, le poste de Zouar est finalement atteint. Pour Leclerc, le bilan de ce « raid de cavalerie » est plus que positif : « *4 postes fortifiés sont pris, plus de 50 prisonniers faits, plusieurs dépôts importants d'essence, de munitions incendiés, de nombreuses armes automatiques emportées ainsi que trois avions détruits* », le tout pour des pertes minimes. Outre le fait que les Italiens vont maintenant devoir distraire plus de troupes du front pour défendre le Fezzan, cette campagne s'avère être un excellent moyen d'aguerrir les troupes au combat en milieu désertique. Leclerc prévoit d'ores et déjà une nouvelle campagne plus ambitieuse sur le Fezzan pour l'automne 1942. Le 29 mars, il est nommé par de Gaulle commandant supérieur de l'AEF (Afrique-Équatoriale française). ■

Une réorganisation nécessaire

L'accalmie va durer tout l'hiver 1942, les deux adversaires fourbissant leurs armes avec chacun l'espoir d'être le premier à repartir à l'assaut. Au sein des forces de l'Axe, les unités sont reconstituées. Le 30 janvier déjà, la *Panzergruppe* « Afrika » est renommée *Panzer-Armee* « Afrika ». Elle comprend les trois unités allemandes – *15. Panzer-Division*, *21. Panzer-Division*, *90. leichte Afrika-Division* – et les *X°*, *XX°* et *XXI° Corpi d'Armata*, soit deux divisions d'infanterie (*Brescia* et *Pavia*), trois motorisées (*Trieste*, *Sabratha* et *Trento*) et deux blindées (*Ariete* et *Littorio*). Cette dernière est en cours de déploiement et en attente de ses véhicules, elle ne sera donc pas disponible avant un bon moment ; mais les Italiens voient enfin débarquer à Tripoli de nouveaux véhicules et blindés : 85 chars légers Fiat L6/40 sont ainsi affectés à l'*Ariete* en mars, une division qui a déjà reçu, en janvier, des canons d'assaut automoteurs Semoventi 75/18 pour son 132e régiment d'artillerie blindée. De son côté, la *Trieste* peut compter sur des Autoblinda 41 toutes neuves pour équiper ses *Bersaglieri*. Les L6/40 sont déjà obsolètes et trop faiblement armés – un canon Breda 20/65 Mod. 1935 de 20 mm –, mais cela n'empêchera pas les Italiens de les utiliser comme chars d'assaut faute de mieux… Les AB41 possèdent le même armement, tout en conservant un rôle d'engins de reconnaissance qui leur est parfaitement adapté ; quant aux Semoventi 75/18, cet assemblage d'un châssis de char moyen M13/40 et d'une pièce d'artillerie de campagne de 75 mm (l'obusier 75/18 Mod. 35) en casemate est immédiatement apprécié par les troupes, car il leur procure enfin une véritable capacité antichar, tout en conservant son rôle d'appui d'infanterie. À l'arrière, des unités territoriales sont rapidement levées pour assurer la sécurité de la Tripolitaine et libérer de cette tâche ingrate le plus de troupes pour le front. Ces dernières sont d'ailleurs profondément réorganisées pour en améliorer la cohésion et l'efficacité : les divisions sont allégées de leurs unités non combattantes et concentrent dorénavant une plus grande puissance de feu. Elles manquent cependant cruellement de moyens de transport.
Le *DAK* n'est pas en reste : il perçoit 19 *Panzer III Ausf. J* à canon long de 50 mm à haute vitesse initiale et voit bientôt l'ensemble de ses *Panzer III* et *IV* renforcés sur l'avant par des plaques de blindage additionnelles de 20 mm. Depuis janvier, il a ainsi réceptionné 12 chars légers et 152 *Panzer III* et *IV* !
Rommel a reçu aussi la promesse d'une dotation prochaine – pour l'été – en *Panzer IV Ausf. F2*, des engins équipés du nouveau canon long de 75 mm. Ces renforts sont numériquement peu importants, mais donneront à l'Axe une capacité antichar redoutable et bien supérieure à celle de son adversaire. De plus, Rommel reçoit tout un stock de pièces d'artillerie : 117 tubes de 76,2 mm… d'origine soviétique ! Durant l'opération « Barbarossa », l'*Ostheer* a en effet capturé un grand nombre de ces canons antichars (des F-22 modèle 1936), bien meilleurs que leurs équivalents allemands. Le Bureau de l'armement de la *Wehrmacht* conçoit alors d'en équiper des chasseurs de chars pour le *DAK* : ce seront les *Sd.Kfz. 6/3* (ou *Sd.Kfz. 6 mit 7,62cm FK 36(r)*), dont seulement neuf exemplaires sont mis en ligne fin janvier en Libye. Ces « bricolages » réunissent un châssis modifié de *Sd.Kfz. 6*, une casemate blindée (à ciel ouvert) et une pièce de 76,2 mm. Ils se révéleront peu discrets (silhouette trop haute) et relativement inefficaces comparés au reste des pièces de 76,2 mm tractées. Les stratèges allemands ont aussi compris que l'artillerie avait, sur ce théâtre d'opérations spécifique, une



Ayant compris l'importance de l'artillerie dans une guerre en milieu désertique, Italiens et Allemands font feu de tout bois pour équiper leurs véhicules de canons de toutes sortes : ici d'antiques camions Ceirano 50 CMA sur lesquels sont montées des pièces 75/27 CK déjà surclassées en 1940…

importance capitale ; ils envoient donc en Afrique du Nord 12 canons automoteurs *Sturmpanzer II* Bison, associant un châssis de *Panzer II* et un obusier lourd *15cm sIG 33*. Là encore, les bricolages s'avéreront peu adaptés aux conditions extrêmes du milieu désertique… Surtout, ce ne sont que de petites séries d'engins qui ne renforcent que très partiellement les unités allemandes. Ces dernières se voient de plus dirigées par de nouveaux venus : en mars, le général Ludwig Crüwell malade, brouillé avec Rommel et venant de perdre son fils, est remplacé à la tête de l'*Afrika-Korps* par Walther Nehring, ancien commandant de la *18. Panzer-Division* sur le front de l'Est ; à la *21. Panzer-Division*, von Bismarck prend la place de Böttcher, lui aussi tombé malade.

Un rapport de force en faveur des Britanniques

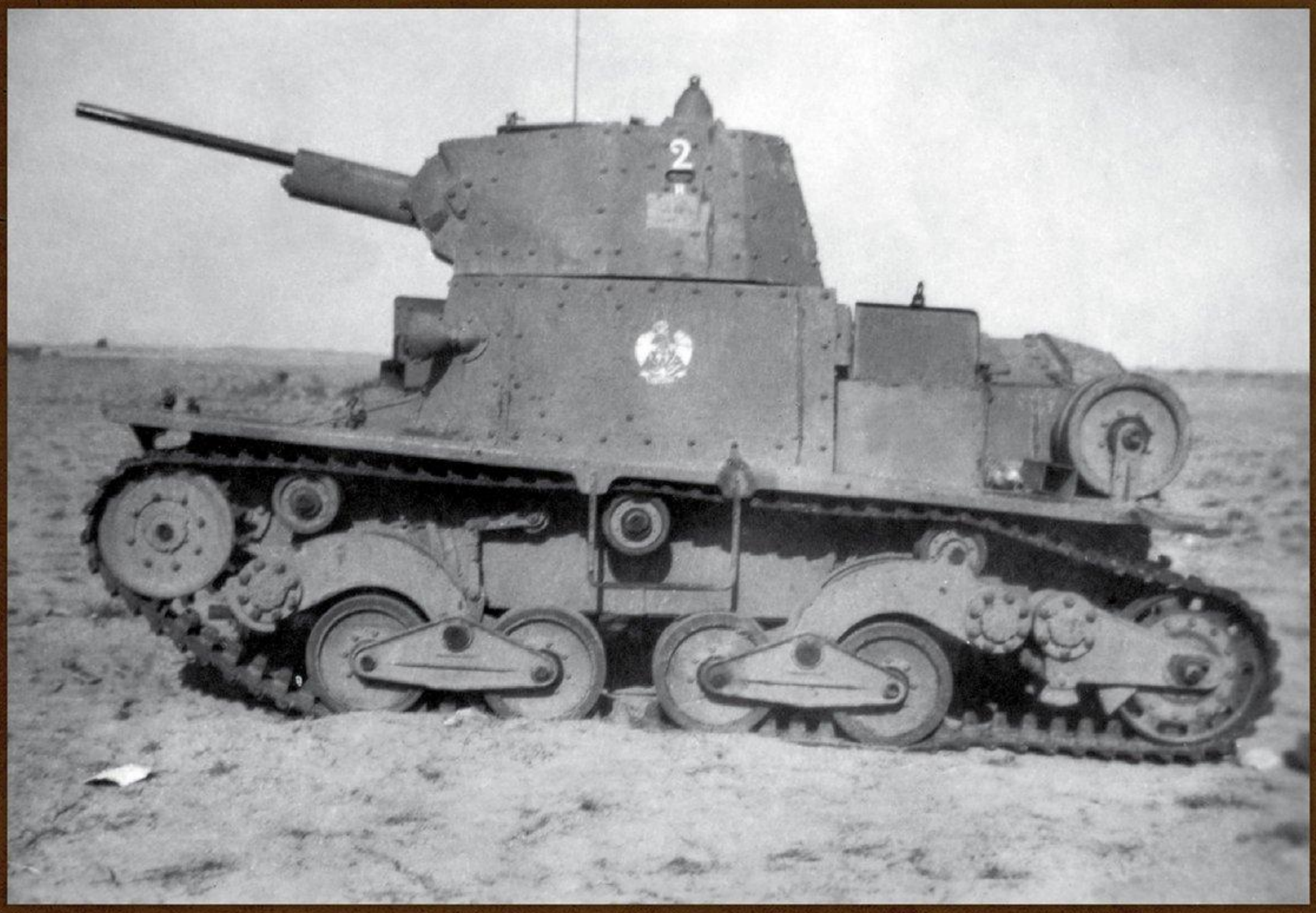
▲ Pièce soviétique, serveurs allemands, cible britannique et champs de bataille libyen… ou quand la guerre tourne à l'absurde.

De son côté, la *8th Army* se renforce peu à peu, autant sur un plan proprement militaire que sur le plan logistique. Ses six divisions et cinq brigades sont complétées et rééquipées. 600 chars neufs lui parviennent par l'Égypte pour constituer une force globale de 850 blindés : 257 *Crusaders*, dont des *Mk. II* au blindage renforcé, 166 Valentine, 110 Matilda, 167 M3 Grant et 150 M3 Stuart. 75 Grant et 70 Stuart doivent d'autre part être réceptionnés par la *1st Armoured Brigade* en cours de constitution. Ces centaines d'engins d'origine américaine améliorent sensiblement la puissance de l'Armée britannique et le moral des tankistes, qui désespéraient de pouvoir se confronter à armes égales aux *Panzertruppen*. Ces chars ne sont pourtant pas exempts de défauts : bien que très rapide et maniable, le Stuart est sous-calibré, tandis que le canon en barbette du Grant le rend difficile d'emploi sur le terrain…

Outre les blindés, Auchinleck insiste sur le développement d'armes antichars puissantes, mobiles et nombreuses pour établir une barrière de feu face aux *Panzer*. Il est clair en effet que le canon *QF 2-Pdr* de 40 mm est maintenant dépassé. Il est donc remplacé par l'*Ordnance QF 6-Pdr* de 57 mm ; cependant, très vite, une autre utilisation lui est trouvée : fixé sur la plage arrière de centaines de camions Bedford, Morris, Chevrolet, Austin ou Ford, il fait de ces véhicules des *Portees*, des engins antichars de fortune, dont les Britanniques feront grand usage.

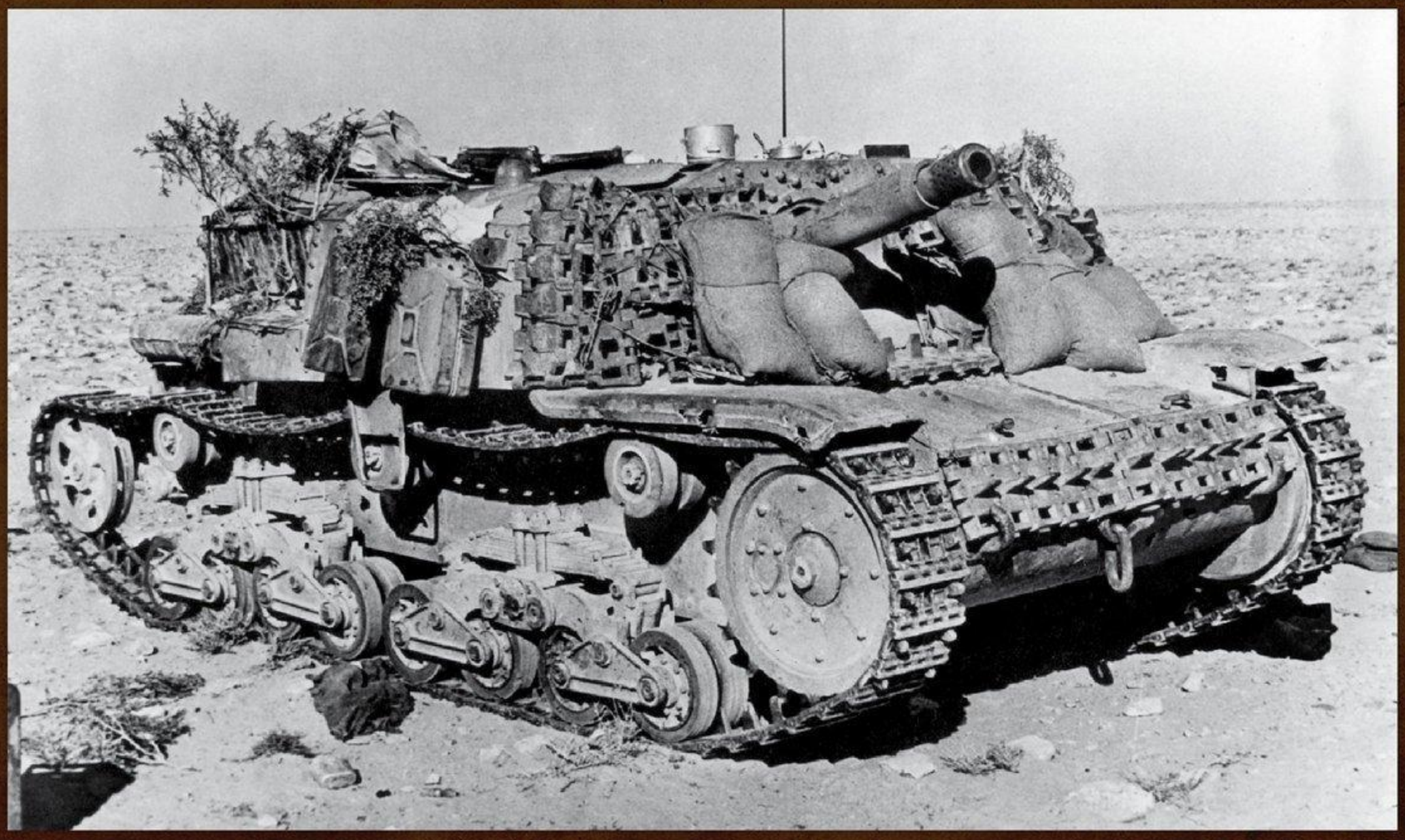
Auchinleck fait surtout réorganiser à grande échelle ses unités. Les *Armoured Divisions* perdent ainsi une partie de leurs blindés au profit des *Infantry Divisions*, dont le matériel mécanisé et antichar est revu à la hausse. Pour diriger cette « nouvelle » *8th Army*, « The Auch » confirme le général Neil Ritchie à son poste ; pour la ravitailler, il fait constituer trois immenses dépôts juste derrière sa ligne de défense – du nord au sud, Tobrouk, Belhammed et Jaraboub –, et étend la voie ferrée existante d'Alexandrie jusqu'à Belhammed, en plein désert.

Fin mars, la réorganisation est loin d'être achevée dans les deux camps, mais elle est en bonne voie. Les Britanniques accumulent d'importantes réserves, tandis que Rommel a reconstitué une bonne partie de ses forces, tablant sur la qualité de ses *Panzer* plus que sur leur nombre. Il a donc des chances de pouvoir reprendre son offensive avant le réveil de la *8th Army*… ■



Matériels italiens, 1942

Si certains engins italiens pâtissent d'une médiocre conception et sont très vite techniquement dépassés, d'autres restent comme des modèles du genre. Ainsi, des 52 chars légers L6/40 envoyés en Libye en février 1942, cinq seulement réchapperont à la bataille d'El-Alamein quelques mois plus tard… L'*Autoblinda* AB41 est par contre très appréciée de ses équipages du *Gruppo corazzato* « Nizza Cavalleria », mais elle sera produite en trop petite quantité. Le char moyen M14/41 équipe la « Littorio » dès janvier 1942. Plus puissant que le M13/40, il ne s'en différencie extérieurement que par quelques détails, comme son garde-boue continu. Autre réussite : le Semovente M40 da 75/18 emprunte sa caisse au M13/40, puis au M14/41.



L'ENFER DE BOBROUÏSK

LA *20. PANZER-DIVISION* ET LA *STURMGESCHÜTZ-BRIGADE 244* DANS LA TOURMENTE

1re PARTIE : 22 JUIN – 26 JUIN 1944

Le 22 juin 1944 à 4 heures, après un bombardement extrêmement violent, les troupes soviétiques lancent un puissant assaut sur la ville de Vitebsk. Cette attaque est la première des six prévues par la *Stavka*, le Haut commandement soviétique, dans le cadre de sa manœuvre d'ampleur destinée à annihiler le front tenu par l'*Heeresgruppe* « Mitte ». Cette gigantesque offensive a pour nom de code : « Bagration ». Pour les Allemands, la surprise est totale, bien que des comptes-rendus rapportant une agitation anormale aient été envoyés par les unités de premières lignes[1].

Par **Didier Laugier**

Pour couvrir ses 800 kilomètres de front, ce groupe d'armées a sous son commandement les *2., 4.* et *9. Armeen* et la *3. Panzer-Armee*. Précisons que la *2.* ne rentre pas dans le cadre de « Bagration ». Ces armées comptent comme unités rapides les *18. et 25. Panzer-Grenadier-Divisionen*, la *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle » et la *20. Panzer-Division*. L'*Heeresgruppe* bénéficie du soutien sans faille des *Sturmgeschütz-Brigaden 177, 185, 189* (cette dernière incluse dans la *78. Sturm-Division*), *190, 244, 245, 281, 667 et 904*. Leur présence en nombre sur le front de l'Est permet de pallier le déficit en divisions blindées. Mentionnons également que des *Sturmgeschütze* opèrent au sein de certaines divisions d'infanterie. S'ajoute à cette liste une unité « lourde » : la *schwere Panzerjäger-Abteilung 501,* dotée de Tiger I. Les brigades de canons d'assaut sont toutes à effectifs pleins, et même légèrement au-dessus des 31 exemplaires prévus par les textes pour les *177.* et *667. Sturmgeschütz-Brigaden*. La 185e atteint même 39 exemplaires[2]. Au 15 juin 1944, l'*Heeresgruppe* « Mitte » aligne 85 *Panzer* et 404 *Sturmgeschütze* opérationnels (plus 14 chars et 76 canons d'assaut en réparation). Il faut ajouter à ce total les automoteurs antichars (de type Marder III pour la plupart), soit 19 au sein de la *78. Sturm-Division* (*4. Armee*) au 20 juin. Pour une raison que nous ignorons, certains auteurs attestent la présence de 18 Nashorn dans cette unité… mais l'organigramme du 1er juin 1944 n'en fait apparaître aucun ! Précisons par contre que la *3. Panzer-Armee* est dotée de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 519* qui, au 22 juin, possède 50 de ces matériels, une dotation tout à fait exceptionnelle ! 16 Marder sont présents à la *25. Panzer-Grenadier-Division* et quatre à la « Feldherrnhalle »[3].

1 Au 2 juin 1944, les services du renseignement allemand ont comptabilisé 132 divisions en face de l'*Heeresgruppe* « Mitte », dont 22 blindées, ainsi que 4 655 avions (*Ic/AO Nmr 795/44 g.Kdos* du 04/06/44).

2 *Sturmgeschützlage der Sturmartillerie* du 01/06/1944 – sans numéro – *H.Off.Pz.Art.*

3 *Gen.Qu Nmr III*/012076/44 du 15/06/1944

▼ L'état du parc automobile (camions) est bon, malgré des carences en pièces détachées, pneus, batteries et équipements de maintenance. ECPAD

En ce qui concerne les chars, le groupe d'armées recense, au 20 juin, les effectifs suivants : les *18., 25. Panzer-Grenadier-Divisionen* (*4. Armee*) et la *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle »… qui n'en ont aucun ! Seule la *schwere Panzerjäger-Abteilung 501* possède 29 Tiger I. Ces unités peuvent compter sur le soutien de la *s.H.Pz.Jäg.Abt. 664*, l'unité antichar de la division, avec ses redoutables canons *Pak 43* de *8,8cm*. En face, les troupes russes alignent la bagatelle de 4 070 chars et automoteurs, appuyés par une aviation et une artillerie exceptionnellement denses (5 327 avions et 24 363 bouches à feu !).

EFFECTIFS DE LA *9. ARMEE*

Pour défendre ses 293 kilomètres de front, cette armée déploie 185 *Panzer, Sturmgeschütze* et *Pak (Sfl)*. Face à elle, le 1er Front de Biélorussie (colonel général Constantin Rokossovski), avec les 3e, 48e et 65e Armées, aligne 1 297 chars et automoteurs. Leur gros est réparti au sein du 9e corps blindé (3e Armée) et des 1er corps mécanisé et 1er corps blindé de la Garde (65e Armée), soit un ratio de 1 pour 7. Dans le camp nazi, l'artillerie de campagne et antichar de la *9. Armee* comprend, au 20 juin, 63 *Pak 36* (*5cm*), 216 *Pak 40* (*7,5cm*), 346 *le. Fh.18* et *Wespe* (*10,5cm*) et 123 *s.Fh.18* et Hummel (*15cm*), soit 748 tubes. L'Armée rouge lui oppose 5 962 canons et lance-roquettes, soit un ratio de 1 pour 8. Le différentiel est encore accentué par les réserves en obus d'artillerie, plus conséquentes chez les Russes.
La densité de l'artillerie allemande[4] par kilomètre de front est très faible :
- le *XXXV. Armee-Korps* (120 kilomètres de front) ne déploie que 2,2 pièces au kilomètre ;
- le *XXXXI. Panzer-Korps* (65 kilomètres de front) : 2,4 pièces au kilomètre ;
- le *LV. Armee-Korps* (108 kilomètres de front) n'a même pas une pièce par kilomètre.

EFFECTIFS DE LA *20. PANZER-DIVISION* ET DE LA *STURMGESCHÜTZ-BRIGADE 244*

Le secteur de Bobrouïsk, tenu par le *XXXXV. Armee-Korps* (*Generalleutnant* von Lützow), est défendu par deux unités blindées, placées sous les ordres directs de la *9. Armee*. La première est la *20. Panzer-Division* (*Generalleutnant* Mortimer von Kessel), arrivée depuis peu et dont l'état-major est implanté à Stuponi, à 12 kilomètres au sud-ouest de Bobrouïsk. Son noyau dur est la *Panzer-Abteilung 21,* à quatre compagnies, avec un *Panzer III Befehl*, huit *Panzer III kurz*, cinq *Panzer III lang*, quatre *Panzer IV kurz* et 52 *Panzer IV lang*, soit un total de 70 chars[5].

▲ À la veille de la grande confrontation armée, la division montre une bonne valeur combative. Mais celle-ci est altérée par le manque de 429 sous-officiers et spécialistes. Néanmoins, le moral au sein de la troupe est haut.
ECPAD

4 Pour les canons allemands, il s'agit d'une évaluation haute, car nous ne connaissons pas le nombre de ceux en réparation.

5 *Gliederung Gen.d.Pz.Tr. Nmr 690/44* du 01/06/1944

▼ Une colonne roulante de la *20. Panzer-Division*, probablement photographiée au printemps 1944, alors qu'elle se trouve en Russie centrale, déjà près de Vitebsk et Bobrouïsk. On remarque la Jeep prise sur l'Armée rouge, avec les marquages tactiques.
ECPAD

Suite p.44

LE RENSEIGNEMENT ALLEMAND ET « BAGRATION »

L'officier du renseignement (*Ic*) de l'*Heeresgruppe* « Mitte » a établi un long rapport, le 19 juin, sur les forces russes identifiées 6. Il indique une accentuation notable de l'activité aérienne ennemie ainsi que de grosses concentrations d'artillerie. En résumé, il stipule qu'il faut s'attendre à des attaques locales contre l'*Heeresgruppe* « Mitte » sur Bobrouïsk, Mogilev, Orcha et Vitebsk. D'après ses conclusions, elles doivent provoquer l'effondrement de l'*Heeresgruppe* par l'annihilation de plusieurs places fortes grâce à un engagement massif de l'aviation. En revanche, il ne peut affirmer que la capture de la capitale biélorusse, Minsk, constitue la mission principale des Soviétiques… Face à la *9. Armee*, l'Armée rouge dispose alors – sous toutes réserves – de 12 à 14 divisions d'infanterie et de 4 grandes unités blindées, avec un fort soutien aérien. Elle doit intervenir sur les axes suivants :

- au sud-ouest de la Bérézina, dans le périmètre Kobylchtchina–Tchirkovitchi ;
- entre la Bérézina et le Dniepr, près de Mormal ;
- dans la zone de la Drout, au nord de Rogatchev.

Il est prévu que seul le front de Mormal, tenu par la *383. Infanterie-Division*, soit épargné le premier jour de l'attaque. L'assaut doit se développer juste au sud, face à la *36. Infanterie-Division*, qui flanque la droite de la *383. Infanterie-Division*. La suite des événements démontre la pertinence de l'analyse de l'officier du renseignement… à ceci près qu'il n'avait pas imaginé que les Russes allaient progresser bien plus loin que Minsk ! Ajoutons que les cartes d'état-major du 23 juin sont particulièrement justes en ce qui concerne l'identification des unités russes, bien qu'en deçà de celles réellement mises en ligne, dans le saillant face à Bobrouïsk notamment. Un front ne reste jamais totalement figé, de nombreuses patrouilles sont envoyées de part et d'autre afin de faire des prisonniers et de recueillir de précieux renseignements. Malgré cela, les Russes ont su cacher aux patrouilles allemandes bon nombre de leurs unités. À titre d'exemple, un rapport de l'*Arko 307* indique au 20 juin que l'adversaire aligne 322 batteries d'artillerie avec, au total, 1 261 tubes. La réalité est malheureusement toute autre, et les Allemands vont s'en apercevoir à leurs dépens. Pour terminer, l'analyse des secteurs de la *9. Armee* bombardés par l'Armée rouge les jours précédant l'offensive aurait dû mettre en éveil le commandement. Les chiffres sont sans appel : on constate clairement, jour après jour, la montée en puissance des tirs d'artillerie, et les cibles et unités visées sont précisément indiquées dans les rapports de l'*Arko*. C'est bien là où ils frappent que les Russes vont intervenir !

▲ Prisonniers soviétiques photographiés près d'un *Sd.Kfz. 250* appartenant à *l'Artillerie-Regiment 92* de la *20. Panzer-Division*. Obtenir des informations de l'ennemi est indispensable aux officiers chargés du renseignement.
Archives Caraktère

À la lecture de ce rapport « visionnaire » de l'officier du renseignement et des autres documents que nous possédons, on peut difficilement concevoir que l'*OKH* ne se soit pas un peu plus intéressé à cette zone. Il est vrai que le Haut commandement envisageait un assaut de grande envergure nettement plus au sud, dans les environs de Kovel, ou vers la Roumanie, afin d'atteindre, entre autres, les puits de pétrole de Ploesti. *A contrario*, vu la date de ce rapport, il aurait été de toute façon trop tard pour acheminer les renforts adéquats… ■

Curieusement, l'état des effectifs du 1er juin indique 7 *Panzer III* et 49 *Panzer IV* opérationnels, plus 7 *Panzer IV* en réparation, soit 63 chars au total. Ce document ne précise jamais, par contre, les différents types de chars (*kurz* ou *lang*), mais on y trouve ceux alors en réparation. L'état-major et sa *1./Panzerjäger-Abteilung 92* (théoriquement dotée des nouveaux *Jagdpanzer IV*) sont absents, tout comme son unité de reconnaissance (*Panzer-Aufklärungs-Abteilung 20*), en cours de reconditionnement en Allemagne. Elle possède néanmoins 28 Marder et des automoteurs d'artillerie à la *I./Panzer-Artillerie-Regiment 92,* soit 12 Wespe (*10,5cm*) et 9 Hummel (*15cm*), plus 7 *Panzer III Beo.*
La deuxième unité est la *Sturmgeschütz-Brigade 244* (*Hauptmann* Hans Dietrich Rade), qui est à effectifs pleins avec 22 *StuGe 40* (*7,5cm*) et 9 *StuH 42* (*10,5cm*), dont 2 en réparation.

▲ Au 1er juin 1944, la *Sturmgeschütz-Brigade 244* comprend 22 *StuGe 40* et 6 *StuH 42* opérationnels, et 2 *StuGe 40* et un *StuH 42* en réparation. DR

LA LIGNE DE FRONT DE LA *9. ARMEE*

Elle s'étend suivant un axe nord-sud, avec les forces suivantes : *134*, *296*, *6*, *383*, *36*, *35*, et *129. Infanterie-Divisionen*, plus la *45. Infanterie-Division.* Elles sont morcelées en différents groupements afin de pouvoir appuyer certaines unités au sein du *XXXV. Armee-Korps.* Cette région, couverte au nord par de vastes forêts, comprend d'importantes zones marécageuses, sillonnées par de rares pistes. Autant dire qu'elle est peu propice à l'évolution de véhicules. Sur toute la ligne de front, de nombreuses reconnaissances ont été effectuées, aussi bien dans le périmètre du *XXXXI. Panzer-Korps* (*Generalleutnant* Edmund Hofmeister), que dans celui du *XXXV. Armee-Korps*. À leur issue, il est conclu que l'emplacement des *35. et 129. Infanterie-Divisionen*, particulièrement isolé, doit être renforcé en priorité. La *20. Panzer-Division* arrive dans les faubourgs de Bobrouïsk et stationne dans un large front à l'ouest et au sud-ouest de la ville. Elle reçoit l'ordre de la *9. Armee* de se tenir prête à soutenir, en cas de besoin, les *XXXXI.* et *XXXV. Korps.* Mais sa position n'est pas idéale pour appuyer rapidement le *XXXXI. Korps* en poste à l'aile Sud de l'*Heeresgruppe* « Mitte » : compte tenu du faible nombre, de l'état et de l'étroitesse des « routes », il est estimé qu'il faudra quatorze heures à l'unité pour le rejoindre en cas de nécessité ! Par contre, elle pourra appuyer plus facilement le *XXXV. Armee-Korps*, situé à plus faible distance.
Les principales unités de la *20. Panzer-Division* sont disposées comme suit :
a- La *Panzer-Abteilung* (*Major* Schulze) et l'*Artillerie-Regiment* (*Oberst* Knob) sans sa *II./Abteilung* sont aux alentours des villages de Kinov–Titovka.
b- Le *Panzer-Grenadier-Regiment 112* (*Oberst* Hitzeroth) est à l'ouest de Bobrouïsk et combat déjà contre des parachutistes russes. Ce secteur pullule littéralement de partisans : ceux-ci ont reçu l'aval de la *Stavka* pour agir sur une grande échelle. Les sabotages des lignes de communication se multiplient, tout comme la pose de mines et l'attaque de petites unités ou de véhicules isolés sur les arrières du front. Les Allemands réagissent en lançant l'opération « Pfingstrose ». Son but est de détruire les groupes de partisans qui œuvrent sur les arrières du front de la *9. Armee*. Durant cette action, 499 partisans sont tués et 314 faits prisonniers. Les pertes allemandes sont de 26 tués, 97 blessés et 6 disparus. L'armement capturé est dérisoire : 43 fusils, 2 pistolets-

▼ Un *StuG 40* de la *Sturmgeschütz-Brigade 244* en train d'être ravitaillé. L'Opel Maultier, à gauche, reste l'engin le plus adapté à cette tâche, ce sur tous les types de terrains. Le remplissage des réservoirs est particulièrement long, car il se fait à la pompe à main. DR

mitrailleurs, 3 mitrailleuses, 1 fusil antichar et 6 pistolets... La sécurité à l'arrière de la ligne de front du secteur est assurée par la *707. Infanterie-Division*, commandée par le *Generalleutnant* Gustav Gihr. Il s'agit d'une unité d'infanterie statique, donc très peu motorisée. Ce n'est pas une unité de sécurité (*Sicherungs-Division*), comme cela est trop souvent indiqué dans plusieurs ouvrages dédiés à « Bagration » ! Ses principaux éléments stationnent juste au sud de Bobrouïsk : son *Grenadier-Regiment 727* est détaché en renfort auprès de la *134. Infanterie-Division*, et une batterie d'artillerie est en appui de la *296. Infanterie-Division*. C'est la seule unité postée à l'arrière du front : rien d'autre n'existe derrière elle. Sa dotation en canons antichars au 20 juin consiste en un *Pak 36* de *5cm* et six *Pak 40* de *7,5cm*, en tout et pour tout !

c- Le *Panzer-Grenadier-Regiment 59* (*Oberst* Demme) se trouve au nord-ouest de Bobrouïsk.

d- La *II./le. Artillerie-Abteilung* est sous les ordres de la *9. Armee* sous la tutelle du *XXXXI. Panzer-Korps.* Elle agit d'abord en soutien de la *35. Infanterie-Division* (*Generalleutnant* Johann-Georg Richert), puis de la *36. Infanterie-Division* (*Generalleutnant* Alexander Conrady), donc loin au sud-est de Bobrouïsk.au

Quant à la *Sturmgeschütz-Brigade 244*, elle est en position à Radusha, en retrait de la ligne de front, à 30 kilomètres derrière la *6. Infanterie-Division*, laquelle tient la ville de Jlobine. La *3./244* est gardée en réserve d'armée au sud de Buda et le gros de l'unité, malgré sa disposition, est aux ordres de la *383. Infanterie-Division* qui tient l'aile droite de la *6. Infanterie-Division.*

À ce moment, l'ensemble de l'*Heeresgruppe* « Mitte » subit depuis plusieurs jours le feu de l'artillerie rouge. Son homologue allemande répond systématiquement par des tirs de contrebatterie.

DUELS D'ARTILLERIE

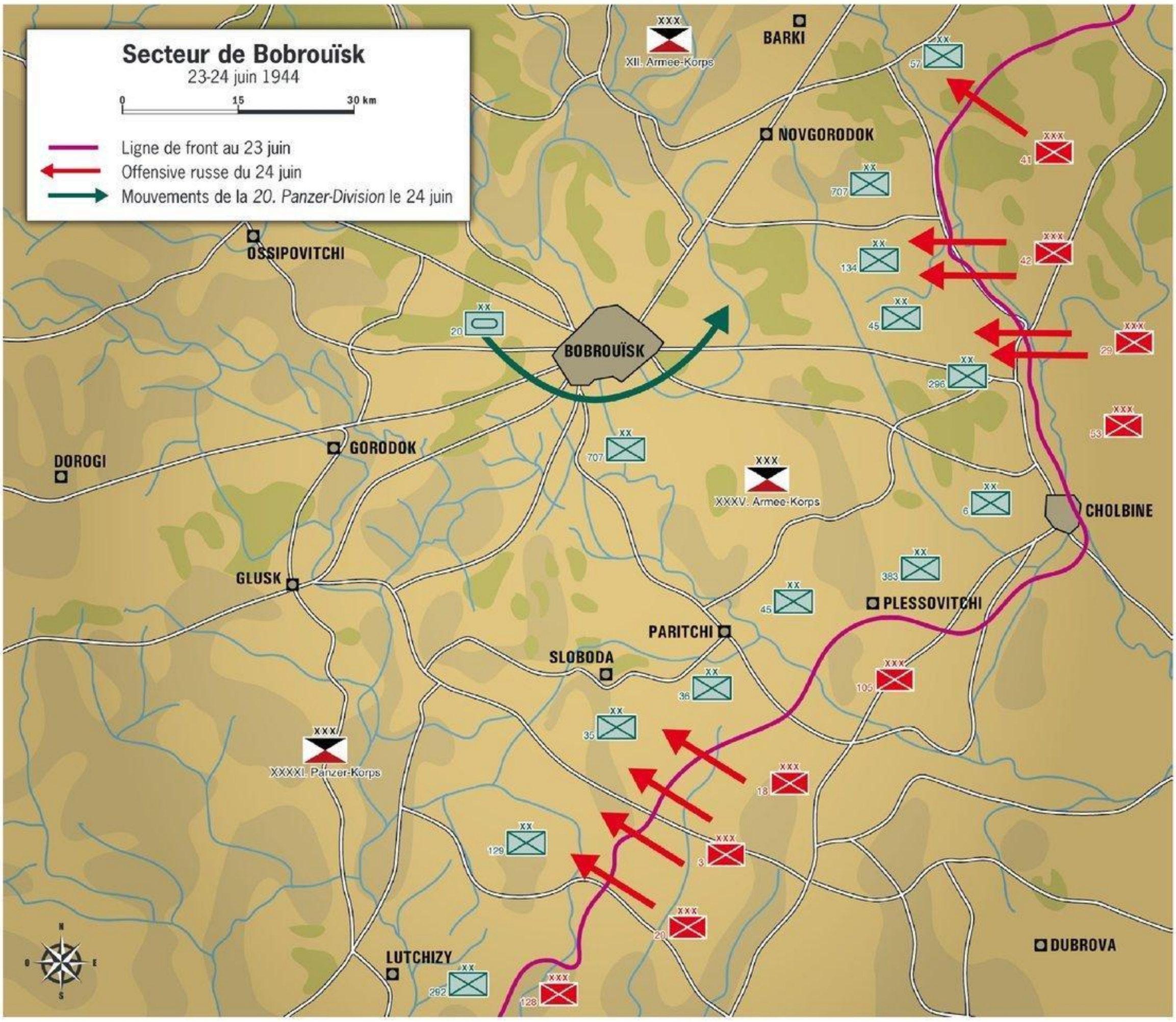
Pour bien comprendre l'évolution du feu soviétique à partir du 22 juin, il est nécessaire d'étudier la consommation en obus d'artillerie : du 11 au 20 juin, l'échange de tirs avec les Rouges a vu les *XXXXI. Panzer-Korps* et *XXXV. Armee-Korps* tirer respectivement 12 600 et 13 600 obus ; les Soviétiques n'ont utilisé contre eux que 9 800 et 7 800 obus. Cette quantité n'est guère importante, mais la situation va changer graduellement : le 21 juin, le *XXXXI. Panzer-Korps* (et plus particulièrement les *35.* et *129. Infanterie-Divisionen*) est frappé par 5 800 obus d'artillerie et 5 300 obus de mortier… Les deux divisions allemandes ripostent à hauteur de 6 430 obus, tandis que le *XXXV. Armee-Korps* n'est touché que par 1 170 obus d'artillerie et 1 770 obus de mortier. La *134. Infanterie-Division* est elle aussi particulièrement ciblée par ces bombardements. Le 22 juin, le front tenu par la *129. Infanterie-Division* principalement reçoit environ 4 900 obus d'artillerie et 5 500 obus de mortier. Le *XXXXI. Panzer-Korps* riposte à hauteur de 4 930 obus. Le *XXXV. Armee-Korps* est touché, pour sa part, par 1 030 obus d'artillerie et 1 510 obus de mortier, essentiellement dans le secteur de la *383. Infanterie-Division*. Ce corps tire, lui, 3 800 projectiles. Le 23, les proportions sont pour le *XXXXI. Panzer-Korps* de 10 000 obus d'artillerie et 17 000 obus de mortier « encaissés » pour 12 450 tirés. Le *XXXV. Armee-Korps* en reçoit respectivement 1 400 et 3 000. Le jour de l'offensive générale, les chiffres vont s'envoler !

▲ Des partisans pris en photo au milieu de troupes régulières russes. Tous, y compris la femme, sont armés du redoutable pistolet-mitrailleur *PPSh-41*, avec son chargeur « camembert » de 71 coups. Des unités très organisées de plusieurs centaines de partisans sèment la terreur et la mort sur les arrières du front allemand. Malgré une lutte féroce et sanglante, la *Wehrmacht* ne peut éradiquer ces bandes. DR

LE 24 JUIN 1944, ATTAQUE DANS LE SECTEUR DE LA *9. ARMEE*

Aux premières heures de cette journée, des nuées d'avions s'en prennent, après un puissant bombardement d'artillerie, à la jointure de la *4. Armee* et de la *9. Armee* (*57.* et *134. Infanterie-Divisionen*). Après avoir frappé au nord, l'ennemi se rue au sud avec comme objectif prioritaire la capture de Bobrouïsk. Cet assaut forme également la pince Sud du gigantesque encerclement de l'*Heeresgruppe* « Mitte ». La route principale qui relie Mogilev à Bobrouïsk est d'emblée fortement menacée par la 3e Armée soviétique (cinq corps de fusiliers et un blindé). Au sud du secteur de la *9. Armee*, ce sont les *35.* et *129. Infanterie-Divisionen* qui sont particulièrement visées par les tirs d'artillerie. Ces dernières « encaissent », entre 3 et 6 heures, 25 000 obus de tous types et 20 à 25 salves d'orgues de Staline... Soit une quantité presque identique à celle du 23 juin pour l'ensemble du front ! S'y ajoutent 10 000 obus tirés sur les autres secteurs… ce qui bouleverse quelque peu les lignes de communications et met à mal les fortifications et tranchées des premières lignes.

▼ Véhicules allemands détruits par le feu des pièces de campagne soviétiques. DR


Secteur de Bobrouïsk
23-24 juin 1944
0
15
30 km
Ligne de front au 23 juin
Offensive russe du 24 juin
Mouvements de la 20. Panzer-Division le 24 juin
XII. Armee-Korps
BARKI
NOVGORODOK
OSSIPOVITCHI
BOBROUÏSK
DOROGI
GORODOK
XXXV. Armee-Korps
CHOLBINE
GLUSK
PLESSOVITCHI
PARITCHI
SLOBODA
XXXXI. Panzer-Korps
LUTCHIZY
DUBROVA
N
O
E
S

▲ Le *Panzer IV* N° 321 de la *20. Panzer-Division* passe devant un *Panzer 38(t)* modifié : sa tourelle a été ôtée et un pare-brise a été rajouté. Le *Panzer IV* porte sur l'avant de sa caisse de multiples tronçons de chenilles, qui accroissent sa protection. DR

Selon les rapports émanant du *XXXXI. Panzer-Korps*, la division blindée ne peut se faire une idée vraiment précise de la situation. Il semble néanmoins persuadé que les pénétrations de l'ennemi peuvent être annihilées sans le soutien des unités voisines. Aucun signe d'affolement n'est alors perceptible dans les divers états-majors. À la *Panzer-Division*, le *Kommandeur* appelle par conséquent le chef de l'état-major de l'armée et l'informe qu'un groupe blindé peut être envoyé sur place « au cas où », afin de détruire la menace qui pèse sur l'aile Nord du *XXXXI. Panzer-Korps*. Ce qui est logique, puisque l'utilisation de la *20. Panzer-Division* est prévue dans ce cas de figure, conformément aux directives données par la *9. Armee*. La proposition n'est pas validée. L'unité reste donc l'arme au pied en attendant l'ordre de faire mouvement.

À midi, la situation a nettement empiré. La *Panzer-Division* doit envoyer sa *Kampfgruppe* au nord-est, sur l'aile droite de la *4. Armee,* pour la « nettoyer » de l'ennemi qui a percé avec des blindés les lignes de la *57. Infanterie-Division* (*Generalmajor* Adolf Trowitz). Le gros de cette unité tient l'aile Sud du *XII. Armee-Korps* de Tchikirina à Wjun, en dehors des deux corps pour lesquels la *20. Panzer-Division* est censée apporter son appui en priorité.

Au même moment, au sud, les Russes percent la ligne de front et progressent entre la *35.* et la *36. Infanterie-Division*, et la chasse soviétique intervient dans le secteur de cette dernière avec 200 appareils, qui mitraillent tout ce qui bouge. Les forces russes qui se déploient alors contre la *9. Armee* sont les 65e et 28e Armées, ces deux formations regroupant cinq corps de fusiliers (dont un de la Garde), un corps mécanisé de la Garde et un corps blindé de la Garde.

◀ Un *Panzer IV* de la *20. Panzer-Division* toutes trappes fermées. Ce n'est que quelques jours avant le déclenchement de l'opération « Bagration » que la division se regroupe près de Bobrouïsk. DR

L'urgence commande d'aller secourir la *57. Infanterie-Division*, en mauvaise posture. Mais cette opération est d'ores et déjà compromise : à l'aube, les éléments de reconnaissance allemands ont été repoussés près de Tcherebomirka… de surcroît, la nature du terrain, marécageux et qui plus est miné, entrave toute progression. Ce n'est qu'aux premières heures du soir que la *II./Panzer-Grenadier-Regiment 59*, chargée de percer, parvient à franchir un barrage ennemi…

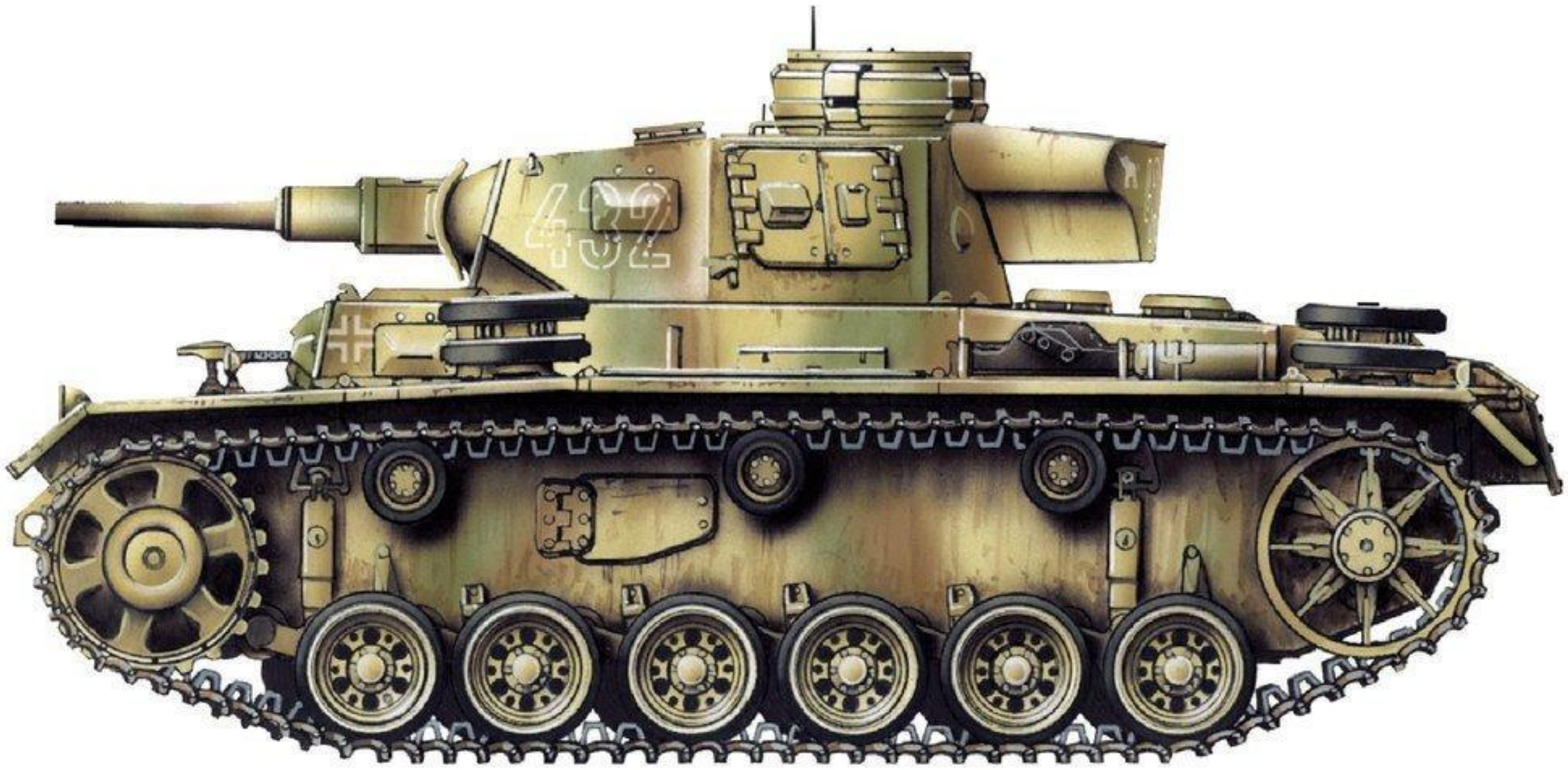
La *Panzer-Abteilung 21* (sans sa 1re compagnie, placée en réserve divisionnaire) participe également à l'opération de dégagement : elle est envoyée sur la route de Mogilev et doit, après avoir traversé la forêt à l'est, rejeter l'ennemi sur ses positions… avec l'appui de la *II./Panzer-Grenadier-Regiment 59*.

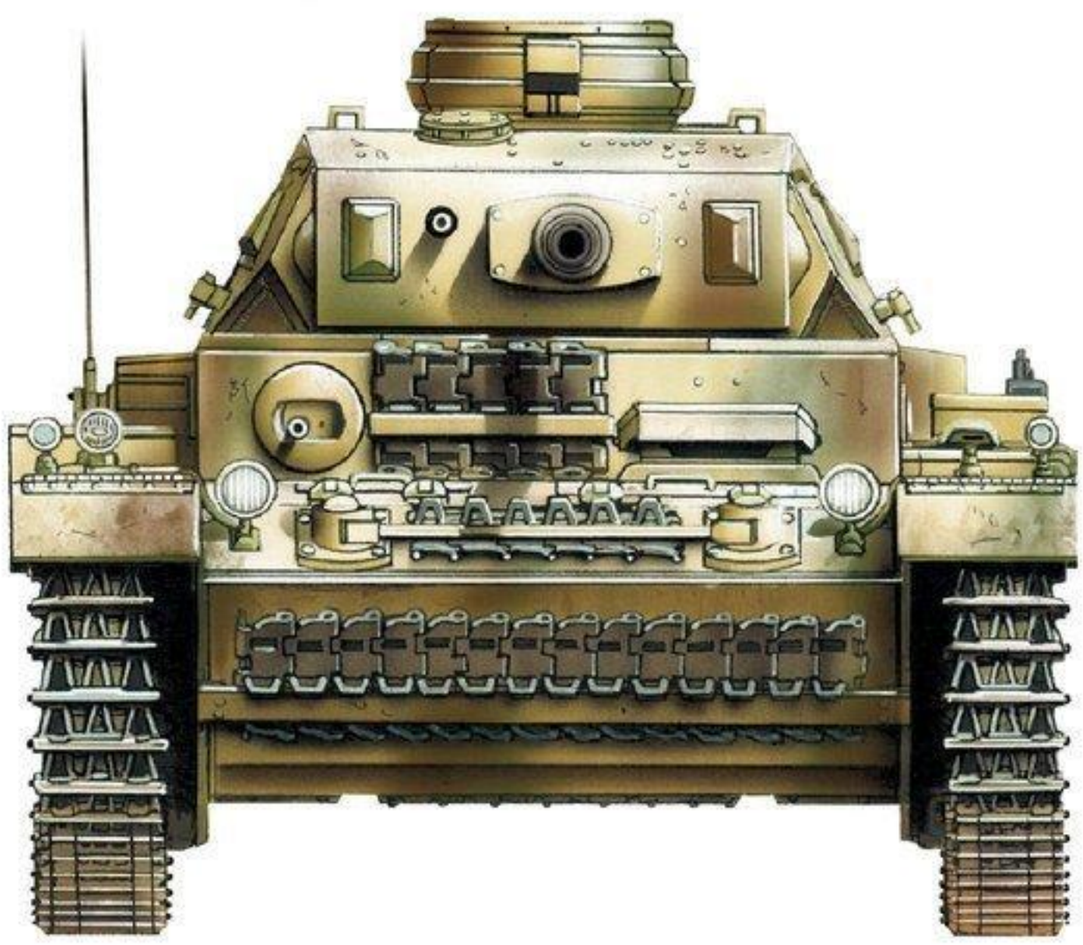
Pendant l'engagement du groupe blindé dans le secteur de Tcherebomirka, l'ennemi réussit à percer les lignes de la *134. Infanterie-Division* (*Generalleutnant* Philipp Ernst), installée sur les berges de la rivière Drut. Le *XXXV. Armee-Korps,* à 14 heures, indique avoir reçu 30 000 obus légers et lourds, 2 500 roquettes plus 30 000 obus de mortier et antichars. Ce corps riposte violemment, avec 48 000 coups tirés. Les Soviétiques progressent, malgré tout, assez rapidement dans la forêt à l'ouest d'Oserano, laissant dans leur sillage 90 chars et neuf avions détruits. Durant l'après-midi, la *9. Armee* donne l'ordre à la *20. Panzer-Division* d'envoyer immédiatement sa *Panzer-Kompanie* de réserve et un *Panzer-Grenadier-Bataillon* dans la région de Mal. Kruchinnovka. La mission est d'empêcher les Russes d'avancer davantage dans la forêt de Djadovchtchina. Il est ordonné à la *20. Panzer-Division* de se rassembler dans le secteur de Dobyssno–Bartchisa, ce qui implique un nouveau changement de direction à l'unité.

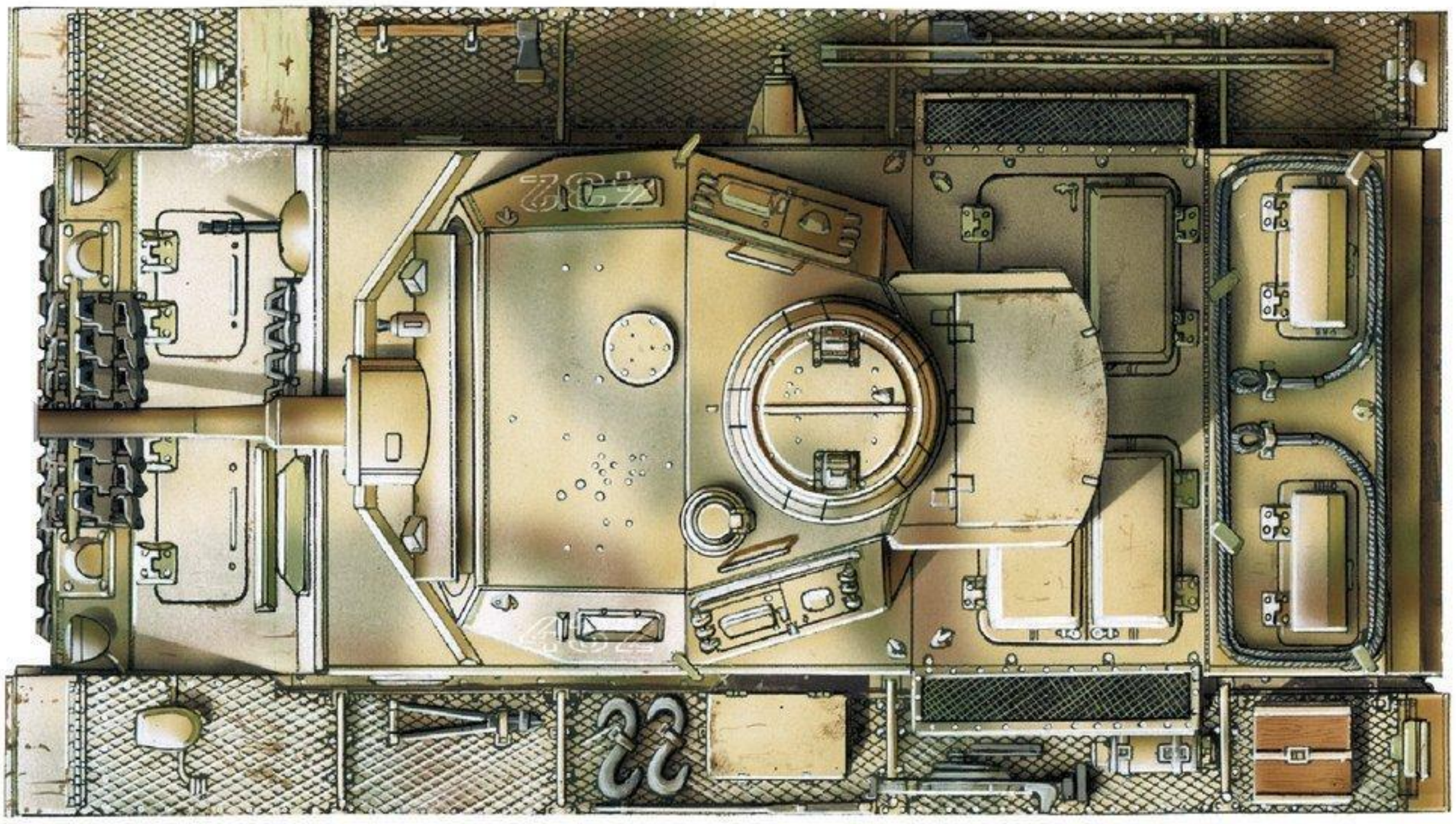
Panzer III Ausf. J

4. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 21
20. Panzer-Division
Secteur de Bobrouïsk,
URSS, juin 1944

Puissance : 300 cv
Vitesse max. : 40 km/h
Équipage : 5
Blindage max. : 50 mm
Armement : 1 canon
5cm KwK 38 L/42
et 2 mitrailleuses MG-34







© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Au soir, celle-ci rejoint la zone qui lui a été assignée, et l'état-major divisionnaire s'installe dans un coin de forêt à un kilomètre à l'ouest d'Ossovnik. Tandis que son gros effectue cette manœuvre, la *Kampfgruppe* est toujours au combat à Tcherebomirka et reçoit l'ordre de rejoindre la division blindée à l'ouest de Paritchi pour annihiler une action en profondeur des Russes. Une *Panzer-Kompanie* est laissée en soutien de la *134. Infanterie-Division* pour lancer une contre-attaque dans son secteur (cette unité occupe la ligne de défense de Dobyssna à Novgorodok). Durant ces derniers engagements, 60 chars russes sont détruits en face des positions des *134.* et *296. Infanterie-Divisionen.*

Durant la nuit, la situation empire à vue d'œil et s'aggrave très rapidement. Le *Kommandeur* de l'*Heeresgruppe* « Mitte » a plusieurs entretiens téléphoniques avec le *Generalleutnant* Kessel de la *20. Panzer-Division.* Suite à l'urgence du moment, Kessel reçoit les directives suivantes : il doit se mettre en marche conformément au plan conçu initialement, mais dans un délai beaucoup plus court que prévu. Il est nécessaire que les unités déjà engagées rompent le combat au plus vite. Les officiers parviennent à diligenter cette manœuvre, mais la marche forcée de la troupe n'est pas sans conséquences sur l'état physique des hommes. De plus, une profonde pénétration ennemie est signalée au nord-ouest de Malinomy, qui est le secteur de concentration théorique de la *20. Panzer-Division.*

La situation se dégrade d'heure en heure au *XXXXI. Panzer-Korps*, et la division ne peut se regrouper, ce qui l'empêche de porter un coup décisif à l'ennemi. Voici ce que raconte un vétéran de la *Sturmgeschütz-Brigade 244*, malheureusement inconnu, sur ces combats :

« Le 24 juin 1944 à 3h30, Ivan nous bombarde avec tous ses calibres. Nous nous étions préparés à ça. Nous sommes dans notre bunker et nous attendons la fin du pilonnage. Pendant trois heures, tous les calibres frappent, notre casemate tremble, le celluloïd des fenêtres pend en lambeaux. Fin du bombardement. Maintenant, les avions de chasse viennent en formation importante : c'est inouï, ils sont à peine à 20 mètres au-dessus du sol. Nous savons désormais que la magie va commencer. L'ordre attendu vient après une demi-heure : « Sturmgeschütze *marche !* » L'Ivan a bousculé notre ligne de défense et doit être rejeté par une contre-attaque. Dans le champ de blé, on observe chaque détail. La manœuvre ne réussit que partiellement. Nous tirons sur des objectifs repérés. Les chars ne viennent pas. Un obus tombe directement devant notre *StuG* et volatilise un chariot. Le sable et la terre volent devant nous. Changement de position ! La pièce nous a repérés et nous tire dessus avec du 15,2. Mais cela ne fait rien. On se sent tout à fait en sécurité. Les autres camarades sont à gauche et à droite et se précipitent sur leurs jumelles et binoculaires. Nous fouillions les lignes russes. Quelques tirs de mitrailleuses et nous abattons un tas d'ennemis. Le soir, je retourne dans la direction de Bobrouïsk au poste de combat de la brigade. »[6]

6 *Abt Ic/AO Nmr 917/44 g.Kdos*

Durant cette journée, la *Sturmgeschütz-Brigade 244* laisse quatre automoteurs sur le terrain. L'artillerie du *XXXV. Armee-Korps* signale la perte de 21 pièces d'artillerie.

LE 25 JUIN

À 6 heures arrivent les premiers éléments du *Panzer-Grenadier-Regiment 112*. Les derniers (notamment le groupe blindé) rallient vers midi.

Lorsque l'état-major divisionnaire arrive au poste de commandement du *XXXXI. Panzer-Korps,* à Lalimony, l'attaque initialement prévue (qui comprenait un assaut sur Tchernine et le passage à deux kilomètres à l'ouest de cette localité) n'est plus possible. L'ennemi a déjà dépassé Protassy avec son fer de lance blindé et s'approche dangereusement de Tchernïe Brody.

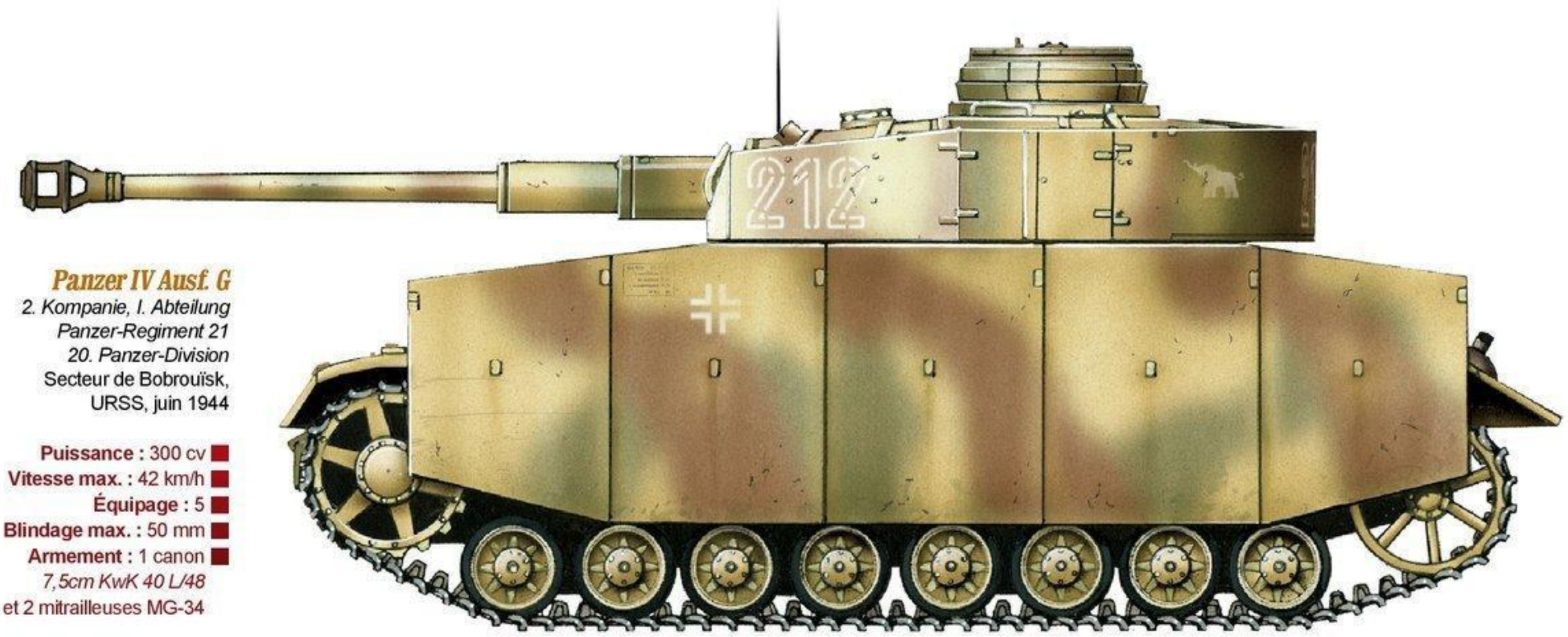
Malgré tout, la *20. Panzer-Division* peut remporter un succès essentiel en poussant ses éléments les plus puissants vers Tumarovka et Kovtchizy II. Elle peut ainsi atteindre au moins l'un des deux flancs des défenses mis en place par l'ennemi à Protassy. Par conséquent, il est proposé que l'intégralité de la *Panzer-Division* prenne la direction de Kovtchizy II pour attaquer Protassy.

▼ Épave d'un camion Opel divisionnaire. L'aviation soviétique est plus que présente et sème la mort et la désolation, tant les troupes allemandes sont agglutinées. On remarque, à l'arrière-plan, un camion Renault AGR 2 de 3,5 tonnes.
DR

▲ T-34 détruit. Il reste, en 1944, le pilier des formations blindées soviétiques. Bien que les techniques de combat aient évolué au sein de l'Armée rouge, elles payent toujours un lourd tribut face à des troupes allemandes de plus en plus pugnaces à mesure qu'elles se rapprochent des frontières du *Reich*.
DR

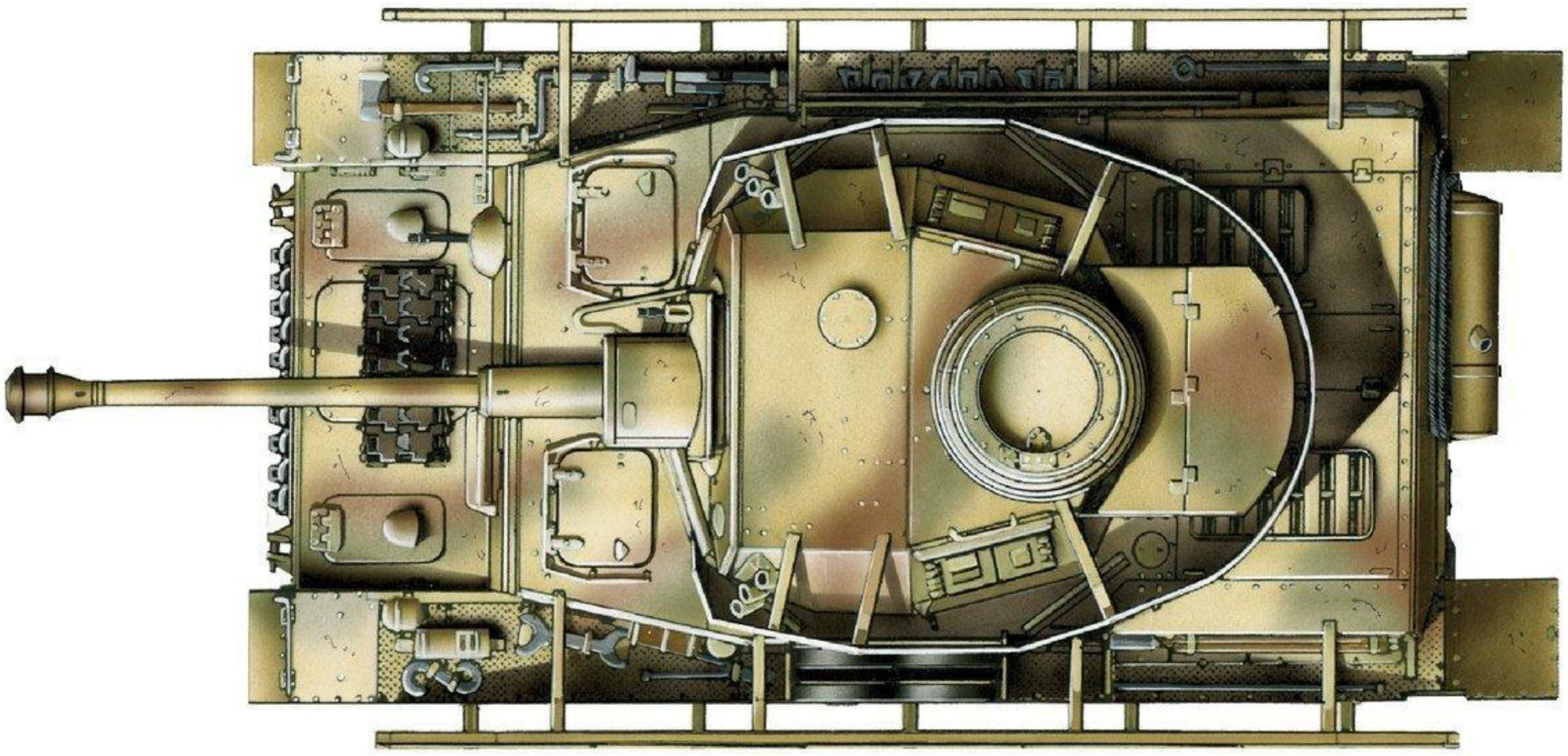
▼ *StuG* au combat. La *Sturmgeschütz-Brigade 244*, surnommée « Eisernes-Kreuz Brigade 244 », est l'une des brigades de canons d'assaut les plus performantes.
DR

En raison de l'évolution rapide de la situation, le *XXXXI. Panzer-Korps* maintient la division blindée prête au combat et ordonne qu'une *Gruppe* du *Panzer-Grenadier-Regiment 112* se place en direction de Tumarovka, Kovtchizy, Protassy et que le groupe blindé fasse de même sur Knychevitchi, Slobodka, Romanitche, Ugly. Cette unité constitue la force de frappe principale. Le but est la reprise de la ville de Tumarovka. Ensuite, la *36. Infanterie-Division* (*I./Grenadier-Regiment 118*) doit créer une tête de pont à Knychevitchi et s'y maintenir à tout prix !
Le *Panzer-Grenadier-Regiment 112* est lancé immédiatement à l'assaut contre Tumarovka, aux mains de l'ennemi. Son soutien est d'abord fourni par une seule batterie, avant de l'être par l'intégralité de la *I./Panzer-Artillerie-Regiment 92.* Malheureusement, malgré la volonté et la hargne de la troupe, toutes les attaques restent infructueuses, les Russes s'étant très fortement renforcés entretemps. Sabolotje et Kovtchizy I sont occupées dans la foulée par l'ennemi, et la *I./Panzer-Grenadier-Regiment 59 (*plus la *Panzer-Kompanie*) tente de les reprendre. Mais l'assaut marque le pas, car le pont de Sabolotje est trop puissamment défendu. Si les Allemands parviennent à détruire trois T-34, ils ne peuvent contourner l'obstacle. La première *Panzer-Kompanie* se met en route avec comme objectif le village de Knychevitchi. La tête de pont, établie au prix de lourdes pertes, est tenue par la *36. Infanterie-Division* qui repousse de nombreuses attaques, mais doit être renforcée rapidement. Le groupe blindé doit prendre la direction de Slododka–Ugly et s'y maintenir. La *Panzer-Kompanie* se heurte violemment à l'ennemi, qui avance prestement sur Enychevitchi en direction du nord et au-delà de la tête de pont, où la situation commence à devenir désespérée.
La mise en action de la *20. Panzer-Division* par le *XXXXI. Panzer-Korps* s'est faite beaucoup trop tard. Mais une attaque sur Tumarovka et Kovtchizy avec l'unité au complet peut encore avoir un impact sur la bataille, et permettre d'enfoncer l'un des deux côtés des défenses russes à Trotassy. La condition essentielle pour y arriver est que la *36. Infanterie-Division* doit tenir ses positions coûte que coûte.



Panzer IV Ausf. G
2. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 21
20. Panzer-Division
Secteur de Bobrouïsk,
URSS, juin 1944

Puissance : 300 cv
Vitesse max. : 42 km/h
Équipage : 5
Blindage max. : 50 mm
Armement : 1 canon
7,5cm KwK 40 L/48
et 2 mitrailleuses MG-34



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

▲ Les unités motorisées divisionnaires contre-attaquent en direction de Tumarovka et Kovtchizy, mais se heurtent à un adversaire particulièrement pugnace. DR

Pendant cette longue et éprouvante journée de lutte, environ 60 chars ennemis ont été détruits, dont 25 à Turnarovka même. Dix l'ont été au cours de combats rapprochés nocturnes, avec des *Tellerminen* et des *Panzerfäuste*. Le *Leutnant* Daum, de la *Sturmgeschütz-Brigade 244,* s'est distingué en neutralisant neuf chars en un seul combat !

Retrouvons notre vétéran :

« On fait le plein d'essence et de munitions et nous prenons trois heures de sommeil. Tôt, à trois heures, toute la batterie est en position dans un pré brumeux. On annonce l'arrivée de chars ennemis. Mon obusier de *10,5cm* [ndlA : il s'agit d'une *StuH. 42*] n'est pas fait pour la lutte antichar : il n'est pas suffisamment puissant. Nous envions les camarades qui ont le canon de *7,5cm* [ndlA : le *StuG 40*]. Ils peuvent être victorieux au premier coup. L'obusier disperse trop et nous n'avons pas d'obus antichars.

Trois heures : nous sommes derrière l'infanterie, et rien ne bouge. Soudain, Ivan devient mobile, les orgues de Staline vrombissent et Ivan se précipite. Des mitrailleuses tirent, il attaque à droite et à gauche de notre position. À l'exception des chars de combat détruits la veille, environ 60, qui gisent à l'état d'épaves sur le terrain, nous n'en voyons pas d'autres. Nous surveillons à droite et à gauche et essayons de prendre l'ennemi par des tirs de flanquement. Lentement mais sûrement, il nous encercle. Nous devons retourner à notre ancien emplacement. Les tirs de canons deviennent espacés. Notre radio est « cuite ». Avec trois ou quatre *StuGe*, nous tirons quelques obus et balançons les douilles dans le fossé. Nous allons et venons là où la résistance se manifeste. Nous devinons la formation d'une pince. Sur trois côtés, canons antichars et mitrailleuses nous tirent dessus. Nous-mêmes avons encore quelques obus. Notre moteur chauffe : espérons qu'il tienne jusqu'à ce que nous soyons sortis de ce chaudron de sorcière. Tout en tirant alternativement sur trois côtés, nous nous abritons derrière un remblai de terrain. Nous allons au poste de combat de l'infanterie pour nous mettre à sa disposition. Le système de freinage est pratiquement « mort », et le *Sturmgeschütz* est assez difficilement maniable. Avec trois *Sturmgeschütze*, nous prenons alors la direction de Tichinitchi. Là, l'infanterie russe apparaît et menace le bataillon en arrivant dans son dos. Une compagnie d'infanterie nous attaque et Ivan se retire, durement secoué, derrière une hauteur. Avec l'obscurité qui arrive, nous roulons vers l'arrière sur une route qui mène à Bobrouïsk. Là, l'atelier vérifie notre moteur et le remet en état. Lorsque la nuit tombe, les mécaniciens sont toujours au travail. »

▼ L'infanterie allemande – en l'occurrence les *Panzergrenadiere* – s'élance à l'assaut des villages tenus par l'ennemi, soutenue par l'artillerie divisionnaire. DR

LE 26 JUIN

Au matin, en raison de la situation générale, la division reste sur place. Puis elle reçoit l'ordre de marcher vers l'ouest et le sud-ouest de Bobrouïsk. De puissants éléments blindés se mettent en position à l'est de Bobrouïsk, en direction du sud. Pour accomplir cette mission, la *Panzer-Kompanie,* qui revient du secteur de la *134. Infanterie-Division,* est placée sous les ordres de son unité-mère.

Le *Pionier-Bataillon* (*Hauptmann* Buchmann) et l'*Artillerie-Abteilung* entament également la marche. La compagnie de soutien de l'état-major divisionnaire assure la protection du pont à Globova–Rudnja, bien qu'il ait déjà été dynamité à l'approche de blindés. Il ne reste alors comme solution de repli vers Bobrouïsk que la piste qui relie Ugly à Stassevka.

Le quartier général du *XXXXI. Panzer-Korps* est transféré à Bobrouïsk. Le chef des opérations (*Oberstleutnant* Schöneich) de la *20. Panzer-Division* s'y rend également.

Malgré les offensives répétées de l'adversaire, la division parvient à effectuer les mouvements prévus selon le plan initial. Mais ces déplacements sont grandement freinés par de multiples attaques aériennes durant la marche d'approche, surtout lors de la traversée de la Bérézina par Ugly et Stassevka. Les pertes sont relativement importantes.

Les éléments de tête de la *20. Panzer-Division* réussissent néanmoins à établir une position défensive au sud de Bobrouïsk, sous les ordres de l'*Oberst* Knoch (*Panzer-Artillerie-Regiment*), laquelle est assaillie par de nombreux blindés près de Lamy. Six T-34 sont totalement détruits, les autres n'insistent pas et refluent.

À 19 heures, les colonnes marchantes de la division blindée se heurtent, à Titovka, à des chars russes. Ces derniers semblent venir de Mogilev par la route qui relie Bobrouïsk à Rogatchev. Ils veulent couper cet axe. Par conséquent, les unités suivantes restent à l'est de la Bérézina : la *Panzer-Abteilung 21* (sans sa 1re compagnie), le *Panzer-Artillerie-Regiment 92* (sans sa batterie lourde de Hummel), les *Panzer-Grenadier-Regimenter 59* et *112*, la *Heeres-Flak-Abteilung 295*, des éléments de la *Panzerjäger-Abteilung 92* et de l'état-major divisionnaire. À 22 heures, l'ennemi lance une offensive mécanisée contre une piste, avec 10 à 15 chars Josef Staline. La *Panzer-Division* contre-attaque, mais ne peut garder la maîtrise de la voie d'accès.

Durant la nuit du 26 au 27 juin, des éléments des *6.*, *36.*, *45.*, et *383. Infanterie-Divisionen* sont rassemblés derrière la *20. Panzer-Division* sur la route de Jlobine. La division blindée assure leur sécurité avec la *I./Panzer-Grenadier-Regiment 112* et la *I./Panzer-Grenadier-Regiment 59* en direction du nord et du nord-est, vers Titovka et vers la route en dur de Rogat.

Notre vétéran raconte : « Le 26 juin 1944, l'atelier se déplace un peu plus loin en arrière. Nous roulons vite et bien. L'après-midi, nous voulons prendre la voie Bobrouïsk–Minsk. L'atelier s'est installé à six kilomètres de Bobrouïsk, en retrait de la route. Une hauteur nous en sépare. La distance jusqu'à la piste est d'environ 2 000 mètres. À part nous, il y a huit *Sturmgeschütze* à l'atelier, et quatre d'entre eux peuvent encore rouler. Le *Sturmgeschütz* du chef de la 1./244 est là. Il a reçu un coup au but d'un obus de 15,2 cm, sur le compartiment de combat. L'équipage est mort et est enveloppé à côté dans des toiles de tente. Notre batterie a perdu également deux chefs de char. » ■

▲ Une tentative de l'Armée rouge pour percer les lignes allemandes près de de Lamy échoue : six T-34 sont réduits à l'état de ferraille. DR

▼ Les Hummel constituent, avec leurs obusiers de 150 mm, l'artillerie lourde autoportée des divisions blindées. Ceux-ci appartiennent à l'*Artillerie-Regiment 92* de la *20. Panzer-Division*. Archives Caraktère

SOUVENIRS D'UN *PANZER-KNACKER* HONGROIS

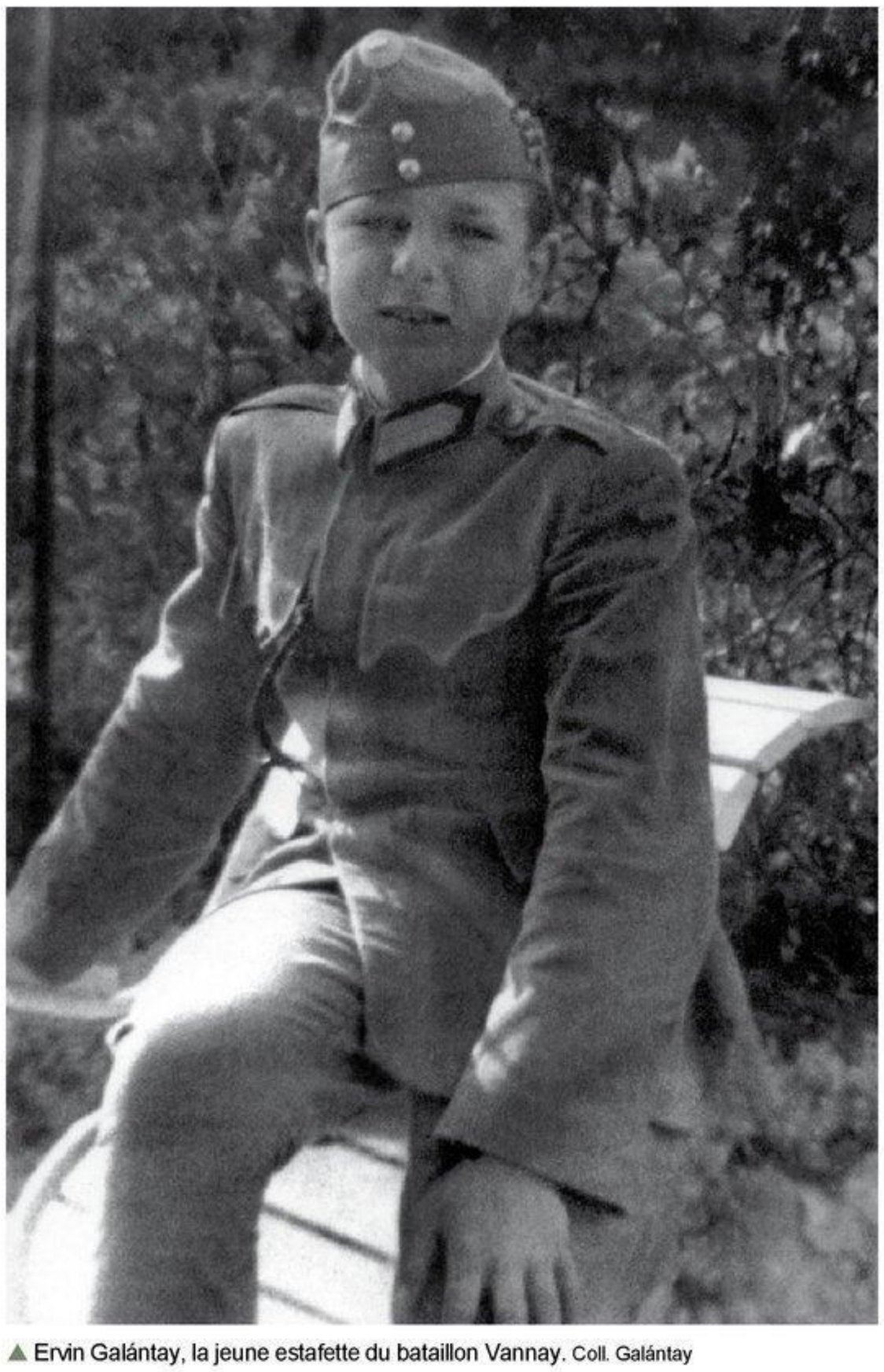
La bataille de Budapest, qui débute en décembre 1944, est l'une des plus sanglantes de la Seconde Guerre mondiale, avec un siège de 102 jours. Un jeune soldat de l'Armée royale hongroise, Ervin Galántay, a laissé un exceptionnel témoignage sur le combat en milieu urbain, notamment contre les chars. Extraits :

Par **Alexandre Thers**

Lorsque l'Armée rouge arrive aux portes de la capitale, Ervin Galántay s'engage dans le bataillon de volontaires Vannay (*Vannay Alarmbatallion*). Nous sommes en novembre 1944 et il a alors 14 ans. Vu son jeune âge, il aura le rôle d'estafette. Son entraînement militaire débute le 3 décembre dans les briqueteries Újlaki et Bohn, à Budapest même. Pour la lutte contre les chars, les jeunes volontaires reçoivent – sur un plateau (en fait une plate-forme ferroviaire) – l'épave d'un char soviétique T-34/85, le « 269 », qui a été détruit à Vecsés, au sud de Pest. Le 7 décembre, le bataillon touche son armement : 600 vieux fusils Mannlicher, la plupart datant de la Grande Guerre, avec huit chargeurs chacun, quelques mitrailleuses Schwarzlose tout aussi antiques et quatre lance-grenades de 50 mm. Au 8 décembre, l'unité compte plus de 600 jeunes. Le 10 décembre, Galantay est chapeauté par un *SS-Hauptscharführer,* qui doit l'assister dans la traduction des *Panzerer-Kennungs-Tabellen*, de petits recueils de silhouettes de chars adverses. Leur traduction est urgente, car il faut éviter aux jeunes soldats de tirer sur des chars amis par erreur, surtout la nuit. L'adolescent traduit également le mode d'emploi de l'arme antichar individuelle à un coup : la *Panzerfaust*.

L'ENTRAÎNEMENT AU COMBAT

Le 15 décembre 1944, il débute un stage d'une semaine d'entraînement. Un sergent hongrois, nommé András Lovass, lui inculque les techniques du combat urbain : « Deux hommes forment une paire, mais la plus petite unité comprend quatre hommes, avec trois jeunes volontaires dirigés par un vétéran, encore appelé « oncle », personnellement responsable de l'entraînement de ses subordonnés. » L'homme de tête n'est armé que d'un pistolet et de grenades. Il est suivi par ses deux frères d'armes, dotés de pistolets-mitrailleurs. L'« oncle », en protection à l'arrière-garde, détient soit un fusil à lunettes, soit une *Panzerfaust*. L'entraînement au combat contre les chars se déroule dans l'une des briqueteries, qui fait office de champ de manœuvre. Le T-34/85 cité plus haut est dans la cour. Le processus se déroule de la façon suivante : émergeant d'un renfoncement, d'une cave ou d'un égout, l'équipe doit être capable de toucher la carcasse du blindé en lançant ses grenades à partir d'une trentaine de mètres, avant de se faufiler le long du char. Ensuite, l'« oncle » tire à la *Panzerfaust* sur un mur de briques distant d'une cinquantaine de mètres, tandis que ses trois protégés font feu sur des cibles mobiles en carton, activées grâce à un système de poulies, comme dans un théâtre…



▲ Ervin Galántay, la jeune estafette du bataillon Vannay. Coll. Galántay

◀ page de gauche : Soldats hongrois photographiés à la fin de la guerre. Les membres du bataillon Vannay sont répartis en quatre compagnies et combattent furieusement les Russes, à Buda d'abord, à Pest ensuite. À la fin des combats, il ne compte plus qu'une centaine d'hommes. Ceux-ci, acculés, tentent une percée. Vannay tombe avenue Krisztina, le 11 février, au cours de cette tentative. DR

Une fois cet exercice terminé, l'homme de tête, revenant sur ses pas, doit grimper sur le char, monter sur la tourelle le plus vite possible, sauter au sol et prendre la position d'arrière-garde, pendant que l'« oncle », supposé être blessé, est ramené à l'abri, jusqu'à sa position de départ.
Le 18 décembre est consacré à l'entraînement à la *Panzerfaust*. Le 20, une partie du bataillon commence à accroître ses connaissances en tant que « casseur de chars », avec toute une variété de grenades fumigènes, d'exercice ou magnétiques. Les soldats effectuent également leurs premiers tirs au *Panzerschreck* ou au *Pancelrem*, son équivalent hongrois de 60 mm.

LE BAPTÊME DU FEU

Le matin du 26 décembre 1944, ordre est donné aux hommes du bataillon Vannay de relever le bataillon de la Garde et de se mettre en défensive dans le parc de Városmajor. C'est dans le sillage d'un *Bergepanzer* que Galántay voit son baptême du feu, non loin du marché au foin, aux abords de l'hôpital Saint-Jean :
« Soudain, les balles frappent le char. Le conducteur recule et faillit m'écraser. Je bondis de côté, roule sur le trottoir et trouve refuge sous une voûte. La mitrailleuse soviétique tire alors sur la clôture en bois de l'autre côté. Je m'avance avec prudence : devant moi se trouve le cadavre d'un soldat hongrois, avec un fusil de prise Tokarev près de lui. Je n'ose pas le récupérer : trop exposé. Je traverse l'avenue au pas de course vers les bâtiments de la gare. Le mitrailleur soviétique tire sur moi, les balles font des étincelles sur les pavés de granit. Dans l'abri, je trouve le lieutenant Horváth avec cinq hommes. Il ouvre le porte-cartes et lit ses instructions.
Nous devons retrouver un groupe d'Allemands à l'école Baár-Madas. Il faut retraverser l'avenue, puis prendre les escaliers à Lórántffy. Allons-y !
Cette fois, je tente de ramasser le précieux fusil du mort hongrois. Le mitrailleur soviétique prend le cadavre pour cible : il explose littéralement, m'aspergeant de sang.
J'essaie de me cacher derrière une voiture abandonnée. Les impacts de balles sur le métal s'amalgament, des particules de pneus sont projetées jusqu'à mon visage.
- *Ervin ! Sors de là !*
J'atteins le mur qui protège l'escalier raide derrière le lieutenant Horváth.
- *Tout va bien ? C'était votre baptême du feu ! »*

PREMIER ENGAGEMENT CONTRE LES CHARS

Le 1er janvier 1945 voit le premier combat du bataillon contre les blindés de l'Armée rouge, en l'occurrence sept T-34 stationnés dans la rue Mackensen. Ceux-ci passent à l'attaque du Városmajor. Galantay n'en est pas, mais les récits de ses camarades et la visite du lieu de l'engagement lui permettent de reconstituer l'action :
« Le char de tête, qui roule dans le sens de la descente vers la rampe de l'avenue Olasz, est détruit par le projectile d'un *Panzerschreck* tiré à 150 mètres par les hommes d'Horváth positionnés derrière le poste du transformateur électrique, près de la boucle du tramway. Quatre autres T-34 dépassent l'épave et annihilent le binôme au bazooka. Le second char arrive sur les mines disposées en travers de l'avenue, au coin de la rue Pasaréti, et perd une chenille. Il est alors frappé par un obus de 75 mm de notre pièce près du Faisan Doré et commence à brûler. Les trois chars restants foncent à travers le barrage de la ligne ferroviaire et pénètrent dans la pépinière du Városmajor. Les mortiers ennemis et les Katiouchas commencent à pilonner le secteur arrière du parc. Les grenades fumigènes réduisent la visibilité, et l'infanterie soviétique en profite pour franchir les enchevêtrements de fils de fer le long de la voie. Les mines antipersonnel et les nids de mitrailleuses avancés leur causent de lourdes pertes. Une fois que les servants des mitrailleuses ont été tués, l'infanterie se faufile à la suite des chars dans un étroit couloir, surnommé le « couloir de la mort », pris sous des feux de flanquement à partir des immeubles du complexe ferroviaire et de la rue Városmajor. Le troisième char est détruit par une *Panzerfaust*, et le quatrième frappé de côté par un obus de 40 mm d'un canon antiaérien Bofors, lequel détruit son train de roulement. Le cinquième char fait marche arrière et repasse le barrage. Grâce à l'épaisse fumée, il parvient à prendre le deuxième char endommagé en remorque, s'échappe vers les hauteurs de la colline, par la rampe de Kutvölgyi, et rallie la rue Mackensen. Abandonnée à son sort, l'infanterie soviétique tente de rompre le combat, forcée de retraiter par le « couloir de la mort », ce qu'elle parvient à faire dans une grande confusion ».

CONTRE LES TITANS

Le 4 février 1945, Galántay prend la place avec une jeune hongroise volontaire, Vikki, de sept ans son aînée, de deux servants de mitrailleuse qui viennent d'être blessés. Sa nouvelle arme est une MG-42. Vikki doit lui servir de pourvoyeur. L'arme est en position dans un immeuble de la rue Retek, car les Russes commencent à s'infiltrer dans le secteur. Le lieutenant Horváth lui indique la marche à suivre :
« Allongez-vous et regardez à travers le viseur. Bientôt vous entendrez le cliquetis des véhicules chenillés, et alors trois, peut-être cinq chars soviétiques passeront en dessous. Tout ce que vous avez à faire est de tirer de courtes rafales sur les commandos accroupis derrière la tourelle, qui portent des surtouts blancs.

Nous nous occuperons du reste, détruirons le char de tête et alors essaierons d'en capturer un autre en aveuglant le conducteur. Maintenant, chargez votre arme et je testerai votre mise en joue… »

Ils n'ont pas longtemps à attendre :

« Je vois une fusée rouge au-dessus du marché au foin ! Le début de l'attaque ? Nous tanguons, mon doigt appuie sur la détente… et j'entends maintenant le cliquetis des chenilles sur les pavés… une explosion ! Le plancher se soulève… En dessous de mon viseur, un énorme char passe si rapidement que je n'ai pas le temps d'ouvrir le feu… Le char ralentit et tire au canon sur la barricade, accélère, éperonne et pousse l'obstacle comme un bulldozer ; il est touché par des obus d'artillerie et des grenades. Le char explose, la tourelle est projetée dans les airs !

- *Réveille-toi Ervin, feu !*

En dessous de moi, un autre char, un T-34, avance lentement, quatre soldats à croupetons derrière la tourelle se tiennent à des poignées. Cette fois, je tire avec précision, les surtouts blancs se teintent de rouge, et les commandos se jettent à bas des engins. Le char est touché par plusieurs grenades, mais parvient à franchir les débris de la barricade et continue à rouler vers le marché au foin…

D'autres T-34 apparaissent en dessous de nous :

- *Détruis-les Ervin, feu ! feu !*

Les armes s'enrayent, sont-elles en surchauffe ? Non, j'utilise un ceinturon, nous devons changer le canon rapidement, attention aux doigts ! Une explosion ! – ce doit être une torpille de mortier lourd sur notre toit… une autre explosion ! – Le plafond de plâtre s'effondre sur nous, je suis étouffé par la poussière… et près de moi Vikki – Oh, Mon Dieu ! – du sang suinte par ses oreilles, par ses lèvres, par ses yeux.

Je la secoue, mais elle ne bouge pas. Que faire maintenant ? Je prends son pistolet et descends en bas à toute vitesse, je dois courir après le char en flammes, les tankistes vont essayer d'en sortir et je les tuerai…

Dans la rue se répand une âcre fumée, sur fond de violents échanges de feu. Au moment où passe à grande vitesse un autre T-34, je roule dans le caniveau ; des balles ricochent sur son blindage. Des silhouettes fantomatiques attaquent le char, et je sens la fumée toxique d'une *Blendgranate* qui aveugle le conducteur. Il recule et percute le char juste derrière lui… Il y a une grêle de balles. Je roule dans la neige fondante, saute par-dessus les cadavres des soldats soviétiques, franchis la barricade, puis l'épave du *Bergepanzer* et la tourelle fissurée du JS-2. Étourdi par la fumée, je suis toujours juste derrière le char en feu qui est en train d'éperonner nos obusiers du marché au foin, écrasant et labourant les corps de nos canonniers sous ses chenilles.

Il tourne vers la rampe de Vérmezö, qui conduit à la rue Várfok.

- *Bousille-les Ervin, bousille-les MAINTENANT !*

Une explosion ! Je suis projeté en l'air – ce doit être les munitions de la batterie d'obusiers du marché au foin… Je vole, heurte les pavés de la chaussée, mon casque sonne comme un réveil, tout se brouille… puis plus rien.

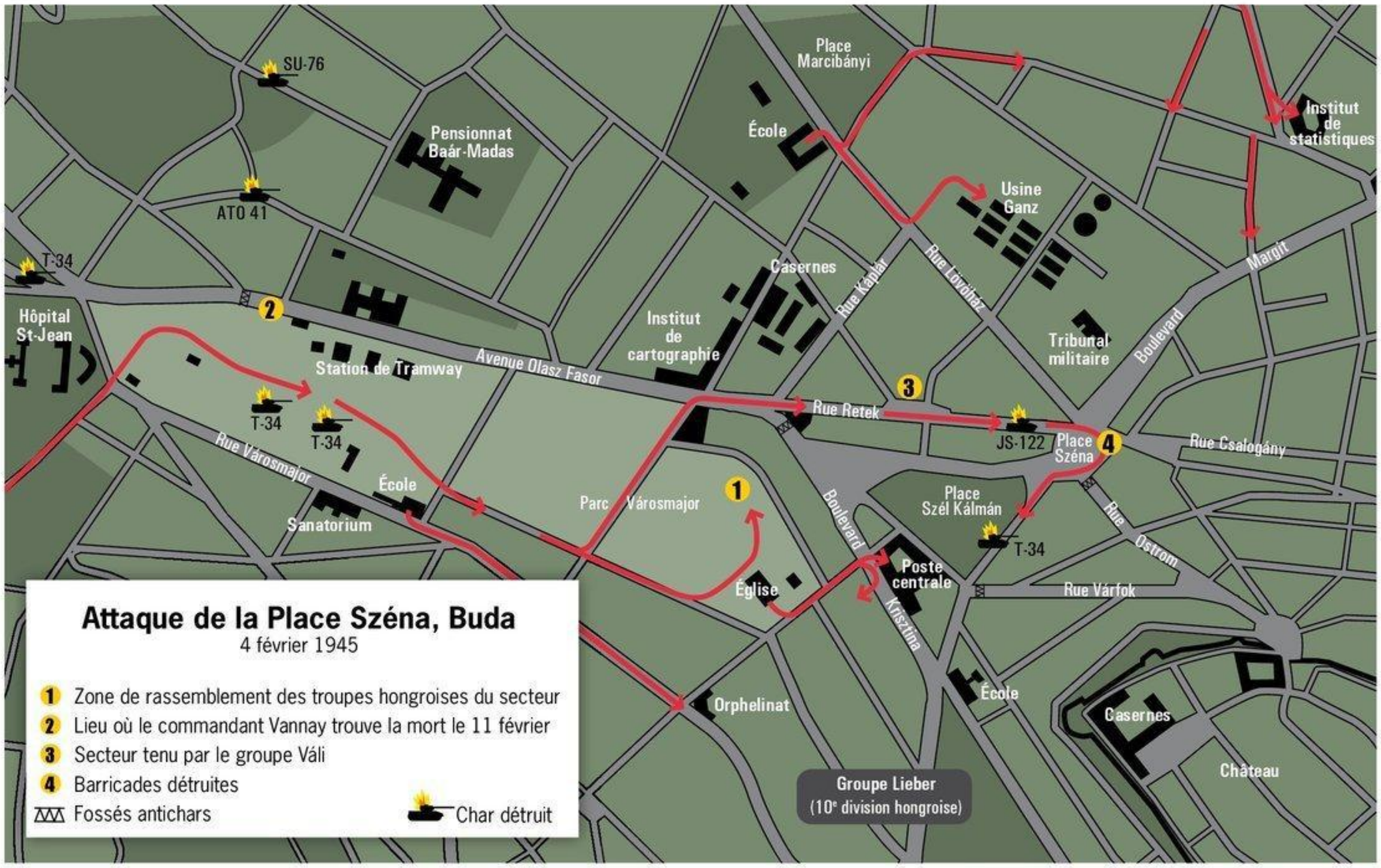
Dans ma tête, le réveil sonne encore. Les hurlements des fusées Katiouchas me réveillent. Je me souviens alors qu'il y a une batterie de 12 camions lance-fusées dans le Kútvölgy, à seulement 2 kilomètres de là, capable de lancer des centaines de roquettes de 132 mm. Je sais que l'espace entre deux salves est de sept minutes… Et les voici qui reviennent… le marché au foin semble se distordre… RIDEAU !

Une secousse me réveille et je regarde mon bracelet-montre : il est cassé. Tout est calme. Seules éclatent sporadiquement des munitions d'armes légères dans les incendies. Près de moi fume la carcasse du T-34, la trappe de tourelle ouverte. Debout, je me rends compte que l'explosion a arraché mon pantalon. Je suis debout dans mes bottes avec des sous-vêtements sales de laine blanche et avec le pistolet de Vikki dans ma main.

Me détachant sur fond de flammes, j'attire maintenant des tirs amis de la poste centrale. Je cours vers le T-34 et trouve les trois membres d'équipage frits dans leur propre carburant, réduits à la taille de nains, nus, sans nez, doigts ou autres extrémités. Je tire tout mon chargeur sur ces simili-gnomes. Les Russes dehors !

Je trouve une caisse, m'y assois. Soudain, je réalise que nous avons non seulement perdu la bataille pour Budapest, mais que la Hongrie a perdu la guerre !

Mes rêves de gloire et de carrière militaire s'envolent en fumée. Je suis né au mauvais endroit et au mauvais moment pour devenir un Napoléon 1er… J'ai lutté pour une cause perdue, peut-être même une mauvaise. Quel avenir ai-je quitté ? […] Vikky est-elle morte [1] ?



Ma ville natale est ce tas de ruines, un vaste cimetière…, conquise par les Soviétiques, et sera bientôt dirigée par des traîtres. Un rayon de soleil, la fumée se dissipe. Dans le ciel, un formidable ballet aérien a commencé. Des avions soviétiques sont attaqués par nos Messerschmitt. Ils arborent des marques hongroises. Butez-les, les mecs ! Descendez ces salauds de Soviétiques ! » ■

1 La jeune femme survivra à ses blessures.

BIBLIOGRAPHIE

▶ Galantay (E.), *Boy Soldier – Budapest, 1944-1945*, Éditions Militaria, Budapest, 2005

◀◀ Les rues de Budapest tombent les unes après les autres. La défense du parc de Városmajor, à proximité du musée de l'Armée et du palais royal, s'effondre le 30 janvier 1945. C'est le quartier que défend le bataillon Vannay, qui est annihilé à ses abords le 11 février 1945. DR

◀ Bousculant les défenses hongroises à Városmajor, les T-34 commencent, le 30 janvier 1945, à entrer dans la rue Retek. Ils balaient ce qui reste de la barrière antichar rue Dékán et atteignent la place Széna. Le premier d'entre eux est détruit par le tir direct des obusiers de la 12e division de réserve. Cependant, un second T-34 apparaît et écrase les artilleurs et leurs pièces. La destruction de deux autres T-34 ne modifie en rien la situation : la poste centrale, QG du bataillon Vannay, est désormais prise sous le feu des Soviétiques. DR

▶ Chars JS-2 à Budapest. Ervin Galántay est le témoin direct de la destruction de l'un d'entre eux sous sa fenêtre, à la fois par des obus d'artillerie et par des grenades. DR

M4 SHERMAN

UNE APPROCHE INDUSTRIELLE DES OPÉRATIONS MÉCANISÉES

Cet article est issu d'une conférence prononcée en mars 2011 devant les officiers stagiaires de l'École de Guerre, 18e promotion « Général de Gaulle ».

Les victoires alliées d'El-Alamein, de Tunisie, d'Italie, de Normandie, de Lorraine, des Ardennes et de la Ruhr, mais aussi celles, sur le front de l'Est, de Korsun, de Budapest, la libération de la Yougoslavie, la prise de Vienne, la campagne de Mandchourie, dans le Pacifique les combats de Saipan, Leyte et Manille, Iwo Jima, Okinawa, la guerre de Corée, les victoires israéliennes dans le Sinaï en 1956, dans le Sinaï, le Golan et en Cisjordanie en 1967, les guerres indo-pakistanaises de 1965 et 1971 (dans les deux camps !), les révolutions cubaines et nicaraguayennes et jusqu'à certains combats de la guerre du Kippour et de l'invasion du Liban en 1982 ont au moins un point commun : le char moyen M4, plus connu sous le nom de Sherman avec lequel il passera à la postérité.

Par **Benoist Bihan**

C'est aux Britanniques que le Sherman doit son nom. Le système de nomenclature militaire américain, en effet, attribuait un code M (pour *Model*) suivi d'un chiffre à toutes les pièces d'équipement ; les déclinaisons de chaque modèle sont marquées par un A suivi d'un chiffre. Ainsi, le fusil M1 Garand est-il l'arme standard du fantassin américain, tandis que la carabine M1 est celle des chefs de groupe et de section. Le M3 est à la fois un char moyen, un char léger et un *Half-Track*… Hautement normé, et symptomatique du fonctionnement rationalisé à l'extrême de la bureaucratie militaire américaine, ce système pouvait prêter à confusion pour qui n'y était pas familier. Aussi, les Britanniques donnèrent-ils aux chars américains reçus en prêt-bail le nom de généraux de l'Union et confédérés de la guerre de Sécession. Le char léger M3/M5 devint le Stuart, le char moyen M3 le Lee/Grant et le M4 le Sherman.

Après 1945, cette appellation s'est répandue, à tel point que l'*US Army* elle-même baptise, depuis les années 1950, ses blindés du nom de généraux de l'Arme blindée ou de la Cavalerie. Après le M26 Pershing et la famille des Patton (M46/47/48), le char léger M41 Walker, le M551 Sheridan, le char M1 porte le nom du général Abrams qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, commanda avec brio un bataillon de… Sherman, le *37th Tank Battalion* de la *4th Armored Division*, avant de diriger les forces américaines au Viêtnam à partir de 1969. Le véhicule de combat d'infanterie M2 porte, lui, le nom de Bradley, ce général étant fantassin de formation.

Le Sherman, symbole de la Libération de l'Europe – on ne citera, en France, que les images de la 2e DB de Leclerc libérant Paris ou Strasbourg –, est un engin fascinant. Sa genèse, sa longue carrière opérationnelle (près de 40 ans) sous tous les cieux, ses évolutions successives et ses multiples dérivés permettent, au-delà de l'histoire d'une machine, de s'intéresser aux rapports entre technologie et doctrine, stratégie des moyens et stratégie militaire, et invitent à s'interroger sur la portée et la nature des mutations de la guerre au XXe siècle.

▼ Une colonne blindée s'ébranle sur le terrain de manœuvre de Fort Knox, dans l'État du Kentucky, en 1942. On y remarque une grande variété de véhicules, avec, de gauche à droite, un M4, un M3, suivi d'un M3A1, puis, un peu plus loin, un M4A1 (coque moulée) et une douzaine de chars légers M3 Stuart. Tous ces engins sont employés par l'*Armored Force School*, instance qui forme les équipages de chars et leurs officiers.
LOC

L'*US ARMY*, L'*ARMORED FORCE* ET LA GENÈSE DU SHERMAN

C'est de la défaite de la France à l'été 1940 que naît le Sherman. Il est difficile de surestimer le choc que représentent, pour les généraux de l'*US Army*, les tragiques événements de mai-juin 1940, tant l'influence de l'Armée française est alors importante chez les militaires d'outre-Atlantique. C'est en effet en France, en 1917-18, qu'ils font l'apprentissage de la guerre moderne. L'*American Expeditionary Force*, nom du contingent américain envoyé se battre aux côtés de l'Entente en cette fin de Première Guerre mondiale, s'il apporte un renfort humain indispensable, n'est en effet lors de l'arrivée de ses premiers éléments en Europe pas une armée moderne, tant les matériels récents que les compétences acquises dans la douleur par les belligérants depuis 1914 manquent aux *Doughboys*, et Français et Britanniques doivent « remettre à niveau » leurs alliés.

Si, du point de vue du matériel, les deux alliés européens participent à l'armement des nouveaux arrivants, c'est la France qui fournit la majeure partie de l'équipement lourd : chars Renault FT, avions de modèle divers, mais surtout artillerie de campagne et lourde d'origine française viennent pourvoir les divisions américaines. C'est néanmoins dans le domaine organisationnel et doctrinal que l'influence française est la plus forte : la structure des états-majors américains au niveau de la division et au-delà est calquée sur celle des états-majors français, et la formation des officiers à la guerre moderne est également prise en charge par l'Armée française.

En 1917, les États-Unis fournissent ainsi une matière première humaine, mais c'est l'influence française qui transforme celle-ci en une armée capable de mener, aux côtés de l'Entente, les offensives victorieuses de l'été et de l'automne 1918. Après-guerre, et bien que l'*US Army* redevienne une force anecdotique pour l'époque, avec à peine 135 000 hommes sous l'uniforme, le modèle français demeure dès lors extrêmement prégnant. Ce n'est, à vrai dire, pas la première fois que les Américains s'inspirent de la France. Avant la guerre de Sécession, en 1861, l'Armée française encore auréolée des victoires de Napoléon Ier, mais aussi des succès plus récents de Crimée ou d'Italie, est copiée voire singée outre-Atlantique, et les premières batailles de la guerre de Sécession voient s'affronter des unités de… Zouaves ! La défaite de 1870 va une première fois faire basculer l'*US Army* vers le modèle prusso-allemand, avant que la défaite de l'Armée du *II. Reich* en 1918 ne la tourne à nouveau vers la France, dont l'armée est sans conteste, en 1918, la plus moderne et sans doute la meilleure au monde.

Aussi, lorsque, en mai 1940, la *Wehrmacht* « refait le coup de Sedan », l'*US Army* subit un véritable électrochoc. Bien sûr, depuis les années 1930, et particulièrement depuis les guerres d'Abyssinie et d'Espagne et l'invasion de la Chine par le Japon, le contexte mondial en pleine dégradation avait poussé l'Armée américaine à mettre en place les premiers éléments de son réarmement. Mais dans un pays ravagé par la crise économique de 1929, à la politique extérieure isolationniste et protégé des menaces éventuelles par deux océans, les forces terrestres de l'*US Army* (*Army Ground Force*, *AGF*)[1] ne sont guère prioritaires face à l'*US Navy*, ou même aux forces aériennes (*Army Air Forces*, *AAF*) naissantes, encore subordonnées à l'*Army,* mais dont les promoteurs plaident déjà pour une puissance aérienne indépendante, qu'ils prétendent capable de gagner seule d'éventuels conflits futurs. En l'absence de budgets, l'*US Army* des années 1930 ne peut dès lors guère produire que quelques prototypes de chars, dont certains inspireront néanmoins d'autres armées[2]. En outre, comme dans nombre de pays européens, les Armes de mêlée traditionnelles, Infanterie et surtout Cavalerie, sont profondément conservatrices : la Cavalerie, attachée à ses chevaux, est jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale hostile à la mécanisation, tandis que l'Infanterie ne voit pas l'intérêt d'un char destiné à autre chose qu'à l'appui rapproché des fantassins… Enfin, jusqu'en 1940, l'*US Army* est davantage tournée vers le maintien de l'ordre à la frontière mexicaine que vers la guerre moderne. Et l'image d'une puissante Armée française, héritée de 1918, rend confiants les Américains dans la capacité de Paris à arrêter l'Allemagne nazie.

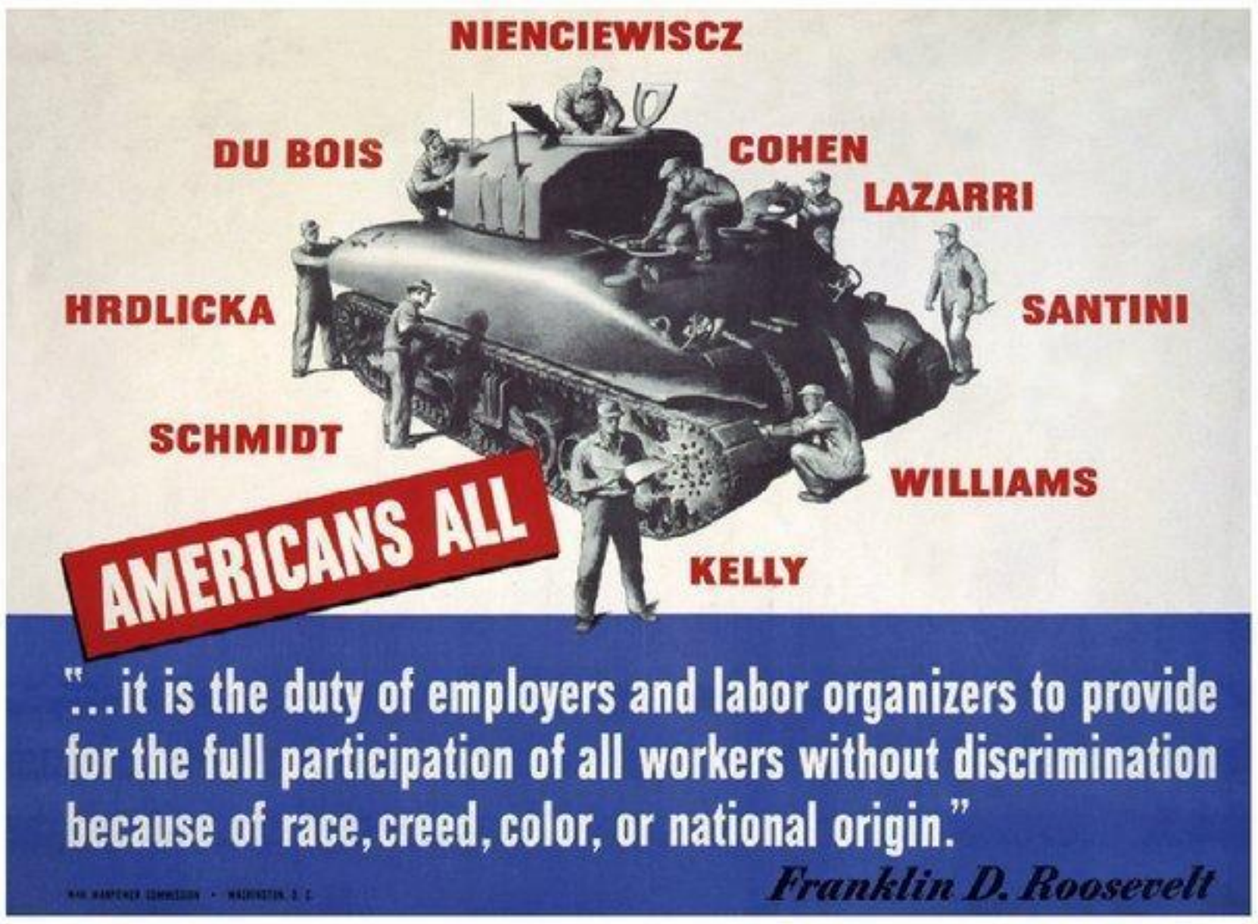
Dès lors, « l'étrange défaite » prend les militaires américains au dépourvu. Vu d'outre-Atlantique, l'effondrement de la France est un véritable tremblement de terre : pour la seconde fois, l'*US Army* se détourne de son modèle pour s'efforcer de copier la recette victorieuse de la *Wehrmacht*. En juillet 1940, pour dépasser les conservatismes de l'Infanterie et de la Cavalerie, est donc créée une « *Panzerwaffe* à l'américaine » : l'*Armored Force*. Celle-ci, dont le premier commandant, le général Adna Chaffee, ainsi que nombre des cadres sont issus de la Cavalerie, est fondamentalement conçue comme une Cavalerie mécanisée. L'expansion rapide de l'Infanterie, qui a dès lors besoin de conserver ses officiers suite à l'effort de réarmement décidé par le président Roosevelt, se combine à la diminution des effectifs de la Cavalerie

▲ En mai 1940, les manœuvres se déroulant en Louisiane démontrent l'impréparation de l'Armée américaine, sous-équipée et encore fortement hippomobile. Au même moment, l'offensive allemande en France prouve toute la pertinence d'une Arme blindée autonome…

Sauf mention contraire, toutes photos : Nara

◥ Page de droite : Les Américains tâtonneront un certain temps avant d'équilibrer au mieux leurs forces armées. Ainsi, ce canon antichar tracté de 37 mm sera remplacé par des *Tank Destroyers*.

▼ Tout comme les origines diverses des ouvriers présentés sur cette affiche de propagande, le concept initial du Sherman vient du Vieux continent : l'Allemagne a fait des *Panzer III* et *IV* ses chevaux de bataille. Mais l'*US Army* adaptera l'idée du char moyen pour en faire un véhicule purement américain.



« traditionnelle », qui ne garde finalement qu'une seule division active, pour faire de l'*Armored Force* des années 1940-42 une force dominée par les cavaliers.
Mais si les deux premières divisions blindées américaines sont créées simultanément le 15 juillet 1940, moins d'un mois après l'armistice signé par Vichy, tout manque encore. Ne disposant d'aucune doctrine, la nouvelle Arme blindée américaine n'a guère plus de chars. Le seul à avoir été produit en série dans les années 1930, le char léger M2, ne l'a été qu'à 90 exemplaires, et l'outil industriel pouvant équiper rapidement de grandes unités mécanisées est à créer ! Au-delà des chars, c'est en effet toute la motorisation de l'*US Army* dans son ensemble qui est déficiente : presque aucun des véhicules qui permettront l'offensive de 1944-45 en Europe n'existe en 1939.
Les États-Unis ne disposent alors que d'une seule usine qui fabrique des chars, l'arsenal de Rock Island, et sa capacité de production est très limitée, car prévue pour répondre aux maigres commandes de l'entre-deux-guerres. L'outil industriel capable de soutenir une force mécanisée moderne doit être créé de toutes pièces, en combinant une montée en puissance rapide des arsenaux avec la militarisation de l'expertise industrielle civile. Un arsenal est ainsi bâti à Detroit, ville-phare de la construction automobile américaine, par Chrysler. Initialement prévu pour fabriquer 100 chars par mois, il en « sort » finalement plus de 25 000 pendant la Seconde Guerre mondiale, soit autant que l'ensemble de la production allemande entre 1939 et 1945 ! Mais pour l'heure, cet outil n'existe pas, et cette carence industrielle conduit l'*US Army* à développer une doctrine d'emploi des blindés avant de construire les chars qui doivent la mettre en œuvre. Dans son élaboration, le poids des événements récents en Europe est déterminant, et l'approche blindée américaine est simultanément très inspirée par la manière dont est perçue outre-Atlantique la doctrine allemande et conçue pour s'opposer au « Blitzkrieg », le positionnement des États-Unis contre l'Allemagne ne faisant plus guère de doute en 1940…
Cette dichotomie conduit à l'élaboration d'une double force blindée. La première, l'*Armored Force*, se définit comme une force essentiellement offensive, dont la doctrine générale, encore floue et qui ne cessera d'évoluer jusqu'à la fin de la guerre, se fonde sur l'exégèse américaine de la guerre-éclair mâtinée d'héritage cavalier. Pour faire simple, l'*Armored Force* se conçoit comme une force d'exploitation des percées sur les arrières adverses, désorganisant, poursuivant, encerclant lorsque l'opportunité se présente et détruisant en détail les forces ennemies. La seconde force blindée américaine est également une création nouvelle : il s'agit du *Tank Destroyer Command*. Créée en détachant de l'Artillerie les unités antichars, cette force comprend à l'origine uniquement des unités de canons tractés. Rapidement toutefois, les Américains décident de la motoriser, considérant qu'une percée blindée adverse ne peut pas seulement être arrêtée sur place, mais doit être interceptée dans la profondeur des lignes amies par des éléments très mobiles. À vocation défensive, les *Tank Destroyers* (*TD*) sont l'inverse exact, en matière de missions, de l'*Armored Force*.
La mise en place de cette double force se fonde sur une analyse partielle des combats de la campagne de France, dont les Américains, il est vrai, n'ont qu'une vision déformée par la distance et le manque d'informations. Considérant le peu de batailles ayant opposé les chars des deux camps, ils en déduisent un emploi du char excluant, sauf accident, le combat antichar, et conçoivent les blindés de l'*Armored Force* en fonction de cet impératif. Les spécifications de base du futur char prévoient ainsi un engin moyennement blindé, armé d'un canon polyvalent, mais surtout destiné à tirer des obus explosifs, et de mitrailleuses.

1 L'*US Army* est alors organisée en trois composantes : l'*Army Ground Force* (*AGF*) regroupe les forces terrestres ; l'*Army Air Force* (*AAF*) regroupe les unités aériennes ; l'*Army Service Force* (*ASF*) constitue une branche industrielle pouvant être considérée comme un outil de logistique stratégique.

2 Le fameux char Christie, du nom de l'ingénieur l'ayant conçu autour d'un système de suspension innovant, sera ainsi testé et rejeté par l'*US Army*. Dépité, Christie vendra pour une bouchée de pain son brevet en URSS. Les ingénieurs soviétiques en tireront le T-34. Ce char particulièrement novateur pour son époque sera produit à plus de 84 000 exemplaires, devançant ainsi le… Sherman pour devenir le char le plus produit de l'Histoire.

▶ Char moyen M2 lors des manoeuvres de Louisiane de 1940. Cet engin servira de banc d'essai aux futurs M3 puis M4.

Destiné à opérer sur les arrières adverses, il laisse la lutte antichar aux *Tank Destroyers* légèrement blindés – la rapidité de redéploiement étant vue comme un facteur déterminant pour ceux-ci – mais dotés d'un canon d'abord conçu pour détruire les blindés adverses et dont l'emploi tactique repose de toute manière sur le combat depuis des positions préparées. Le futur char de l'*US Army* est un engin d'exploitation avant tout, et les *Armored Divisions* chargées de le mettre en œuvre sont organisées en vue de conduire cette mission.

Avant d'en arriver au Sherman toutefois, les Américains vont développer deux chars moyens, le M2, produit à très peu d'exemplaires, et le M3, conçu dans l'urgence selon l'architecture générale du B1 français : disposant d'un canon de 37 mm en tourelle et d'un autre de 75 mm en casemate latérale, il s'agit d'un véhicule intérimaire, mais qui permet de roder progressivement les moyens de production, d'entraîner les tankistes et d'équiper les Britanniques, dont les blindés sont produits en nombre insuffisant et sont surclassés en Afrique du Nord par les *Panzer*. Après l'invasion de l'URSS, les Soviétiques se voient également équipés du M3, qui gagnera néanmoins dans l'Armée rouge le surnom de « tombeau pour sept camarades », en particulier en raison de son moteur à essence – les T-34 sont à moteur diesel – dont le carburant provoque fréquemment des incendies, voire des explosions catastrophiques, lorsqu'il est touché par les tirs adverses. En dépit de ses multiples carences, le M3 est néanmoins un véritable banc d'essai pour la production de chars aux États-Unis. Outre les processus de fabrication industrielle, il permet de roder les principales solutions techniques, en termes de suspension et d'architecture – en matière d'agencement intérieur et d'ergonomie en particulier –, qui seront incorporées dans son successeur. Simultanément, les rapports envoyés par les Britanniques sur l'emploi du M3 et les combats de blindés en Afrique du Nord permettent aux Américains d'intégrer nombre d'enseignements dans la conception du futur char : les optiques de visée et le positionnement des radios du Sherman sont ainsi des conséquences des retours d'expérience britanniques.

Lorsque, en février 1941, le dessin du futur char moyen M4 commence, sa conception est donc d'emblée celle d'un véhicule mature, à la fois nouveau et héritier de tous les enseignements tirés de l'emploi opérationnel d'un M3, avec lequel il partage nombre de composants et de choix techniques fondamentaux. La différence la plus essentielle entre les deux chars est la concentration de l'armement principal en tourelle et l'abandon de la complexe casemate, coûteuse en métaux et peu efficiente en opérations, notamment parce qu'elle contraint à démasquer presque entièrement le char pour que celui-ci puisse faire usage de son armement principal, accroissant ainsi inutilement sa vulnérabilité.

Armé d'un canon M3 de 75 mm identique à celui monté sous casemate sur les derniers M3, et qui est fondamentalement l'ultime évolution du canon français modèle 1897 – le fameux « 75 » – , le Sherman est un engin robuste et fiable. Le nouveau char affiche une autonomie de près de 200 kilomètres, jugée convenable pour l'époque étant donné que l'engin est doté, comme ses futurs adversaires, d'une propulsion à essence. S'il n'est pas, même lors de son entrée en service, le meilleur char au monde, et n'a rien de comparable en termes de performances individuelles au Panther allemand développé l'année suivante : il s'agit d'un véhicule adapté, sans défauts majeurs et qui, contrairement au *Panzer*, est conçu d'emblée pour être produit en très grande série. La genèse du Sherman est ainsi celle de l'armée blindée américaine. Fruit d'une doctrine encore en cours de définition pendant sa conception, il est au final un engin tout aussi souple que la pensée américaine d'alors en matière de blindés. Son emploi opérationnel après 1941 permet tant d'aborder la conception de la conduite de la guerre moderne par l'*US Army* que les rapports entre technologie et doctrine au XX^e^ siècle.

▲ Prototype du Sherman à l'essai, reconnaissable à ses deux mitrailleuses fixes sur l'avant de la caisse.

LE SHERMAN EN GUERRE, OU LA VICTOIRE DE L'ÉQUILIBRE

L'histoire opérationnelle du Sherman, comme celle du T-34 – seul de ses contemporains auquel il puisse être comparé tant pour la longévité de sa carrière opérationnelle que pour le nombre d'exemplaires produits –, est particulièrement riche et couvre, entre 1942 (date de son engagement au combat) et 1992 (dernière occurrence de l'emploi opérationnel du Sherman en tant que char de combat, au début de la guerre civile yougoslave), un demi-siècle d'engagements dans les terrains les plus variés, du bocage normand aux steppes de Mandchourie, du désert égyptien à la forêt tropicale du Nicaragua, dans des escarmouches insignifiantes ou des batailles titanesques. Cette longévité ne manque pas d'interroger. Comment, en effet, un char considéré dès la mi-1943 comme surclassé par les nouveaux chars allemands a-t-il pu continuer à servir avec distinction, affrontant avec succès des blindés plus modernes, des Tiger et Panther de la *Wehrmacht* aux T-55 et T-62 syriens ?

Répondre à cette question implique de considérer le Sherman non pas comme un véhicule opposé à un autre, mais dans le cadre plus large de la dialectique entre stratégie militaire et stratégie des moyens, en comparant en particulier la place du char et les qualités majeures conférées à celui-ci dans l'Armée américaine et son adversaire allemande. En pariant sur le Sherman jusqu'aux derniers jours de la guerre, les planificateurs américains, chargés, il faut s'en souvenir, de conduire deux guerres outre-mer (l'une contre le Japon, l'autre contre l'Allemagne), font un choix stratégique fondé sur trois critères majeurs.

Le premier de ces critères est la masse. Lorsque le Japon attaque Pearl Harbor, les plans de mobilisation de l'*US Army* prévoient de constituer 216 divisions, dont pas moins de 61 divisions blindées ! Un tel nombre d'unités mécanisées implique la production de plus

3 Un char léger moderne, le M24 Chaffee, armé d'un canon de 75 mm identique à celui des premiers Sherman, sera finalement mis en ligne dans les derniers jours de 1945 et rendra un peu de « punch » aux unités de chars légers. Il disparaîtra néanmoins rapidement des *Tank Battalions* après-guerre, pour n'équiper que des pays alliés – dont la France en Indochine – et quelques unités spécialisées.

◥ Page de droite : M4 en colonne lors de manoeuvres aux USA. Les marques tactiques nous renseignent sur le premier char : 19^e^ engin de la compagnie C du *10th Tank Battalion* de la *5th Armored Division*.

▶ Page de droite : Si les Soviétiques détestent le M3 Grant, ils apprécieront le Sherman à sa juste mesure : ici, un M4A2 (76) en Europe centrale en 1945.

de 25 000 chars pour les équiper, sans compter les parcs d'entraînement et de remplacement, ainsi que l'éventuelle création d'unités de chars destinées à appuyer l'infanterie… En ajoutant la production de machines au profit des Alliés (Britanniques, Soviétiques, Chinois, Français mais aussi des autres pays du Commonwealth), les chiffres sont fixés à 45 000 chars pour 1942 et 75 000 en 1943, auxquels il convient de joindre la production de suffisamment de *Tank Destroyers* sur châssis de M4 pour équiper 200 bataillons (à 36 engins chacun) ! Pour atteindre de tels chiffres, la seule solution pour les planificateurs de l'*Ordnance Department* est de standardiser au maximum la production.

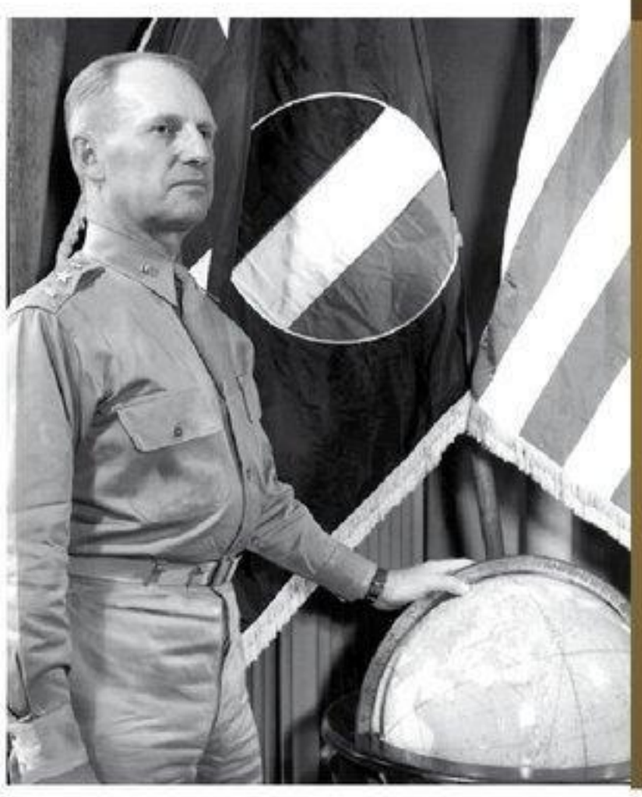
Seuls un modèle de char moyen, le M4, et un modèle de char léger, le M3 Stuart puis sa version évoluée, le M5, doivent être conservés. L'utilité du char léger est, en 1941, discutable ; elle sera presque nulle en 1943, mais faute de mieux, chaque *Tank Battalion* continuera d'en être équipé d'une compagnie jusqu'à la fin de la guerre[3]. Cette exigence de production en masse fait du M4 un choix naturel : sa fabrication réutilise en effet un maximum de pièces du M3, elles-mêmes issues autant que possible de l'industrie automobile civile ou de l'industrie aéronautique (pour les moteurs en particulier) dans un souci de standardisation ; de ce fait, le char est aisé à mettre rapidement en production.

À partir de 1943 et la rencontre en Tunisie puis en Sicile et en Italie continentale des premiers Tiger, Panther et des dernières versions du *Panzer IV*, un effort de remplacement du Sherman est néanmoins entrepris. Plusieurs prototypes sont proposés, qui vont du compact M7 – destiné à remplacer chars moyens et légers – au T20 plus lourd, préfigurant le futur M26 Pershing.

Toutefois, courant 1943, ces prototypes sont jugés n'apporter que des améliorations marginales par rapport au Sherman, et ne justifient pas le dérangement de la production industrielle pour être mis en service. Pour remplacer le M4 sur les chaînes de production en effet, de nouvelles machines-outils devraient être mises en place dans les usines d'assemblage ; il faudrait également que les ouvriers reçoivent une formation spécifique, et que soit prévue la réorganisation de la production de pièces détachées en amont. Toutes ces opérations perturberaient considérablement le rythme de production, le ralentissant pendant plusieurs mois à une période où celui-ci doit au contraire s'accélérer pour rééquiper en chars modernes non seulement l'*US Army* – dont nombre d'unités en Grande-Bretagne continuent de s'entraîner sur M3 –, mais aussi les Armées britannique, canadienne et française, avant le Jour-J. Après le débarquement, le besoin d'assurer les flux de ravitaillement rendra également impossible le ralentissement de la production, sans oublier que le Sherman commence à être fourni à l'Armée rouge dès 1943… Aussi, et bien que le développement d'un char plus lourd, du gabarit du Panther, se poursuive, la fabrication du Sherman n'est pas interrompue. Même lorsque les prototypes sont prometteurs, à l'instar du T23, doté notamment d'un canon plus puissant et d'une transmission électrique (automatique), ils ne sont pas mis en production. À la place, les innovations issues de ces prototypes sont intégrées aux nouveaux Sherman livrés : ainsi, la tourelle du Sherman à canon de 76 mm est-elle celle du T23, tandis qu'une nouvelle suspension, dite HVSS (*Horizontal Volute Spring System*), développée pour le T20 est également incorporée aux dernières versions du M4. À la mi-1943, le choix est donc fait de continuer à produire le Sherman, mais dans une mouture considérablement modernisée. Aux premiers M4 et M4A1 succède ainsi une version « 2.0 », le M4A3, qui demeurera en production jusqu'en 1945.

▲ Sherman M4A3E8 en Allemagne lors d'un exercice. L'heure est alors à la guerre froide. Cet engin aurait-il pu arrêter les marées blindées soviétiques se déversant par la trouée de Fulda ?

Le second critère majeur est l'encombrement. Pour les États-Unis, la Seconde Guerre mondiale est une guerre expéditionnaire, menée à des milliers de kilomètres du territoire national. Dans un tel contexte, l'*US Army*



LESLEY MCNAIR

Lesley McNair est l'un des généraux américains les plus importants et les plus méconnus de la Seconde Guerre mondiale en dehors du cercle des spécialistes. Considéré comme l'architecte de l'*US Army* de cette époque, il est la force organisatrice derrière la création de l'Armée américaine, qui livre simultanément bataille en Europe et dans le Pacifique entre 1942 et 1945. Lui et son état-major ont pour responsabilité le format, l'organisation et l'équipement des forces terrestres, ainsi que leur doctrine d'emploi. Artilleur de formation, McNair commande l'*AGF* entre mars 1942 et sa mort en juillet 1944. Venu en France assister à l'opération « Cobra », il est tué par le projectile d'un appareil américain lors du bombardement préparatoire de la percée en Normandie. McNair est l'un des officiers de l'*US Army* les plus gradés tués pendant la guerre.■

doit compter avec un goulot d'étranglement majeur, celui de la place dans les navires de transport qui acheminent les armées vers les théâtres où elles combattent. Aussi, sous l'impulsion du général Lesley McNair (cf. encadré), qui commande l'*AGF*, l'*US Army* applique-t-elle des critères très stricts quant à l'organisation et à l'équipement de ses forces terrestres : l'utilité et l'efficacité au combat.

En ce qui concerne les organisations, cela signifie que les divisions sont conçues de manière à ne disposer de manière organique que des unités strictement nécessaires à l'accomplissement de leur mission. Tous les moyens lourds, qu'ils soient logistiques, de combat ou d'appui, sont conservés en « pool » à la disposition des états-majors de corps d'armée et d'armée, ceux-ci les attribuant ponctuellement à telle ou telle unité en fonction de sa mission. Les critères des *AGF* exigent aussi que seul un équipement jugé mature sera mis en production, favorisant la rétention de matériels éprouvés sur la mise en service d'engins nouveaux.

▲ En haut :
M46 Patton en Corée. Ce char est bien plus imposant (44 tonnes) que le Sherman qu'il remplace. C'est en fait un M26 Pershing muni d'un nouveau moteur et d'une nouvelle transmission.

▲ Ci-dessus :
Des M4A1 sur une péniche de transport. Les deux chars au premier plan se distinguent l'un de l'autre par leur bloc de transmission boulonné (à droite) ou moulé (à gauche).

En outre, le critère d'utilité implique qu'un équipement doit justifier chaque centimètre carré et chaque gramme qu'il représente dans la cargaison des navires qui l'expédient sur les théâtres d'opérations.

Ce critère va ainsi favoriser le maintien en production et en service du Sherman par rapport à un remplaçant plus lourd développé en 1943 : le M4 pèse 30 tonnes, contre 46 pour le M26 ; deux Pershing correspondent donc au tonnage de trois Sherman. Ce simple calcul va motiver, jusqu'au début de 1945, le refus de l'*AGF* d'expédier les Pershing en Europe, comme le refus de développer un char lourd de plus de 50 tonnes. À la place, entre le M4 qui connaît son baptême du feu à El-Alamein en octobre-novembre 1942 et le M4A3E8 équipant les divisions blindées en Allemagne en mars 1945, le Sherman va subir de multiples évolutions techniques : doté d'un nouveau canon de 76 mm lui donnant une meilleure capacité antichar après que les *Tank Destroyers* se sont révélés être un semi-échec doctrinal, il dispose d'une nouvelle suspension, de nouvelles optiques de tir, d'un blindage renforcé et de diverses améliorations internes.

Le troisième critère est celui de la cohérence d'ensemble de l'outil par rapport à la performance individuelle. La rétention du Sherman, alors que celui-ci, même amélioré, est inférieur à ses adversaires allemands en matière de performances, s'explique par l'intégration interarmes très poussée qui caractérise l'*US Army*. Jamais, après les errements de la campagne de Tunisie où les chars américains employés seuls ont fourni aux Allemands une victoire facile à Kasserine, l'*US Army* n'emploie le Sherman comme le centre de ses dispositifs. Elle en fait, au contraire, un élément parmi d'autres d'une force interarmes équilibrée – comprenant, outre les chars, l'infanterie, les moyens antichars (*Tank Destroyers*), le génie, l'artillerie, l'aviation – et soutenue par une logistique performante permettant à chaque blindé de demeurer en opérations pendant une durée très largement supérieure à ses adversaires.

Pour l'*US Army*, la performance individuelle en matière de protection ou de feu antichar du Sherman importe dès lors finalement peu. Au contraire, ce sont ses qualités de fiabilité et de polyvalence qui sont mises en avant, et lui permettent de jouer dans toutes les configurations du combat un rôle important en tête ou en appui de l'effort principal. Outil d'exploitation, conformément à la doctrine de l'*Armored Force*, le Sherman se révèle également excellent dans l'appui de l'infanterie : aux 61 divisions blindées de 1941, l'*US Army* va finalement substituer 16 *Armored Divisions* et 70 bataillons de chars indépendants destinés à l'appui d'infanterie. Ce sont les chars de ces dernières unités qui vont porter, aux côtés des fantassins, l'essentiel du poids des combats en Europe du Nord-Ouest et en Italie. Dans le Pacifique, le Sherman sert également dans ce rôle, y compris au profit de l'*US Marine Corps*.

▲ L'équipage de ce M4A3 (76) a estompé la grande étoile blanche ornant le flanc de l'engin et faisant du véhicule une cible trop visible... Ce Sherman est doté de Duckbills permettant une meilleure répartition de son poids au niveau des chenilles, et donc une plus grande aisance sur terrain meuble.

L'expérience opérationnelle prouve la pertinence des choix américains : les grands chocs de blindés anticipés en 1940 ne s'étant jamais produits, et les combats de chars entre Américains et Allemands en Normandie, en Lorraine et dans les Ardennes ayant tourné à l'avantage des premiers par supériorité interarmes, le choix d'un char médian se justifie pleinement. Alors que les Alliés souffrent en Europe de l'Ouest, à l'automne 1944, du manque de carburant, que serait-il advenu si au lieu d'un engin moyen de 30 tonnes l'*US Army* avait disposé d'un lourd blindé de 46 tonnes à la consommation mécaniquement supérieure ? Alors qu'en 1944-45 l'appui d'infanterie s'avère une mission bien plus fréquente que le combat antichar, qu'auraient fait les Alliés d'un blindé optimisé pour le combat contre ses semblables ? En dépit de ses indéniables lacunes, le Sherman dure parce qu'il correspond pleinement aux besoins et continue de le faire jusque dans les derniers jours de la guerre.

SHERMAN, L'ANTI-PANTHER

Pour mieux comprendre la pertinence du choix américain, il n'est pas inutile de l'opposer aux orientations allemandes en matière de blindés : la *Panzerwaffe*, qui n'a certes pas les contraintes expéditionnaires de l'*US Army,* mais dont la base industrielle et l'efficacité logistique sont bien moindres, se fonde en effet sur des arguments très différents pour concevoir ses chars. À partir de 1941, le premier critère de conception des chars allemands est en effet la qualité individuelle du matériel. Dans un parallèle intéressant avec l'exaltation de la « race aryenne supérieure », le *III. Reich* s'efforce de développer le matériel individuellement le plus performant. Autant qu'une décision raisonnée de miser sur des facteurs qualitatifs pour compenser l'infériorité numérique de la *Wehrmacht*, il s'agit en effet d'un choix idéologique, comme le démontre la sélection du prototype de ce qui deviendra le Panther. Ce char est la résultante de la traumatisante rencontre des unités allemandes avec les KV-1 et T-34 à l'été 1941, lors de l'opération « Barbarossa ». Surclassant totalement les *Panzer*, les deux engins soviétiques posent de véritables casse-tête tactiques, que les Allemands ne résolvent qu'avec difficulté. Seule la supériorité technique et tactique des personnels des *Panzer-Divisionen*, se combinant aux graves lacunes de l'ennemi dans ces deux domaines, permet aux Allemands de finalement triompher. Sentant que leur supériorité dans la conduite de la manœuvre tactique ne pourra toujours suffire à compenser l'infériorité de leurs chars, déjà pressentie en 1940 en France face aux Somua S-35 et B1/B1bis et en 1941 en Libye face aux Matilda II, ils décident de s'inspirer du T-34 pour concevoir un nouveau char moyen. Lors de l'évaluation finale, les deux prototypes qui s'opposent sont le résultat de deux logiques différentes : l'un, qui sera rejeté, est une version améliorée du T-34, produite selon des standards de qualité supérieurs et optimisée, « germanisée » en somme. Conservant la simplicité et la rusticité du T-34, ce char, bien que ne donnant pas en combat singulier un avantage décisif, demeure néanmoins supérieur au char soviétique. En outre, sa facilité de production lui permet potentiellement de remplacer totalement les *Panzer III* et *IV* sur les chaînes de production, tout en maintenant des cadences identiques voire supérieures. Mais les Allemands lui préfèrent l'autre candidat : plus grand, plus lourd (43 tonnes), plus complexe aussi, celui qui deviendra le Panther est sans aucune contestation possible un réel bijou technique. Très en avance sur son temps, il s'agit du premier véritable « char universel », ou *Main Battle Tank*, un concept qui s'imposera après la Seconde Guerre mondiale. En combat singulier, aucun char de son gabarit, jusqu'à l'apparition du Comet et surtout du Centurion (autre très grande réussite, comparable au Sherman sur plusieurs points) britanniques dans les derniers instants de la guerre, ne lui sera nettement supérieur.

Mais le Panther a les défauts de ses qualités. Complexe, il souffre de multiples maladies de jeunesse et pâtira jusqu'en 1945 d'une piètre fiabilité mécanique. Sa fabrication, longue en termes d'heures de travail, requiert l'emploi de multiples matériaux dont l'Allemagne ne dispose qu'en faible quantité, et une main-d'œuvre qualifiée qui va

▶ M4A1 en Tunisie en 1943. Les tankistes ont déjà retenu la leçon et camouflent autant que possible la si peu discrète étoile blanche peinte sur le flanc du Sherman.

L'Allemagne préfère mettre en ligne le Panther, un char moyen tactiquement supérieur au Sherman, mais aussi bien plus cher et complexe à produire. Ici, une *Ausf. G* en Hongrie en 1944. ECPAD

aller en se raréfiant au fur et à mesure que la pression des combats conduira les ouvriers allemands de l'usine vers le front. Coûteux, il est en outre tributaire d'une logistique lourde, non seulement parce qu'il n'est pas mécaniquement fiable, mais aussi parce que sa consommation de carburant (280 l/100 km sur route mais 730 l/100 km en tout-terrain !) est considérable, une tare grave pour l'Allemagne progressivement privée d'essence. Enfin, pour être optimal, son emploi tactique requiert des équipages parfaitement entraînés, que l'Allemagne sera de moins en moins capable de fournir à partir de 1943… En dépit de ses qualités individuelles, le Panther, construit à environ 6 000 exemplaires pendant la guerre, est donc en quelque sorte l'anti-Sherman. Comme les deux Tiger, il ne suffit pas à équiper l'ensemble des unités blindées allemandes qui, jusqu'à la chute du *Reich*, continueront d'employer des versions modernisées du *Panzer IV* et des dérivés de chars dont la conception remonte à 1935, comme le *StuG III* (sur châssis de *Panzer III*) ou les divers canons d'assaut et chasseurs de chars construits sur le châssis du char tchèque Škoda LT vz.38 (*Panzer 38(t)* selon sa désignation allemande). Sa mise en service perturbera pendant un an l'équipement des *Panzer-Divisionen*, et il manquera d'être employé en bataillons indépendants, dispersant ainsi les ressources blindées de la *Wehrmacht*.

Là où les Américains privilégient une stratégie des moyens d'ensemble, les Allemands raisonnent donc selon une logique tactique qui, si elle se traduit occasionnellement par des succès locaux remarquables, n'est d'aucun secours pour inverser le déclin des fortunes de l'Allemagne à partir de la fin de 1942 : quand l'*US Army* se prépare à la guerre, la *Heer* se prépare à livrer bataille. Le résultat stratégique sera sans appel.

Aussi, le Sherman, comme le T-34, peut-il être considéré comme l'un des vainqueurs symboliques du conflit. Non pas parce qu'il est le meilleur, loin de là, mais parce qu'il est le char le plus équilibré. Les Soviétiques eux-mêmes, qui emploieront les deux chars côte à côte, loueront la fiabilité et le confort du blindé américain, deux facteurs importants dans la conduite d'opérations en profondeur, dans la durée. Ils en vanteront également la mobilité, supérieure à celle du T-34 en raison d'une pression au sol plus faible[4]. Et lorsque s'affronteront, en Corée en 1950, les ultimes évolutions du T-34 et du Sherman, la valeur des deux blindés sera considérée équivalente par l'*US Army*.

4 Ce contrairement à une légende tenace qui voudrait que le Sherman ait une mauvaise mobilité. La pression au sol du Sherman est ainsi de 7 031 daN/m², contre 8 134 daN/m² pour le T-34/76, 82 72 daN/m² pour le Panther qui fait ainsi jeu égal avec son adversaire soviétique (et est légèrement supérieur au T-34/85, plus lourd), et supérieure à 10 000 daN/m² pour le Tiger I.

T-34/85 dans la banlieue de Berlin en 1945. La rusticité du T-34 en fait l'un des meilleurs chars du conflit.

▲ Un A41 Centurion du *5th Royal Tank Regiment* en appui d'une unité d'infanterie australienne en Corée. Le Centurion sera un excellent *Main Battle Tank*. Australian War Memorial

L'HÉRITAGE DU SHERMAN

Soixante-dix ans après le premier tour de chenilles du prototype, et au vu de ce qui précède, quel est l'héritage de cet engin ?

L'une des réponses possibles est de voir le Sherman comme l'archétype du char idéal, tant il atteint un équilibre remarquable entre l'investissement consenti dans son développement, son efficacité militaire et ses capacités d'évolution. Issu d'un processus évolutif reposant sur l'emploi de technologies éprouvées et de composants « sur étagère » pour employer un terme contemporain, le Sherman est développé en huit mois seulement, un record que l'on peinerait à égaler aujourd'hui. Fondamentalement sain du point de vue mécanique, le Sherman a également pour lui un coût de possession faible : fiable, aisé à entretenir, rustique, son seul défaut est sa consommation en carburant (un défaut récurrent des blindés américains) due au choix d'une propulsion à essence. Mais fait pour des raisons logistiques, car permettant la distribution d'un seul type de carburant pour l'ensemble des *Army Ground Forces*[5], ce choix initial se justifie aisément à une époque où l'essence était une denrée peu chère et abondante.

Ses performances tactiques, si elles ne sont jamais exceptionnelles, sont satisfaisantes pour qu'il remplisse avec succès les missions qui lui sont demandées. Décrié pour son trop faible blindage et son armement principal insuffisant, il s'avère correctement protégé pour que ses équipages n'hésitent pas à agir de manière agressive contre des *Panzer* pourtant plus puissants et mieux blindés. En 1944-45, les pertes les plus lourdes que subissent les Sherman le sont en Normandie, lorsque les Britanniques l'emploient pour tenter de percer le front allemand. Utilisé à contre-emploi dans un rôle de rupture pour lequel il n'a jamais été conçu, il s'avère incapable de surmonter des défenses antichars dont l'efficacité n'a cessé de progresser depuis 1940. Mais cette utilisation a davantage à voir avec la stratégie britannique consistant à ce stade de la guerre à échanger du matériel, d'autant plus abondant qu'il est fourni par les États-Unis, contre des vies de plus en plus rares, qu'avec un quelconque défaut majeur du Sherman. Dans la même situation, face aux défenses soviétiques ou alliées, les *Panzer* les plus puissants ne font pas mieux après 1943, mais les coups de bélier de Montgomery autour de Caen permettent à ces derniers d'exprimer toutes leurs qualités d'outils antichars mobiles.

La très grande capacité d'évolution du Sherman est finalement ce qui lui permet de demeurer un engin de première ligne bien longtemps après son entrée en service et d'obtenir des succès notables plus de trente ans après sa conception. Si l'*US Army* modifie à plusieurs reprises le Sherman, c'est après-guerre en France que le M4 subit des modernisations qui vont lui permettre, entre les mains d'équipages israéliens, de faire bien mieux que de la figuration dans les conflits israélo-arabes. Après 1945 en effet, les services techniques de l'armée de Terre vont copier en l'améliorant le remarquable canon *KwK 42/L71* de 75 mm du Panther, afin de l'intégrer au nouveau char léger aérotransportable AMX-13 s'apprêtant à entrer en service. Pour capitaliser sur l'important stock de Sherman dont dispose alors l'Armée française et qu'elle s'apprête à fournir à Israël, ce canon est également utilisé pour réarmer ces blindés, la largeur de l'anneau de tourelle du char américain permettant sans difficulté le montage de la nouvelle pièce. Baptisée M50, cette variante est employée avec succès en 1956 et 1967. Pour répondre à l'introduction par les Soviétiques de chars plus modernes dans les arsenaux des armées arabes, et particulièrement de T-54/55 puis T-62, Israéliens et Français vont aller encore plus loin, en installant en 1962 une version à basse pression du canon de 105 mm de l'AMX-30 entrant alors en service, là encore dans une nouvelle tourelle adaptée au Sherman. Équipés du canon d'un char entré en service 20 ans après sa conception, ces M51 « Super Sherman », en outre remotorisés comme les M50 avec un moteur Cummins diesel, vont combattre en 1967 et 1973 et ne seront finalement rayés des contrôles des Forces de défense israéliennes qu'au début des années 1990, témoignage de l'extrême durabilité du char américain.

Rustique, peu cher à l'achat et à l'usage, disposant d'un fort potentiel d'évolution : avec 70 ans d'avance, le

5 Les Américains emploieront bien des modèles diesel du Sherman, mais les réserveront pour l'essentiel aux *Marines* dans le Pacifique. Pour ceux-ci, intégrés dans la chaîne logistique de la *Navy*, le diesel est en effet plus commode que l'essence. Mais, pour l'essentiel, c'est vers l'URSS que seront envoyés les M4A2, nom du Sherman à moteur diesel.

Sherman correspond trait pour trait aux spécifications aujourd'hui réclamées par des armées qui, après avoir cherché, à l'instar des Allemands, la performance à tout crin, reviennent à des exigences plus raisonnables sous la pression inexorable des contraintes budgétaires.
Mais au-delà de ses spécifications techniques, de sa performance tactique, de sa place dans l'interaction entre doctrine et technologie dans la maturation de l'Arme blindée américaine ou des leçons qu'il peut renfermer pour les rédacteurs des cahiers des charges des blindés contemporains, le Sherman est surtout le symbole d'une mutation de la guerre. Avec la Seconde Guerre mondiale, en effet, aboutissent un ensemble de processus en gestation depuis la seconde moitié du XIX[e] siècle, et plus particulièrement la guerre de Sécession (1861-1864), et qui touchent tous à la conduite de la guerre.
Le premier de ces phénomènes est celui de la diminution de l'importance *relative* du succès tactique par rapport à d'autres facteurs dans l'obtention de la victoire stratégique finale. Désormais, la victoire dans les engagements, ou même l'accumulation d'un plus grand nombre de succès tactiques que son adversaire, n'est en effet pas la seule des garanties de succès stratégique. Déjà démontré au cours du XIX[e] siècle, que ce soit lors de la campagne de France de 1814 ou dans les multiples campagnes de la guerre de Sécession, ce phénomène voyant le vaincu remporter plus de batailles que le vainqueur se confirme à plusieurs reprises pendant la Seconde Guerre mondiale. Au XX[e] siècle, la performance tactique n'est plus le facteur déterminant de la victoire, un fait que les Allemands en particulier ne parviendront jamais à comprendre avant 1945. Dans ce contexte, l'*US Army* a été capable de prendre la mesure de cette nouvelle réalité en développant un système garantissant sa supériorité globale, au détriment ponctuel de sa supériorité locale sur ses adversaires. Le Sherman, élément parmi d'autres de ce système, y remplit une fonction importante, mais sans que celle-ci ne soit, comme dans la *Wehrmacht* ou la *British Army* – fascinée par l'objet-char et traumatisée par les *Panzer* –, le sujet d'un surinvestissement de ressources et d'énergie.

▲ L'équipage de ce Sherman combattant à Okinawa en 1945 a multiplié les protections en fixant sur le glacis de la caisse des patins de chenilles, une solution pratique, mais plus psychologique qu'efficace !

UNE LEÇON OUBLIÉE ?

Après la guerre toutefois, l'*US Army* et l'essentiel des armées de l'OTAN ont évolué en sens inverse, cherchant à atteindre partout la suprématie tactique. En partie contraint par des facteurs politiques, comme l'insistance du gouvernement de la RFA sur une « défense de l'avant » sans esprit de recul, cet éloignement des choix stratégiques de 1941-45 pour se rapprocher des choix tactiques de l'Armée du *Reich* doit sans doute aussi beaucoup à la combinaison de l'influence doctrinale de vétérans de la *Wehrmacht* dans l'OTAN – Hans Speidel ou Hasso von Manteuffel, pour ne citer que quelques exemples –, avec le biais tactique induit par l'Arme nucléaire. En postulant une guerre courte et réduite, en réalité une immense bataille entre OTAN et Pacte de Varsovie sur l'ensemble de la frontière avant que n'interviennent des frappes nucléaires (elles-mêmes pensées comme une immense bataille d'artillerie à l'échelle continentale, voire planétaire), la vision dominante au sein de l'OTAN a fini par tout faire reposer sur la victoire tactique, là où, en 1944, c'était le succès stratégique qui était poursuivi par les Alliés !

▼ Allemagne, 1945. À gauche, le Sherman, un M4A1 (76), est équipé du système Duckbills, toujours très utile sur terrain boueux, et de la nouvelle tourelle T23.

Ce recul dans l'appréhension des conditions de la conduite de la guerre pendant la guerre froide procède peut-être aussi d'une crispation identitaire des armées face à une autre tendance, qu'encore une fois le Sherman illustre, et qui est concomitante avec la diminution de la part de la victoire tactique dans le succès final. Cette deuxième mutation est l'ascension de facteurs extra-militaires dans la victoire militaire finale. C'est en particulier le cas de la stratégie des moyens, qui peut s'entendre comme synonyme de puissance industrielle, ce qui était le cas des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, mais couvre également d'autres dimensions. L'accroissement de l'importance de facteurs n'étant pas liés aux armées dans la conduite de la guerre, confirmant l'adage de Clémenceau selon lequel « *la guerre est une chose trop sérieuse pour être laissée aux militaires* », amène à étendre le champ de la stratégie pour couvrir bien autre chose que la seule manœuvre des armées, définition antique du terme. À l'intersection de la stratégie des moyens dont il est le produit et de la stratégie militaire dont il est l'outil, le Sherman est un exemple de la connexion existant entre l'outil militaire et la puissance de l'État.

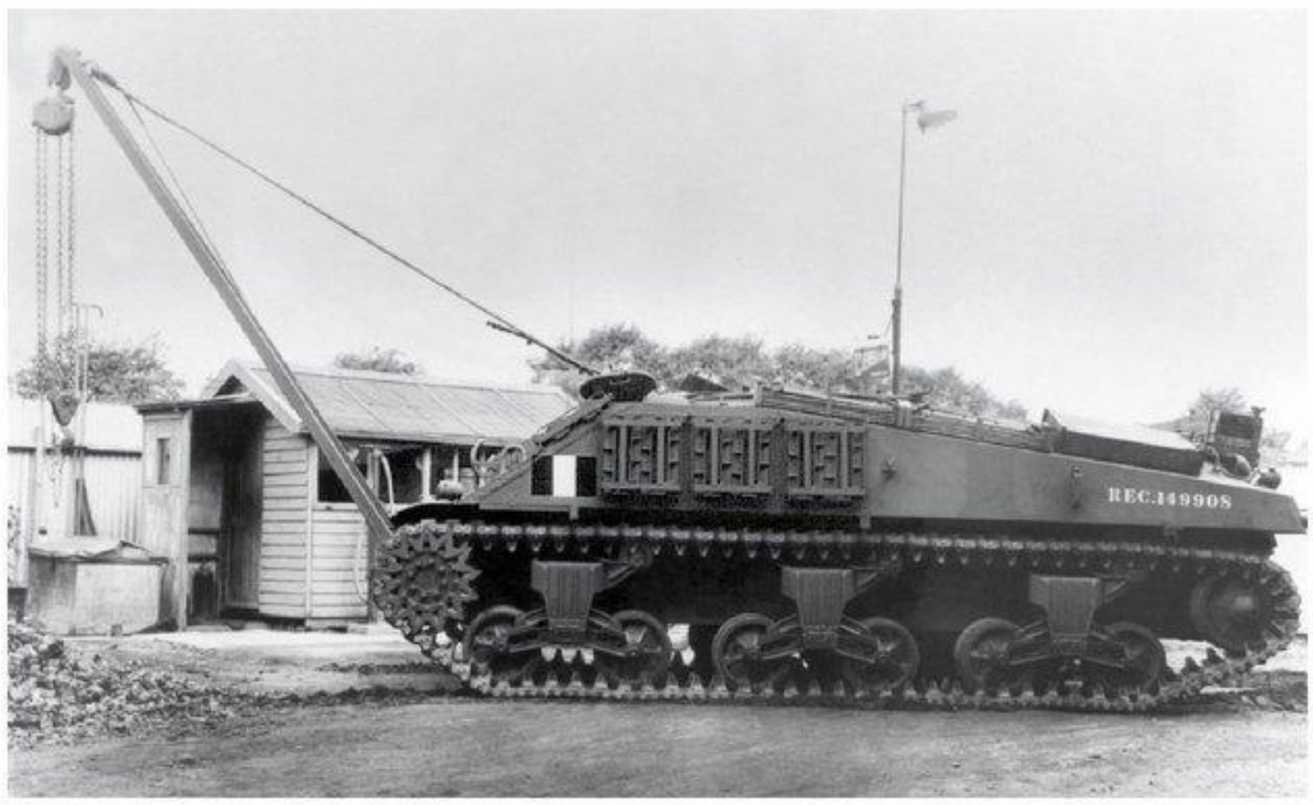
Enfin, le Sherman témoigne aussi de l'importance désormais aussi grande que celle du combat de la logistique sur la conduite des opérations. Là où jusqu'au XIX[e] siècle elle était avant tout destinée à préparer l'engagement des forces en amont de la bataille, à partir de la Seconde Guerre mondiale, la planification logistique est déterminante dans le succès d'une opération qu'elle accompagne de bout en bout. La conception du Sherman accorde à la logistique une importance déterminante : les vertus évoquées plus haut (rusticité, durabilité, aisance d'entretien) ont été dans la carrière opérationnelle du M4 aussi importantes, sinon davantage, que ses performances techniques et tactiques au combat. Facile à produire en quantité, il pouvait également être aisément remplacé, un fait que les Britanniques utiliseront à leur avantage dans les batailles de matériel en Afrique du Nord et en Normandie, sacrifiant volontiers leurs chars par bataillons entiers pour user des réserves allemandes à la faible endurance opérationnelle. La protection du Sherman, bien que restreinte, était alors jugée suffisante pour permettre un taux de survie acceptable au sein des équipages – même si ceux-ci avaient une opinion différente ! Enfin, le M4 a d'emblée été conçu comme une plate-forme pouvant être dérivée en un grand nombre de blindés spécialisés différents : dépanneurs M32 et M74, tracteurs d'artillerie M34 et M35, automoteurs d'artillerie M7B1 à canon de 105 mm, M12, M40 et M43 tous de 155 mm, et bien sûr *Tank Destroyers* M10 à canon de *3-inch* et M à canon de 90 mm.

Il est intéressant, pour terminer, de faire une comparaison entre le Sherman et ses deux principaux contemporains : le T-34 et le Panther. Comme les Américains, les Soviétiques, pour lesquels le T-34 est l'instrument d'opérations menées loin dans la profondeur ennemie en accord avec une doctrine dans laquelle l'art opératif préside à la conduite tactique des engagements, font le choix d'un char fiable et rustique. Doté d'un moteur diesel qui lui donne outre une bonne survabilité, une autonomie considérable pour l'époque de 432 kilomètres sur route et 357 kilomètres en tout-terrain, le T-34 est également un char pensé pour une logistique réduite, faiblesse de l'Armée rouge jusqu'à la fin du conflit tant par manque de moyens de transport (et notamment de camions, d'ailleurs fournis par les Américains) qu'en raison des carences du réseau routier en Europe orientale. À l'inverse, le Panther, gourmand en carburant, mécaniquement fragile, nécessite une lourde logistique que les Allemands peuvent de moins en moins mettre en œuvre avec le temps. Ayant conçu une machine tactiquement en avance sur tous ses adversaires jusqu'à la fin de la guerre, la *Wehrmacht* tacticienne a négligé d'en faire une machine logistiquement supérieure, et le paiera très cher.

Produit d'une approche industrielle des opérations mécanisées, le M4 Sherman est également le symbole d'une mutation de la guerre vers un affrontement dans lequel la stratégie militaire, si elle est seule décisive dans l'obtention de la victoire, ne peut plus reposer sur la performance tactique. Au contraire, elle doit combiner actions tactiques distribuées opérativement dans le temps et l'espace et efficacité logistique, et s'intégrer dans le champ plus large d'une stratégie totale, impliquant à un degré ou un autre l'ensemble des forces d'un État.

◥ Page de droite, en haut : Le Sherman servira de base à une multitude d'engins spécialisés ; ici un ARV, véhicule de dépannage britannique.

▼ Un AMX-13 (et un EBR Panhard au second plan). Le canon de 75 mm de l'AMX est dérivé de la pièce des Panther allemands.



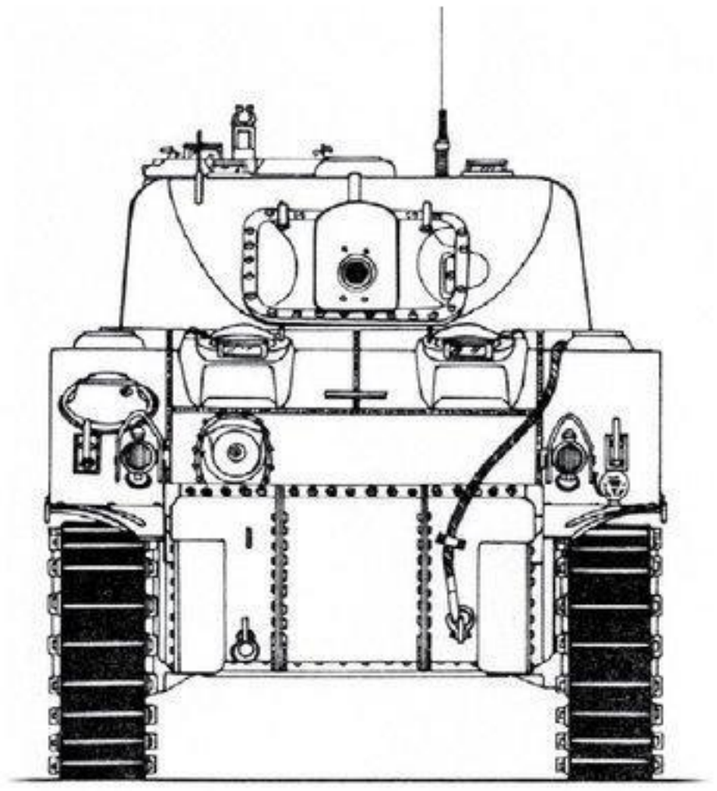
Ironiquement, alors que la fascination aux États-Unis et ailleurs pour l'excellence tactique de la *Wehrmacht* s'est forgée dans l'admiration de son succès sur la France en 1940, la victoire américaine de 1944, dont le Sherman est l'un des instruments, est due dans une large part à l'intégration par l'*US Army*, en 1917-18, des principes de la conduite de la guerre à l'ère industrielle au contact de l'armée qui était alors la meilleure en ce domaine, à savoir celle de la France. Et bien que la doctrine tactique de l'*Armored Force* ait été calquée en partie sur celle de la *Panzerwaffe*, c'est une approche stratégique et proto-opérative modelée sur celle de la France de Clémenceau qui a créé les conditions de la victoire de 1945, apportant à la France, dans le sillage des Sherman, une revanche indirecte sur ses vainqueurs de 1940. ■

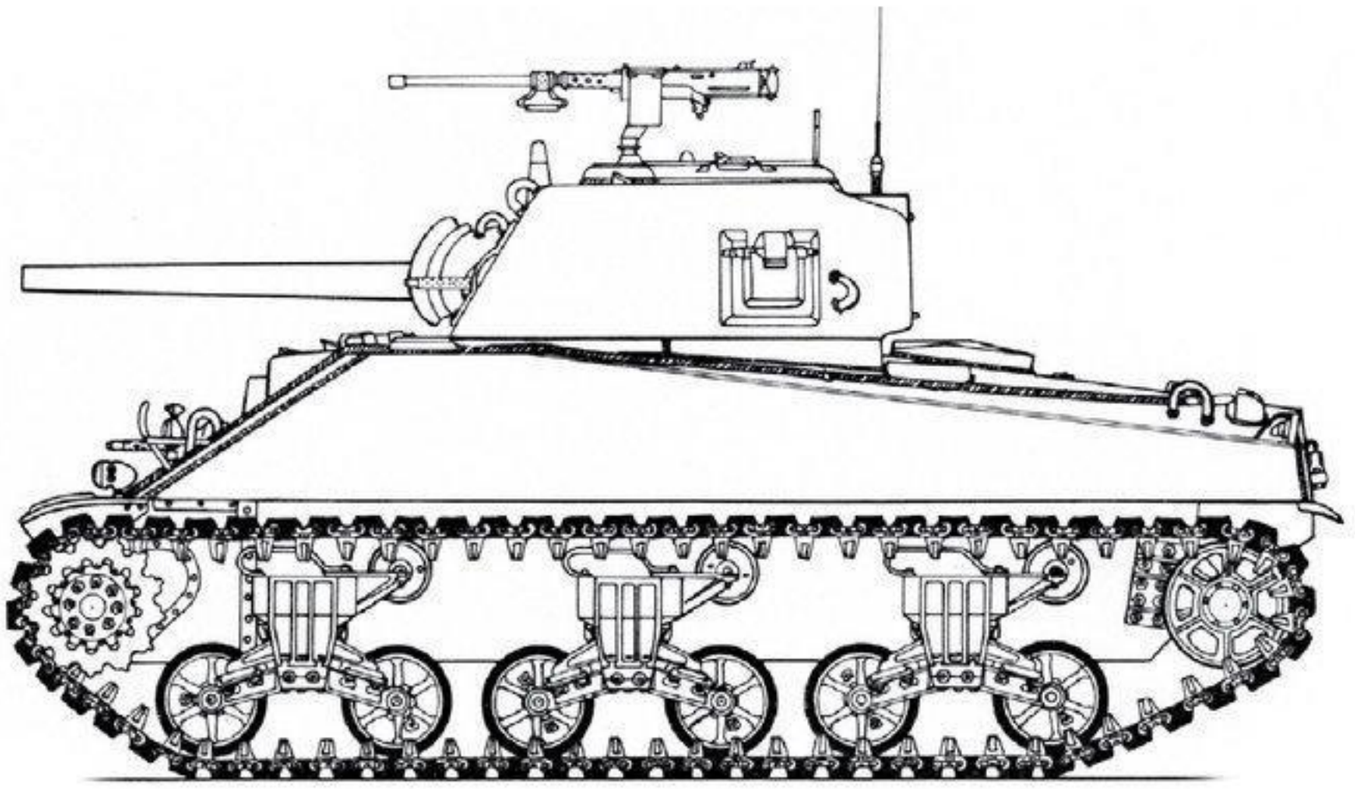
ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

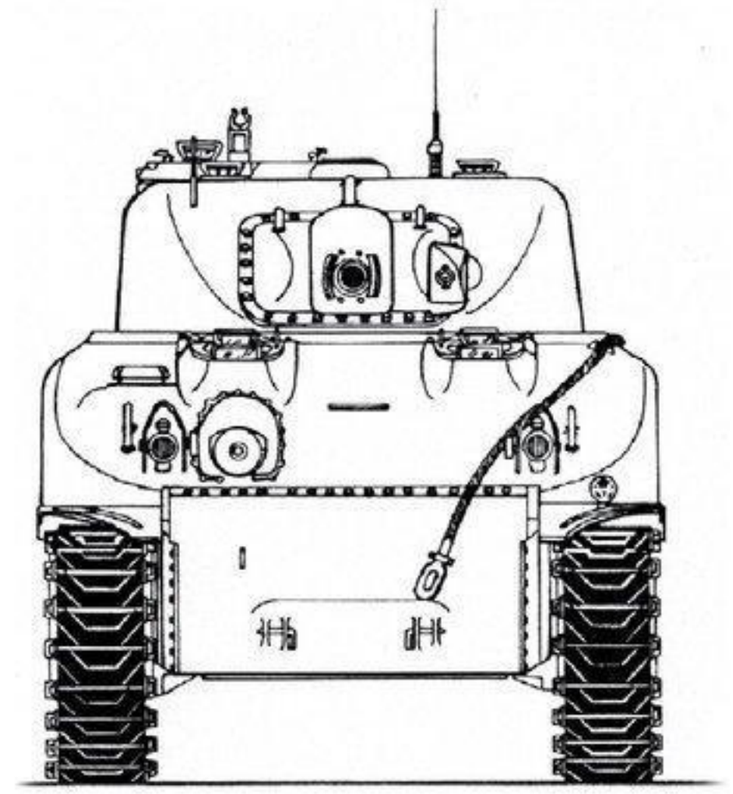
- Gabel (C.), *Seek, Strike, and Destroy: U.S. Army Tank Destroyer Doctrine in World War II*, U.S. Army Command and General Staff College, 1985
- Gillie (M.H.), *Forging the Thunderbolt: A History of the Development of the Armored Force*, Stackpole Books, 2006
- Jentz (T.L.), *Germany's Panther Tank: The Quest for Combat Supremacy,* Schiffer Publishing, 1995
- Jentz (T.L. ed.), *Panzertruppen. The Complete Guide to the Creation & Combat Employment of Germany's Tank Force – Vol. 1 1939-1942* & *Vol. 2 1943-1945*, Schiffer Military History, 1996
- Johnson (D.E.), *Fast Tanks and Heavy Bombers: Innovation in the U.S. Army, 1917-1945*, Cornell University Press, 1998
- Wright (P.), *Tank, The Progress of a Monstrous War Machine*, Penguin Books, 2000
- Zaloga (S.), *Armored Thunderbolt. The US Army Sherman in World War II*, Stackpole Books, 2008

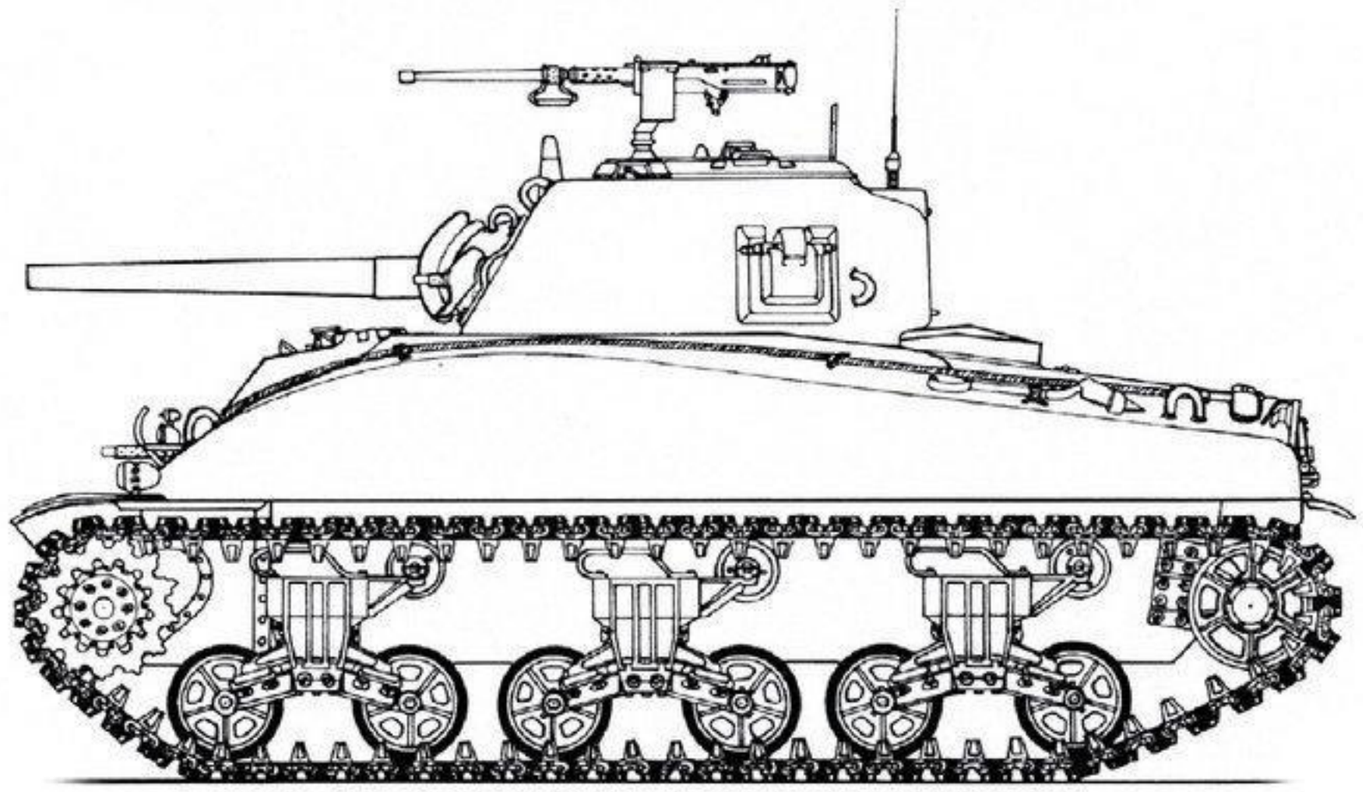
Contrairement au T-34 conçu lui aussi pour être produit en très grand nombre, le Sherman a un agencement intérieur pensé pour le « confort » des équipages.

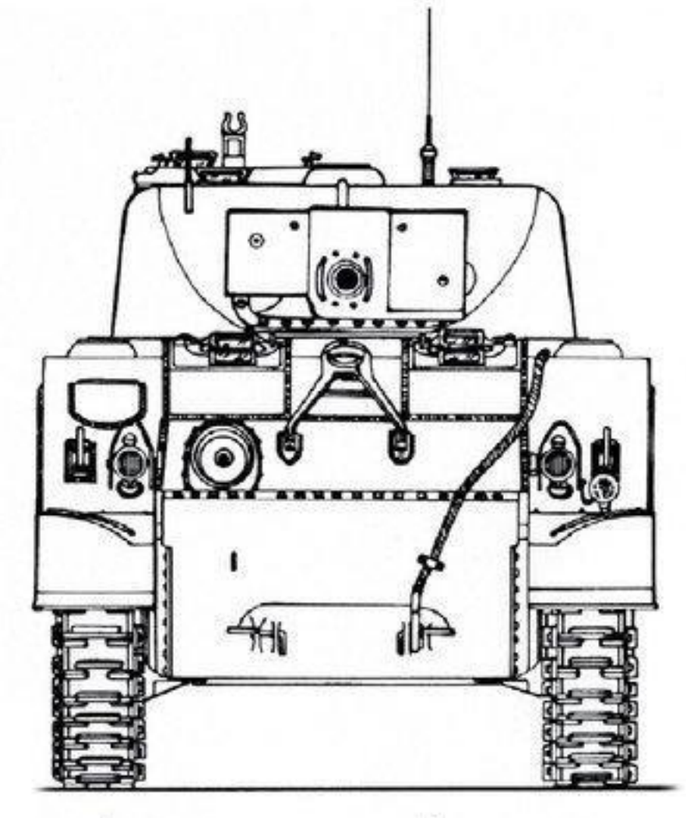
Char américain par excellence de 1942 à 1945, le Sherman laissera rapidement sa place dans l'*US Army* au lendemain de la guerre ; on le retrouvera cependant dans de multiples conflits jusqu'en 1995, du Moyen-Orient à la Yougoslavie !

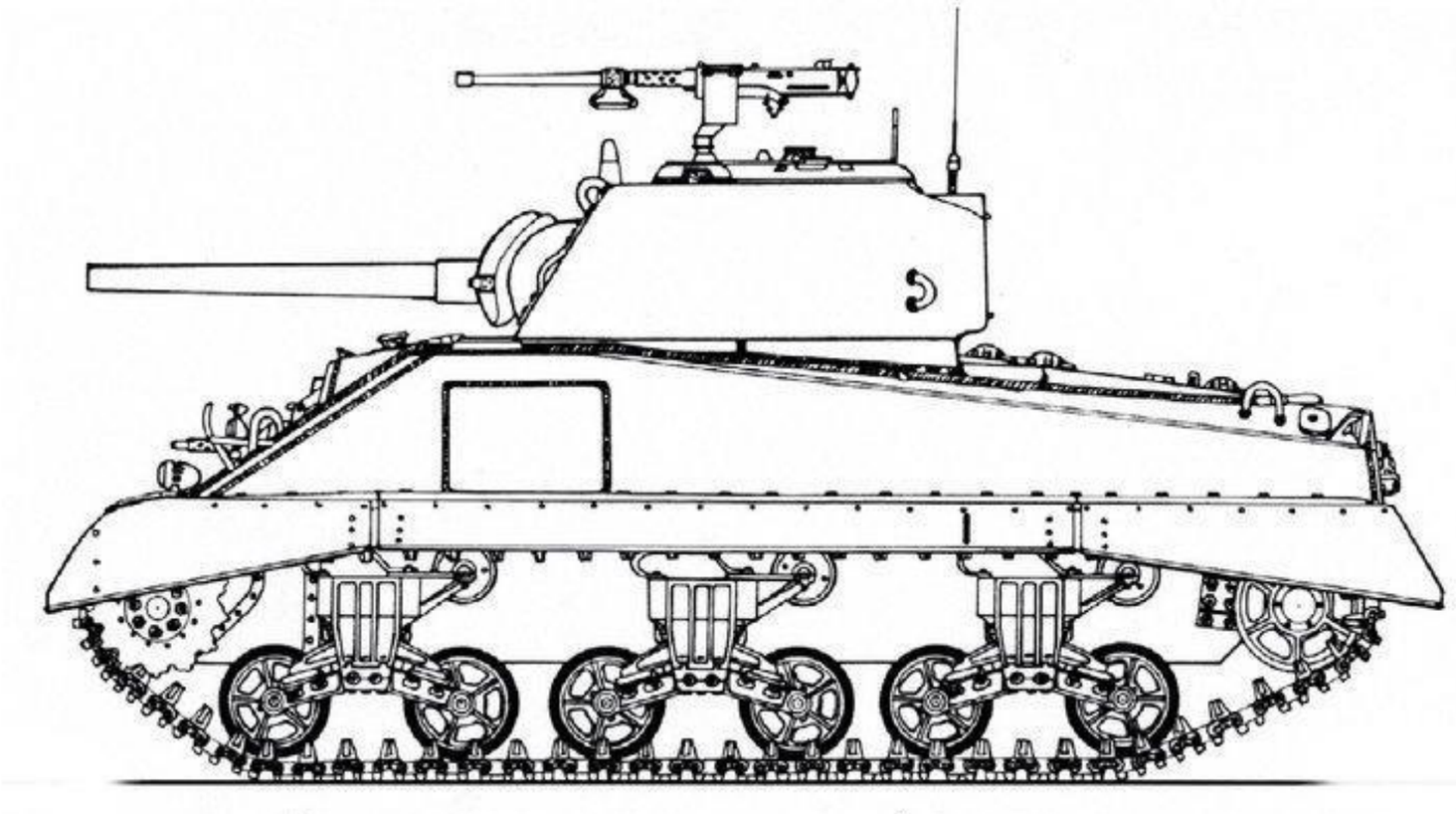


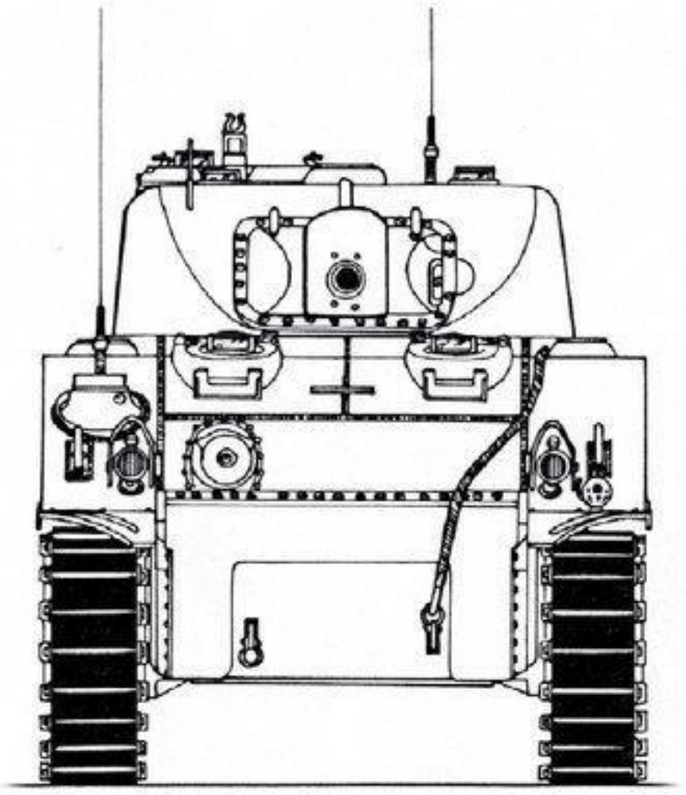


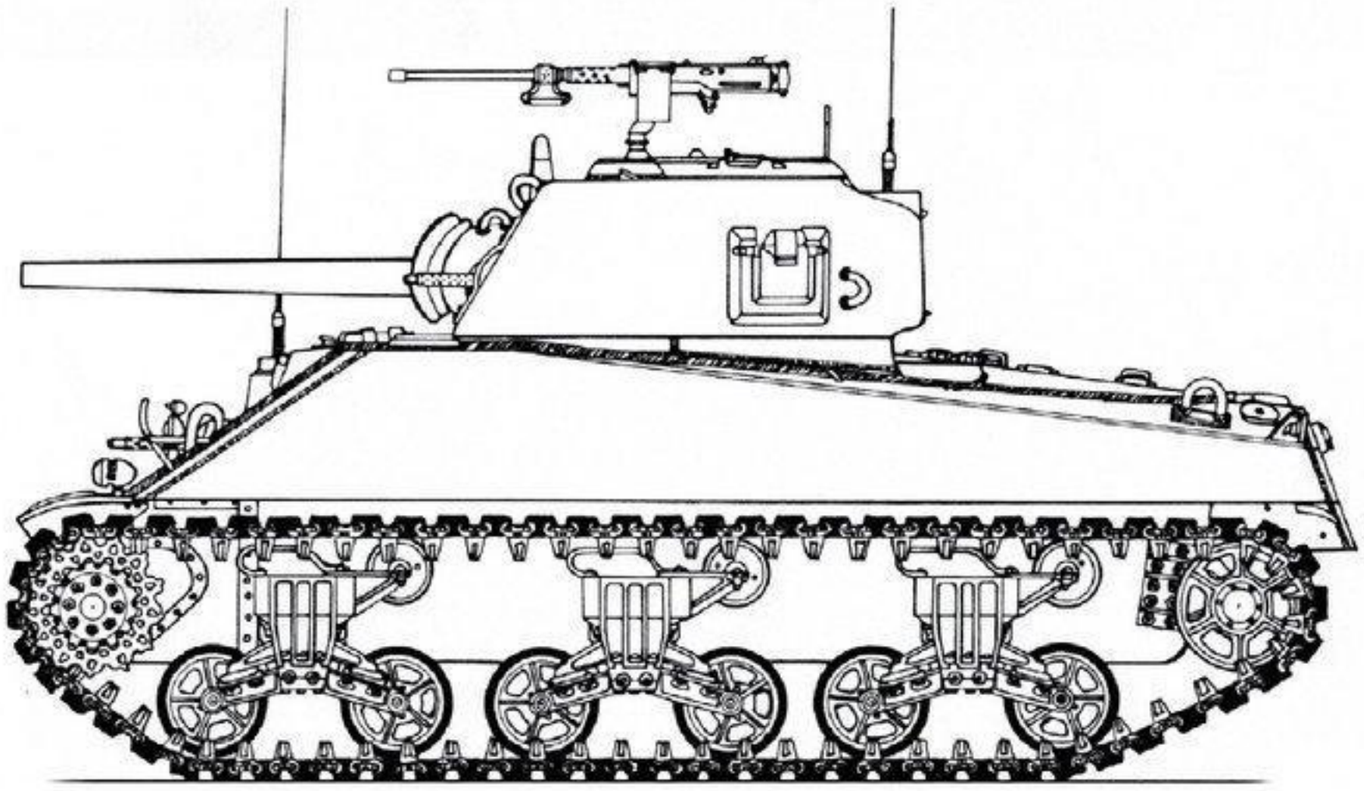


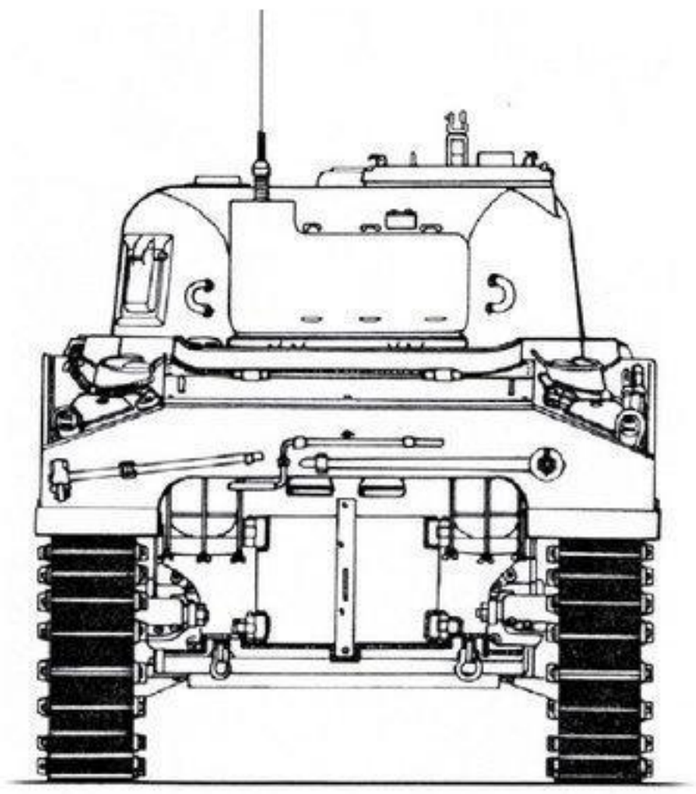






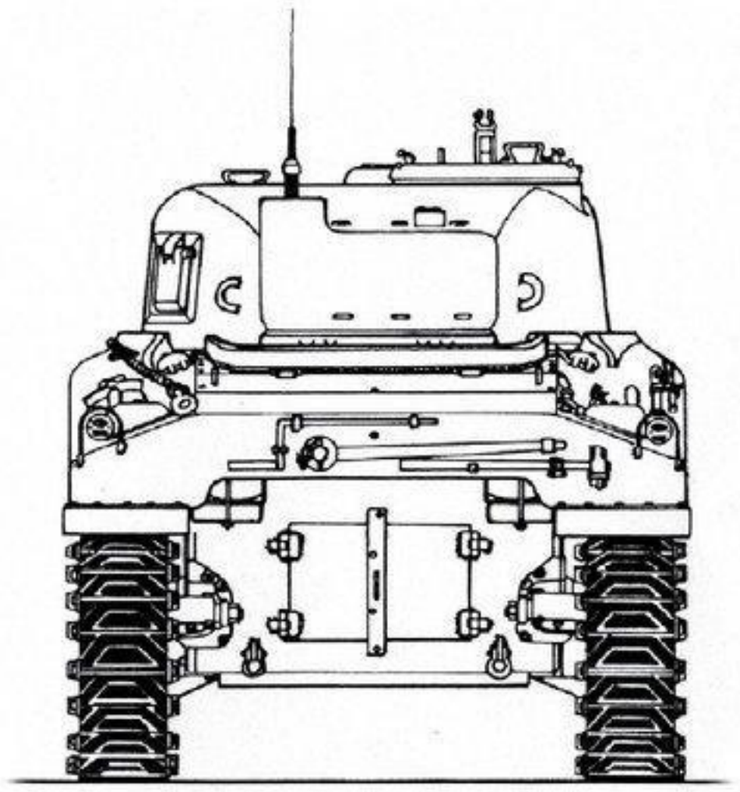






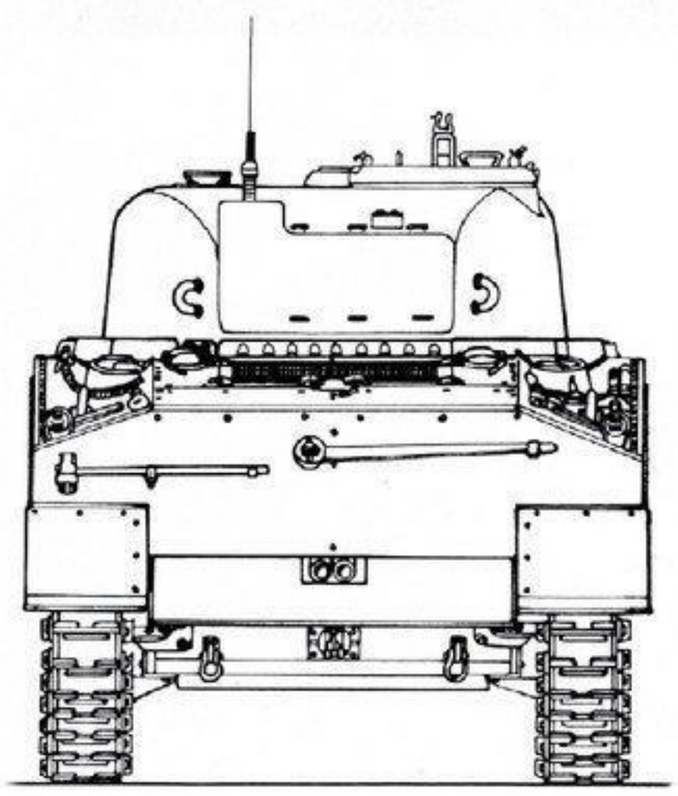
M4

Outre un bloc frontal protégeant la transmission, boulonné en trois parties, le M4 de début de production dispose de deux blocs de vision sur le glacis à destination du pilote et du servant de la mitrailleuse de caisse. Ils seront supprimés en cours de fabrication. Par ailleurs, le tube de 75 mm est monté dans un premier temps sur un affût référencé M34. Par la suite, ce dernier est remplacé par un modèle M34A1 plus large. De plus, un nouveau bloc de transmission est moulé en une seule pièce. Fin 1943, les M4 sont construits avec un glacis moulé assemblé avec une caisse soudée. Armée d'un canon M3 de 75 mm, la tourelle est pour sa part moulée. (par Laurent Tirone)



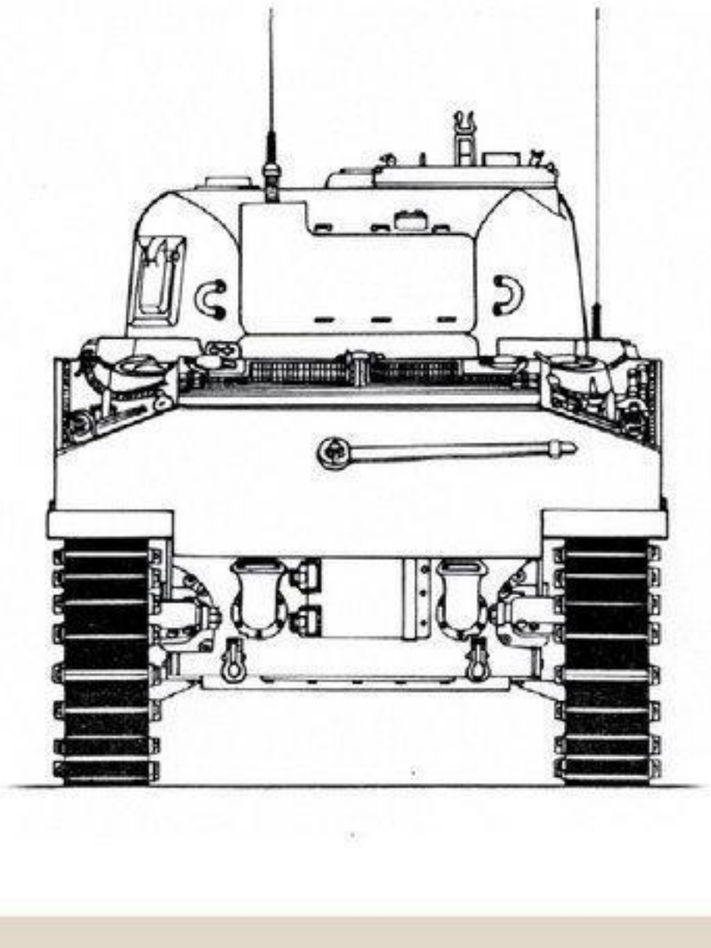
M4A1

Le M4A1 est un M4 pourvu d'une caisse moulée d'un seul tenant. À compter de février 1942, les tout premiers engins construits conservent des éléments du M3, comme le train de roulement avec les galets porteurs au-dessus des boggies et le canon de 75 mm modèle M2 avec le contrepoids au bout du tube. Par ailleurs, deux mitrailleuses de 7,62 mm jumelées prennent place au travers du glacis. Les versions ultérieures du M4A1 se voient dotées de l'affût M34A1 pour la bouche à feu de 75 mm M3. Cette modification occasionne la disparition des deux optiques placées sur le dessus de la superstructure. Par ailleurs, le bloc avant de la transmission en trois parties boulonnées est remplacé par une pièce moulée. Sur les engins tardifs, les trappes du radio et du conducteur sont agrandies. (par Laurent Tirone)



M4A2

Datant d'avril 1942, cette mouture peut être considérée comme la seconde génération de M4. Afin de compenser la pénurie de moteur Wright, deux blocs General Motors 6-71 diesel sont installés dans le compartiment arrière. Les modifications apportées sur le M4 sont appliquées sur le M4A2, à l'exception de la caisse moulée/soudée. Alors que les chars de début de production sont dotés de galets à rayon, les modèles ultérieurs sont pleins, dans le but de renforcer leur solidité tout en facilitant la production. (par Laurent Tirone)



M4A3

La production du M4A3 commence en juin 1942. L'engin est propulsé par un moteur spécialement développé pour équiper le compartiment arrière d'un char : le V8 essence Ford GAA, refroidi par eau, de 500 cv. Si l'air destiné au refroidissement des radiateurs passe au travers de deux grilles d'aération identiques à celles du M4A2, elles sont par contre beaucoup plus grandes. De forme rectangulaire, elles occupent la moitié de la plage arrière. Très lourdes, ces grilles ont la fâcheuse tendance à arracher leurs charnières au moment de l'ouverture. Dans le but de limiter ce risque, des butées en acier en forme de rectangle sont soudées sur les côtés de la plage arrière. La caisse du M4A3 est entièrement assemblée par soudure. Cette méthode affaiblie la résistance structurelle du char car les cordons de soudure sont autant de points vulnérables aux projectiles adverses. (par Laurent Tirone)

PACIFIC ARMOR

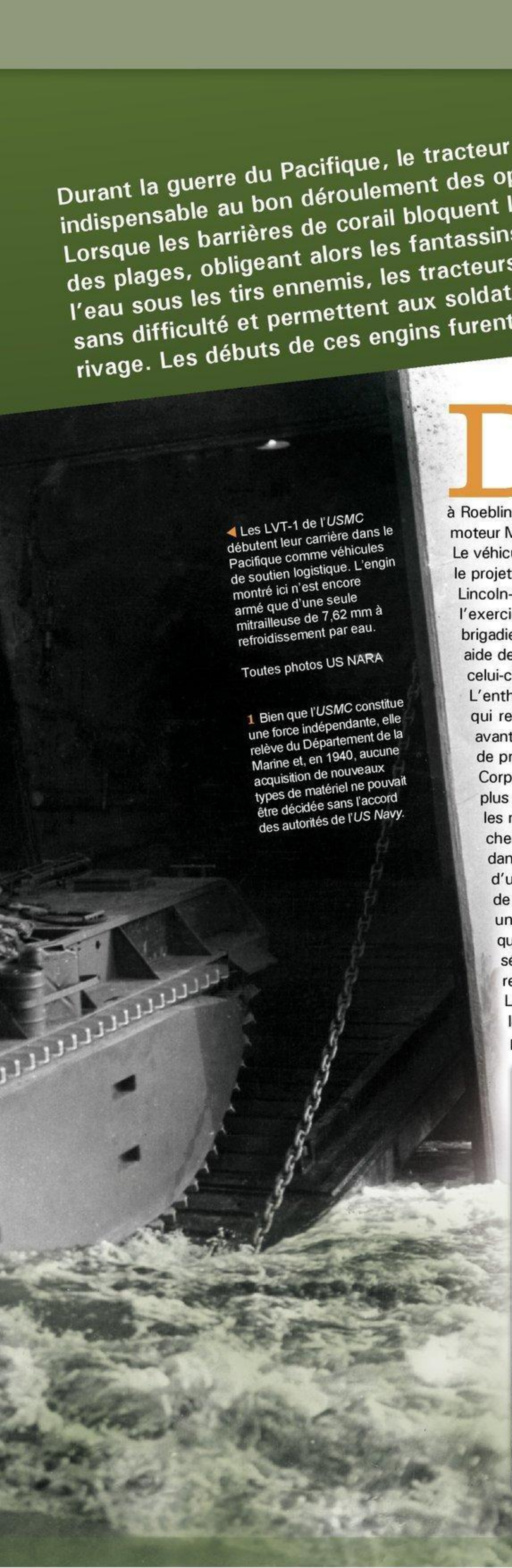
LES BATAILLONS AMPHIBIES DE L'*USMC*

Par **Luc Vangansbeke**

V Amphibious Corps

III Amphibious Corps

Durant la guerre du Pacifique, le tracteur amphibie se révèle être un ustensile indispensable au bon déroulement des opérations de l'*US Marine Corps* (*USMC*). Lorsque les barrières de corail bloquent les chalands de débarquement loin des plages, obligeant alors les fantassins lourdement chargés à patauger dans l'eau sous les tirs ennemis, les tracteurs amphibies franchissent l'obstacle sans difficulté et permettent aux soldats de débarquer directement sur le rivage. Les débuts de ces engins furent pourtant bien discrets…



◀ Les LVT-1 de l'*USMC* débutent leur carrière dans le Pacifique comme véhicules de soutien logistique. L'engin montré ici n'est encore armé que d'une seule mitrailleuse de 7,62 mm à refroidissement par eau.

Toutes photos US NARA

1 Bien que l'*USMC* constitue une force indépendante, elle relève du Département de la Marine et, en 1940, aucune acquisition de nouveaux types de matériel ne pouvait être décidée sans l'accord des autorités de l'*US Navy*.

Dès 1935, l'ingénieur Donald Roebling conçoit un véhicule en aluminium, servant aux équipes de secours dans les marécages de Floride. Appelée « Alligator », la machine intéresse vivement le général Moses, président du *Marine Corps Equipment Board* (*MCEB*), le comité de sélection et d'acquisition des équipements. En 1939, celui-ci demande à Roebling de modifier son invention, et une première version militaire, dotée d'un moteur Mercury de 95 cv, est testée par la 1re brigade à Quantico durant l'été 1940. Le véhicule impressionne fortement tous les observateurs présents, qui soumettent le projet aux autorités de l'*US Navy* [1]. Une version améliorée, dotée d'un moteur Lincoln-Zephyr de 120 cv arrive à Quantico au début de novembre et participe à l'exercice « FLEX-7 » en janvier et février 1941. Durant toute cette période, le brigadier général Holland M. Smith, commandant la 1re brigade, désigne son propre aide de camp, le capitaine Victor H. Krulak, comme chef de véhicule, assurant à celui-ci une position idéale pour en observer le comportement en mer et sur terre. L'enthousiasme de Krulak convainc les autorités de l'*USMC* et de l'*US Navy*, qui recommandent toutefois que la version de série soit construite en acier, avant d'approuver l'acquisition de 100 Alligator. Ne disposant pas de capacités de production suffisantes, Roebling se tourne vers la société Food Machinery Corporation (FMC) pour honorer cette commande, doublée quelques semaines plus tard, après livraison des deux premiers exemplaires et nouvel examen par les militaires. Officiellement dénommés *Landing Vehicles Tracked 1* (véhicules chenillés de débarquement modèle 1) ou LVT-1 Alligator, les engins entrent dans le vocabulaire usuel des *Marines* sous le nom d'*Amtracs*. À présent dotée d'un moteur *Hercules* de 150 cv, la machine peut emporter plus de 2 tonnes de ravitaillement ou 20 fantassins entièrement équipés. L'armement comprend une mitrailleuse de 12,7 mm et une de 7,62 mm. N'étant d'abord destiné qu'au ravitaillement, le LVT-1 n'est pas blindé. Les premiers exemplaires de série quittent les chaînes de montage en juillet 1941, mais la production n'en reste pas à 200 exemplaires car la machine intéresse également l'*US Army*. Les commandes d'*Amtracs* se succèdent : en tout, 1 225 LVT-1 quitteront les chaînes de production. 540 seront pris en compte par les *Marines*, 485 par l'*US Army* et le restant sera remis à des armées alliées.

▼ Vue frontale de *Dysentary – She's Always Runnin*. Ce LVT-1 appartenait probablement au *2nd Marine Amphibian Tractor Battalion*.

BATAILLONS D'*AMTRACS*

Les *1st* et *2nd Marine Amphibian Tractor Battalions* sont constitués respectivement le 16 février 1942 au sein de la 1re division et le 18 mars au sein de la 2e division. Chaque bataillon est articulé en une compagnie d'état-major et de services et trois compagnies d'*Amtracs*. Chacune de celles-ci compte en principe 30 engins, répartis à raison de 3 au commandement et 3 pelotons de 9 véhicules. La compagnie d'état-major dispose, elle, de 10 engins, ce qui porte à 100 le nombre total de véhicules par bataillon. La mise sur pied de la 3e division de *Marines* entraîne la constitution du *3rd Marine Amphibian Tractor Battalion* à la date du 16 septembre 1942.

Bien qu'il puisse être armé de plusieurs mitrailleuses, le LVT-1 n'est pas encore considéré comme un engin d'assaut, en raison de son absence de blindage. Néanmoins, Roebling et ses collaborateurs poursuivent leurs recherches en ce sens et bénéficient de l'appui du général Smith, qui souhaite utiliser ces engins pour le transport des premières vagues d'assaut durant les débarquements. Une série d'essais, effectués sous la conduite de Krulak le long des côtes de la Nouvelle-Calédonie en mai 1942, démontrent que les véhicules supportent plutôt bien les fortes vagues à proximité du rivage et qu'ils franchissent sans difficulté les barrières de corail. Les *Amtracs* subissent leur baptême du feu en août 1942, lors du débarquement de la 1re division de *Marines* à Guadalcanal. Celle-ci dispose de 130 LVT-1 appartenant au 1er bataillon et à la compagnie A du 2e, mais conformément au tableau organique en vigueur, les véhicules amphibies font encore partie des services logistiques de la division et restent cantonnés dans ce rôle.

L'utilisation en unité opérationnelle a néanmoins démontré que le train de roulement du LVT-1 s'use vite et qu'il a tendance à décheniller dans les virages. La version LVT-2 Water Buffalo remédie à ces inconvénients. Dotée du moteur du *Light Tank* M3A1, la nouvelle machine peut emporter une cargaison de plus de trois tonnes ou 24 fantassins, à une vitesse de 40 km/h sur route et de 10 km/h dans l'eau. La production commence au début de l'année 1943 et se terminera avec le 2 962e exemplaire. 1 355 seront remis aux *Marines*, 1 507 à l'*US Army* et 100 à des armées amies.

▲ À partir de 1943, l'armement se renforce progressivement, comme le montre la mitrailleuse de 12,7 mm montée sur le flanc droit de ce LVT-1. Une deuxième arme du même type est partiellement visible entre les deux hommes, à l'avant de la soute.

Page de droite :

◥ En haut : Armé de trois mitrailleuses, ce LVT-2 a en outre été doté de blindages improvisés, soudés derrière le compartiment du conducteur et du chef de véhicule, en vue du débarquement sur Saïpan en juin 1944.

▶ LVT-1 du *2nd Marine Amphibian Tractor Battalion* après la fin des combats pour l'atoll de Tarawa. Au cours de ceux-ci, le personnel de cette unité subit près de 65 % de pertes !

▼ Bien qu'il ne soit toujours pas blindé dans sa configuration d'origine, le LVT-2 confirme l'*Amtrac* dans son rôle de véhicule d'assaut.

ENGINS D'ASSAUT

Devenu commandant du *V Amphibious Corps,* le major général Smith reste convaincu que l'*Amtrac* a bien plus à offrir qu'un simple appui logistique. En automne 1943, alors que son état-major prépare le débarquement sur l'atoll de Tarawa, dans l'archipel des Gilbert, il craint que les barrières de corail ne bloquent les chalands de débarquement classiques loin des plages, obligeant ainsi les fantassins à patauger sous le feu ennemi dans une eau qui pourrait bien leur monter jusqu'au cou… À force d'insistance, il reçoit 75 LVT-1 et 50 LVT-2 pour acheminer les premières vagues d'assaut. L'attaque débute le 20 novembre et, bien que la 2e division de *Marines* nettoie l'atoll en trois jours, les événements donnent raison à Smith : contrairement aux estimations optimistes de l'*US Navy*, les péniches ne réussissent pas à franchir la barrière de corail, et la phase initiale du débarquement manque de tourner au carnage pour les Américains. L'utilisation des LVT comme engins d'assaut contribue largement à sauver la situation,

▼ Techniquement plus fiable que le LVT-1, le LVT-2 présente néanmoins le même défaut comme véhicule d'assaut : la position centrale de sa soute oblige ses passagers à escalader les flancs de la machine pour débarquer.

mais manquant de blindage, les *Amtracs* subissent eux aussi de lourdes pertes. Totalisant un effectif de départ de 500 hommes, les équipages comptent 323 tués et blessés, soit près de 65 % !

Les leçons seront néanmoins retenues et la mise sur pied de bataillons d'*Amtracs* s'accélère. Au total, 11 *Marine Amphibian Tractor Battalions* seront constitués avant la fin de la guerre du Pacifique. Cette croissance exerce néanmoins une influence négative sur l'instruction et l'entraînement du personnel, comme le signale le spécialiste Kenneth Estes [2] : « *La préparation du 4e bataillon d'*Amtracs *se déroule nettement moins bien, les expériences de Tarawa ayant démontré qu'il faudrait davantage d'engins pour les futurs assauts amphibies. Ainsi, le 5 décembre 1943, le major Victor Croizat doit séparer son 4e bataillon en deux pour former et prendre le commandement de son clone, le 10e qui, à peine constitué, doit ensuite encore donner naissance à la compagnie A du* 11th Amphibious Tractor Battalion*. En tenant compte de la grande jeunesse de la 4e division de* Marines*, des origines de ses régiments formés à différents endroits et de l'embarquement pour la campagne des îles Marshall en janvier 1944, on comprend aisément pourquoi les officiers des LVT et leurs hommes ont à peine le temps de se rassembler et de s'équiper, et ne parlons même pas de s'entraîner, pour leur dangereuse mission.* »

Le manque de moyens obligeant le commandement à centraliser ceux-ci, après avoir disposé d'un bataillon d'*Amtracs* organique, les quatre premières divisions de *Marines* se le voient retirer et les bataillons disponibles sont regroupés à l'*Amtrac Group* de la *Fleet Marine Force Pacific* (*FMF Pac*), pour être mis à la disposition des corps et des divisions en fonction des opérations planifiées. En outre, il ne sera pas rare de trouver des unités d'*Amtracs* de l'*US Army* en renfort temporaire chez les *Marines* et *vice versa* [3].

AMÉLIORER L'*AMTRAC*

Dépourvus de blindage, les LVT-1 et LVT-2 restent vulnérables aux coups. Des plaques d'acier spécialement adaptées sont donc fournies aux unités pour protéger les compartiments de l'équipage et des passagers sur les LVT-2. À partir de mars 1944, ceux-ci sortent des chaînes de montage déjà dotés du blindage. Le LVT(A)-2 (A pour *Armoured*) constitue une autre réponse au besoin de tracteurs amphibies blindés. La vitre de plexiglass du conducteur est remplacée par un panneau d'acier rabattable. Deux écoutilles munies d'un épiscope sont installées au-dessus des postes du conducteur et de l'opérateur radio. Les blindages du compartiment de conduite et du compartiment des passagers sont également renforcés. Enfin, les véhicules sont équipés de réservoirs de carburant auto-obturants, pour réduire les risques d'incendie ou d'explosion. La capacité de transport du LVT(A)-2 est légèrement plus réduite par rapport à celle du LVT-2. Néanmoins, les 450 exemplaires qui sortent des chaînes de production sont tous remis à l'*US Army*.

Tous ces véhicules présentent cependant un inconvénient majeur : le chargement et le déchargement doivent s'effectuer en passant par-dessus les bords de la soute.

2 Estes (K. W.), *Marines under armour, The Marine Corps and the armoured Fighting Vehicle, 1916-2000*, Annapolis (MD, USA), Naval Institute press, 2000, p. 77.

3 L'*US Army* mettra sur pied 23 *Amphibious Tractor Battalions*, chacun d'eux doté de 119 *Amtracs*.

Sous le feu de l'ennemi, le personnel court ainsi un grand risque. Si l'aspect extérieur du LVT-4 ne varie guère de celui du LVT-2, l'aménagement intérieur est totalement revu, afin d'installer le moteur juste derrière le compartiment de conduite. La soute glisse ainsi vers l'arrière et est munie d'une rampe rabattable, qui permet à des fantassins de débarquer abrités par la masse du véhicule ou de charger et de décharger une cargaison en la poussant simplement sur la rampe. La soute est suffisamment grande pour accueillir une Jeep ou même une pièce d'artillerie de 105 mm. L'installation de la rampe et des équipements nécessaires pour la manœuvrer augmente cependant le poids du tracteur amphibie de près d'une tonne. La production commence à la fin de l'année 1943 et totalisera 8 351 exemplaires. Plus de 6 000 seront livrés à l'*US Army*, 1 700 aux *Marines* et le restant à des forces alliées.

À mesure que les Américains progressent dans le Pacifique, le blindage s'améliore sur les *Amtracs*. Engagé dans la campagne des Mariannes durant l'été 1944, ce LVT-2 a été équipé de boucliers protégeant les tireurs des deux mitrailleuses de bord.

Une fois les combats pour le contrôle des plages terminés, l'infanterie progresse vers l'intérieur des terres. À ce moment, la plupart des *Amtracs* reprennent leur mission initiale d'appui logistique.

Bien que la société Borg Warner ait commencé le développement du LVT-3 avant celui du LVT-4 par la FMC, les premiers exemplaires ne quittent les chaînes de montage qu'au printemps 1944 et ce n'est qu'au début de l'année suivante qu'un nombre suffisant d'engins et de pièces de rechange sera disponible pour permettre un emploi opérationnel. Tout comme le LVT-4, il dispose d'une rampe rabattable à l'arrière. La grande différence avec son rival provient en fait de ses moteurs montés dans les flancs, ce qui lui laisse une soute plus grande, capable d'accueillir une Jeep et sa remorque. Pour un poids inférieur de près de 500 kg à celui du LVT-4, il emporte une charge supérieure de près d'une tonne et demie ! Surnommé « Bushmaster », le LVT-3 séduit immédiatement les *Marines* qui, à deux exceptions près, réceptionnent l'ensemble des 2 964 exemplaires produits et lui donneront son baptême du feu à Okinawa, en avril 1945.

▲ Armé d'un obusier de 75 mm, le LVT(A)-4 remplace le LVT(A)-1 à partir de l'été 1944. Au total, 533 exemplaires sont livrés à l'*USMC*.

◀ Les premiers LVT(A)-1 subissent leur baptême du feu durant la campagne des îles Marshall au début de 1944.

IMPRESSIONS D'UN UTILISATEUR

Qui mieux qu'un fantassin participant à un assaut amphibie peut décrire l'arrivée sur une plage à bord d'un *Amtrac* ? Récemment affecté à la compagnie K du *5th Marines* comme servant de mortier de 60 mm, Eugene B. Sledge prend part au débarquement sur Peleliu, le 15 septembre 1944. Bien qu'un grand nombre de LVT-4 soient déjà en service à ce moment, il se trouve à bord d'un vieux LVT-2 qui vient de quitter son navire de transport et progresse vers le rivage tenu par les Japonais [4] : « *L'explosion d'un obus de gros calibre nous secoue violemment et un énorme geyser s'élève sur notre avant droit. Le projectile nous a manqués de peu. Le moteur cale. L'avant du tracteur part vers la gauche et heurte l'arrière d'un autre* Amtrac *en panne ou touché.* [...] *L'artillerie déplace ses tirs vers l'intérieur des terres. Les bombardiers en piqué font de même. Les Japonais intensifient leurs tirs contre les vagues d'*Amtracs. *Par-dessus les rumeurs de la bataille, j'entends le bruit des éclats d'obus volant en tous sens.* »

« *Quelqu'un crie :* « Tenez-vous prêts ! » *Je ramasse mon sac contenant les bombes de mortier et le jette sur mon épaule gauche, j'attache la jugulaire de mon casque et j'ajuste la bretelle de ma carabine sur mon épaule droite, tout en essayant de conserver mon équilibre. Mon cœur bat à se rompre. Notre* Amtrac *sort de l'eau et avance de quelques mètres sur la plage en pente douce. Juste avant l'arrêt, un sous-officier lance un ordre :* « Débarquez ! » *Les hommes escaladent les parois aussi vite qu'ils le peuvent. Je suis Snafu et cale solidement mes pieds sur le flanc droit du véhicule pour bondir le plus loin possible. À ce moment, une rafale de mitrailleuse déchire l'air et passe à hauteur des yeux, tout près de mon visage. Instinctivement, je rentre la tête, comme une tortue, perds mon équilibre et tombe vers l'avant. Je m'affale sur le sable parmi le fouillis de mes sacs à munitions, paquetage individuel, masque à gaz, cartouchière et gourde d'eau potable.* »

« *Les conseils des instructeurs me reviennent à l'esprit :* « Évacuez la plage ! Évacuez la plage ! » *Sentant la terre ferme sous mes pieds, je ne suis plus aussi effrayé qu'au moment de traverser le récif de corail. J'essaye de me lever. Quelqu'un me saisit fermement par l'épaule.* « Dieu du ciel » *me dis-je,* « Un japonais est sorti de son bunker. » *Je ne peux saisir mon couteau – heureusement, car en levant la tête, je me trouve nez à nez avec un autre* Marine *penché sur moi. Croyant que la rafale m'avait touché, il a rampé dans ma direction pour me porter secours. Constatant que je suis indemne, il se retourne et quitte la plage, à toute vitesse et à quatre pattes. Je l'imite aussitôt.* » [5]

BATAILLONS D'*AMTANKS*

Les *Amtracs* manquant de puissance de feu et l'acheminement de chars par des embarcations classiques prenant du temps, il faut trouver une solution pour fournir un appui suffisant aux fantassins des premières vagues d'assaut, notamment en ce qui concerne la neutralisation des fortifications. Roebling a pris les devants et la FMC a déjà procédé à des essais avec un *Amtrac* muni d'une copie de la tourelle du char léger Marmon-Herrington CTM-3TBD, armée de deux mitrailleuses jumelées de 12,7 mm, mais la puissance de feu obtenue est insuffisante. De son côté, la société Borg Warner, toujours engagée dans le processus de développement de son propre modèle de tracteur amphibie, utilise une tourelle de char léger M3 Stuart. La proposition séduit immédiatement les responsables de l'*USMC*, mais l'*Amtrac* de la Borg Warner n'étant pas encore prêt, l'idée est mise en pratique sur le LVT-2 de la FMC.

4 Sledge, (E. B.), *With the old breed at Peleliu and Okinawa*, New York, Bantam Books, 1986, pp. 60-61.

5 L'ouvrage autobiographique d'Eugene Sledge constitue l'un des trois piliers sur lesquels se base la récente mini-série américaine *Pacific*, réalisée par Steven Spielberg et Tom Hanks.

Connu sous la dénomination de LVT(A)-1, le modèle de série reçoit une version simplifiée de la tourelle du Stuart M5A1, armée d'un canon de 37 mm et d'une mitrailleuse coaxiale Browning de 7,62 mm. Deux mitrailleuses de même calibre et munies d'un bouclier sont montées à l'arrière du véhicule. Pour les troupes bénéficiant de son appui, l'engin est désigné sous le nom d'*Amtank*. Le LVT(A)-1 est construit en 510 exemplaires, répartis à raison de 328 à l'*US Army* et 182 à l'*USMC*.

Le *1st Marine Armored Amphibian Battalion* est activé en août 1943. Tout comme son chef de corps, le major Louis Metzger, une bonne partie des cadres provient des bataillons de chars et a transité par le centre d'instruction des troupes blindées de l'*US Army*, à Fort Knox, dans le Kentucky, ou la *Tank School* de l'*USMC*, à Jacque's Farm, en Californie. L'unité subit son baptême du feu au début de 1944, aux côtés de certains des nouveaux bataillons d'*Amtracs*, durant la campagne des îles Marshall. Deux autres bataillons seront formés par l'*US Marine Corps* avant la fin de la guerre du Pacifique.

Cependant, comme dans les unités de chars, le canon de 37 mm ne tarde pas à démontrer ses limites et les équipages réclament à leur tour l'installation d'une pièce de 75 mm.

Le LVT(A)-4 répond à ce souhait, avec la tourelle de l'automoteur d'artillerie M8, armée d'un obusier de 75 mm. En raison de sa taille plus importante, elle est placée plus en arrière que celle du LVT(A)-1, ce qui entraîne la suppression des deux mitrailleuses de 7,62 mm. L'expérience ne tarde pas à démontrer que, sans ces armes, le véhicule devient très vulnérable aux attaques de fantassins nippons munis de charges explosives. Un premier remède consiste à monter une mitrailleuse de calibre .50 au sommet de la tourelle, comme sur les chars moyens classiques, mais celle-ci est rapidement remplacée par deux de calibre .30, munies d'un bouclier. Assis à droite du conducteur, l'opérateur radio reçoit également une mitrailleuse .30, montée à travers une rotule dans le blindage frontal de la coque.

Le LVT(A)-4 subit son baptême du feu à Saipan, dans l'archipel des Mariannes, en juin 1944 et, avec les 533 exemplaires reçus, l'*USMC* rééquipe ses 3 *Marine Armored Amphibian Tractor Battalions*. Le tableau organique prévoit 4 compagnies d'*Amtanks*, chacune à 3 pelotons de 6 engins, ce qui, avec les 3 chenillés du commandement, fait un total de 75 véhicules. Il y a également 11 *Amtracs* classiques, répartis entre ces compagnies et celle d'état-major et services. L'*US Army* reçoit de son côté 1 307 LVT(A)-4 [6] et les 50 exemplaires restants sont livrés aux armées alliées.

Extérieurement, le LVT(A)-5 ne se différencie guère du LVT(A)-4, mais la tourelle pivote électriquement et est munie d'un panier de tourelle. Le canon est gyrostabilisé, pour compenser les mouvements du véhicule dans l'eau. 269 exemplaires sortent des chaînes de montage avant la fin de la guerre.

▲ Une fois la mission d'appui d'infanterie reprise par des chars classiques, les pelotons de LVT(A)-4 se transforment régulièrement en batteries d'artillerie de campagne.

▼ Bien que cette mission soit normalement confiée à des chars Stuart et Sherman modifiés, la *1st Marine Division* utilise durant le nettoyage de Peleliu, dans les îles Palau, au moins quatre LVT-4 équipés d'un puissant lance-flammes.

LVT(A)-4 EN SOUTIEN D'INFANTERIE

Laissons à nouveau la parole à Eugène B. Sledge pour décrire l'intervention d'un Amtank au profit des fantassins. Quelques jours après avoir débarqué sur Peleliu, le 3e bataillon du *5th Marines* participe au nettoyage de l'îlot voisin de Ngesebus. À la compagnie K, Sledge et ses équipiers viennent d'installer leur mortier de 60 mm près d'un bunker nippon, lorsqu'ils découvrent que l'ouvrage est toujours occupé. Même en jetant une dizaine de grenades par le système de ventilation, les *Marines* n'arrivent pas à liquider ses occupants. Ils

font appel à un LVT(A)-4 pour résoudre le problème [7] : « *L'*Amtrac *(sic) prend position à notre hauteur. Le chef de véhicule, un sergent, s'entretient avec Burgin. Ensuite, le canonnier tire trois obus perforants de 75 mm dans le flanc du bunker. À chaque coup, nos oreilles résonnent avec le familier «* wham-bam *», le vacarme de l'impact suivant immédiatement celui du coup de départ. Le troisième projectile ouvre un trou béant dans la paroi et des éclats font voler la poussière sur nos paquetages et le mortier abandonnés de l'autre côté. Face à nous, l'ouverture fait un bon mètre de diamètre. Burgin crie à l'équipage du LVT de cesser le feu, afin de ne pas endommager nos équipements.* »

« *Quelqu'un fait remarquer que si les éclats n'ont pas tué les occupants, le choc de l'impact y est certainement arrivé. Avant même que la poussière ne retombe, j'aperçois un soldat japonais qui se tient devant le trou dans la paroi. Sa détermination ne fait aucun doute : il tend le bras en arrière pour nous lancer une grenade. Ma carabine est prête. Lorsqu'il apparaît, je vise sa poitrine et tire. Au moment où la première balle le frappe, une grimace de douleur apparaît sur son visage et la grenade lui échappe de la main. Tous les hommes près de moi, y compris le mitrailleur de l'*Amtrac*, ouvrent également le feu. L'homme s'affale et la grenade explose à ses pieds.* […] »

« *Tandis que nos tirs forcent les Japonais à se terrer dans l'abri, le caporal Womack, un gars de l'État du Mississipi, s'avance avec son lance-flammes.* […] *Pliant sous le poids des lourds réservoirs accrochés sur son dos, il s'approche du bunker avec son équipier, tout en se tenant juste hors de notre ligne de tir. Lorsqu'il n'est plus qu'à une douzaine de mètres, nous cessons de tirer. L'équipier tend la main et tourne une valve sur les réservoirs du lance-flammes. Womack vise le trou fait par les obus de 75 mm et presse la détente. La langue de feu pénètre dans l'abri en sifflant. Des cris retentissent, puis tout devient silencieux…* »

SOUTIEN D'ARTILLERIE

Malgré l'addition de blindages et son obusier de 75 mm, le LVT(A)-4 n'est pas un véritable tank. Son rôle est d'assurer un appui feu durant la phase initiale d'un débarquement, mais une fois les plages solidement tenues, les Sherman prennent le relais pour soutenir l'infanterie durant la progression vers l'intérieur des terres. Les pelotons de LVT(A)-4 se transforment alors en batteries d'artillerie de campagne, un rôle pour lequel leur obusier a précisément été développé. Plus mobiles que des pièces tractées, ils remplaceront régulièrement l'artillerie classique, bloquée devant une rivière ou toujours embarquée à bord des navires de transport. Durant les périodes de repos entre les opérations, certains commandants de compagnie ou de bataillon feront d'ailleurs appel à leurs collègues de l'artillerie de campagne pour améliorer les connaissances de leur personnel dans ce domaine.

Comme les onze bataillons d'*Amtracs*, les trois bataillons d'*Amtanks* des *Marines* sont regroupés à l'*Amtrac Group* de la *FMF Pac* ; mais peu avant la fin de la guerre, l'essentiel des moyens sera de nouveau réparti entre les deux *Amphibious Corps*. Ils recevront chacun leur propre *Amtrac Group*, doté de quatre ou cinq bataillons d'*Amtracs* et d'un bataillon d'*Amtanks*. Durant les dernières grandes opérations amphibies de la guerre du Pacifique, la norme consistera à rattacher un bataillon d'*Amtanks* et deux bataillons d'*Amtracs* à chaque division participant à un débarquement. L'*US Army* et l'*USMC* se prêteront mutuellement leurs bataillons d'*Amtanks* en fonction des besoins du moment.

Nous laisserons le dernier mot au lieutenant général Holland M. Smith qui, devenu commandant de la *FMF Pac*, déclarera à la fin de la guerre : « *Sans ces véhicules de débarquement, notre offensive amphibie dans le pacifique aurait été impossible.* » ■

6 L'*US Army* formera sept *Amphibious Tank Battalions*.

7 Sledge, (E. B.), *With the old breed at Peleliu and Okinawa*, op. cit., pp. 120-121.

▼ Touchés durant le débarquement sur l'île, plusieurs engins abandonnés s'enfoncent lentement dans le sable volcanique d'Iwo Jima. En bas à gauche, un LVT-2 toujours en état de marche. À sa droite, un LVT-4 et un LVT-2 hors de combat. Plus loin, successivement, se trouvent les épaves d'un LVT(A)-4, d'un LVT-2, d'un autre LVT(A)-4 et d'un char moyen Sherman.

BIBLIOGRAPHIE

- Estes (K. W.), *Marines under armour, The Marine Corps and the armoured Fighting Vehicle*, 1916-2000, Annapolis (MD, USA), Naval Institute press, 2000
- Mesko (J.), *Amtracs in action, Part one*, Carrollton (TX, USA), Squadron/Signal Publications, Inc., 1993
- Rottman (G.), *US Marine Corps Pacific Theater of Operations 1941-43*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, 2004
- Rottman (G.), *US Marine Corps Pacific Theater of Operations 1943-44*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, 2004
- Rottman (G.), *US Marine Corps Pacific Theater of Operations 1944-45*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, 2004
- Sledge (E. B.), *With the old breed at Peleliu and Okinawa*, New York, Bantam Books, 1986
- Zaloga (S.J.), *Armour in the Pacific*, London, Osprey Publishing Ltd, 1983
- Zaloga (S.J.) et Balin (G.), *US amtracs and amphibious tanks at war, 1941-45*, Hong Kong, Concord Publications Company, 2000

BATAILLES & BLINDÉS

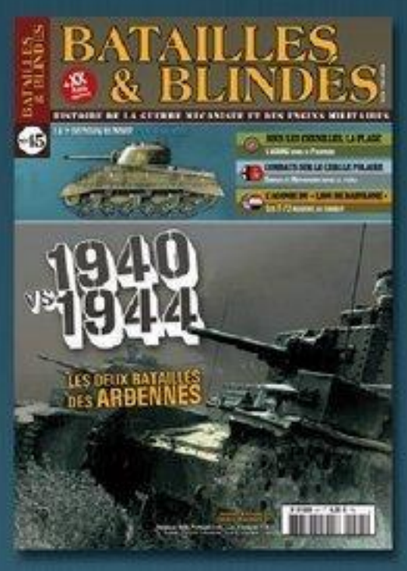
Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

N°43
- **LA « PANZER-LEHR » EN NORMANDIE**
- Des chars dans la jungle
- *Panzer-Brigaden* contre *Combat Commands*
- Les évadés, ou l'incroyable destin de deux B1bis.
- ...

N°44
- **DOSSIER : TIGER, « LA BÊTE DE GUERRE »**
- Le ravitaillement en carburant de l'Armée soviétique
- La Guerre du Kippour
- Le Blindorama, La Suède, 1935 - 1945
- ...



N°45
- **DOSSIER : « BLITZKRIEG » 1940 *VS* 1944**
- La 2e division blindée en Normandie
- L'instruction des équipages de l'USMC dans le Pacifique
- Les T-72 irakiens au combat
- ...

N°46
- **DOSSIER : LES SECRETS TACTIQUES DE ROMMEL**
- Août 1943 : la « Großdeutschland » lâche ses fauves
- *Tank Destroyers* en combat urbain
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°48 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°48 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°17 : 1944 - La bataille des Ardennes (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°16 : Saga d'un « Wikinger » sur l'Ostfront (réf.16)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°17 : Destins croisés en Normandie (réf.17)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (réf.22)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

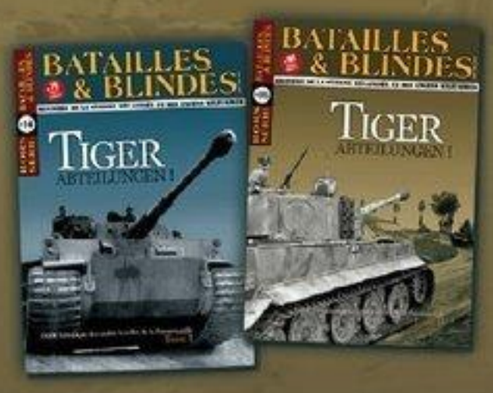
Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.



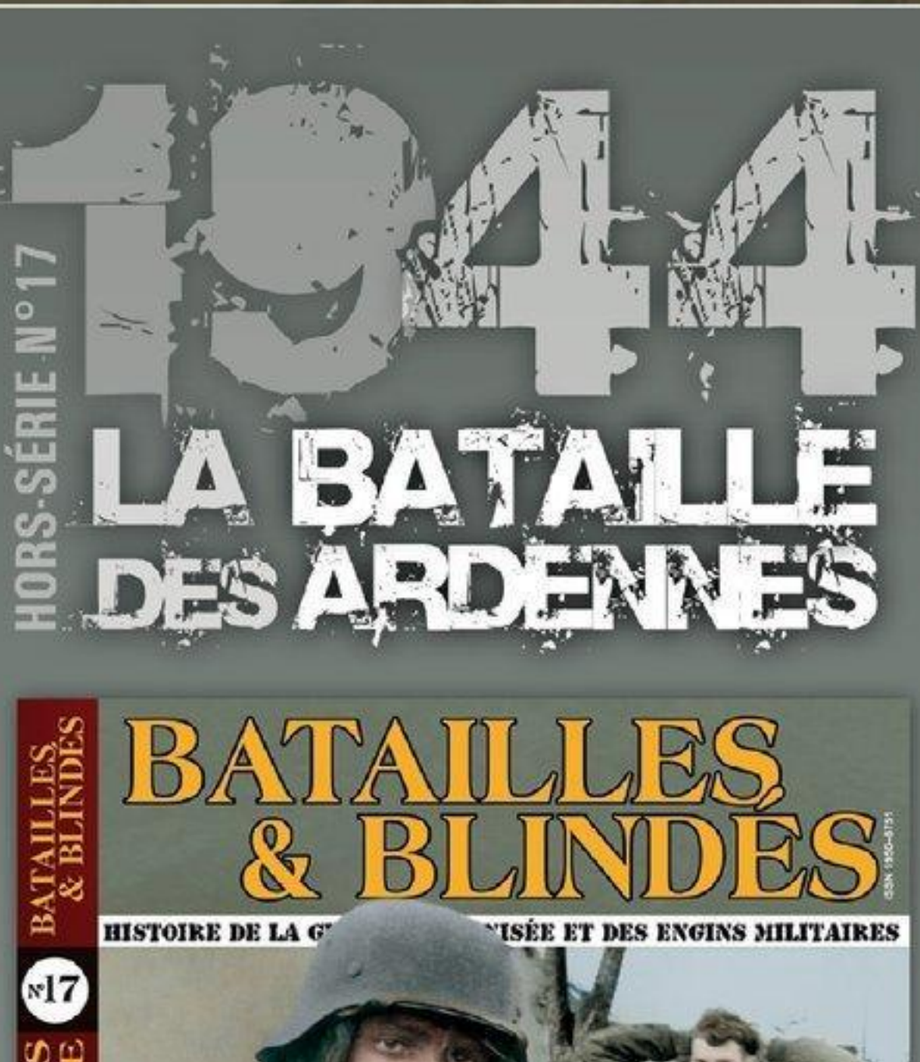
HORS-SÉRIE N°14 & N°16

TIGER ABTEILUNGEN ! TOME I & TOME II

Guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe*

Plutôt qu'une analyse technique du *Panzer VI Ausf. E* Tiger, avec ce nouveau numéro hors-série de *Batailles & Blindés* de plus de 120 pages, nous souhaitons vous proposer un point d'étape complet dans l'étude des unités équipées de Tiger, les célèbres *schwere Panzer-Abteilungen*. Le premier tome couvrira l'historique de la *schwere Panzer-Abteilung 501*, qui opérera en Tunisie puis sur l'*Ostfront*, jusqu'à la *508*, qui combattra en Italie. Chacune aura ainsi droit à un historique assorti de données statistiques (nombre de chars détruits, as et personnalités, décorations, insignes, organigrammes détaillés, etc.), suivi d'un album photos, incluant des clichés inédits, et de nombreux profils en couleurs, dont des planches « quatre vues », présentant les différents types de camouflages et de marquages tactiques en fonction des campagnes et des époques.

Le second tome du guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe* passe en revue les troupes des *Waffen-SS* ainsi que les unités de chasseurs de chars équipées de *Jagdtiger* et de *Jagdpanther*. C'est ainsi que sont étudiées les *schwere Panzer-Abteilungen 509, 510,* « Großdeutschland » et « Kummersdorf » ; sont aussi au programme les *SS-Tiger-Abteilungen 101, 102* et *103* qui se sont battues sur l'*Ostfront* ainsi qu'à l'Ouest, notamment en Normandie et dans les Ardennes pour la première. Concernant les *Jagdpanzer,* nous vous proposons de suivre le parcours des *schwere Panzerjäger-Abteilungen 512, 653* et *654,* dont une partie des cadres et des équipages était issue des bataillons de Tiger, ce qui rend leur histoire indissociable de celle des *Tiger-Abteilungen*.
Notre volonté est simple mais ambitieuse : vous proposer une documentation de référence en français, tout en mettant l'accent sur l'iconographie !



16 décembre 1944. Hitler lance sa dernière offensive à l'Ouest, celle qui doit lui permettre de pousser les Britanniques en dehors du conflit et de parvenir à une paix séparée avec les Alliés occidentaux. En vue de cette opération de la dernière chance, il a réussi, contre toute attente et dans le plus grand secret, à réunir 770 chars, 500 canons d'assaut et 1 700 pièces d'artillerie, le tout appuyé par 1 500 chasseurs. Une nouvelle fois, il a choisi la voie d'invasion traditionnelle des armées allemandes depuis 1870 : les Ardennes. Une nouvelle fois, malgré l'opposition de ses généraux, il va y surprendre les Alliés qui estimaient la *Wehrmacht* agonisante et incapable de lancer pareille offensive avant Noël. Le *Führer* pense tout bonnement pouvoir rééditer le coup de Dunkerque en contraignant l'Armée britannique à réembarquer pour l'Angleterre, une fois ses *Panzer* rendus à Anvers.
Les trois premiers jours de l'opération « Herbstnebel » sonnent comme une victoire aux oreilles d'Hitler : malgré des difficultés sur les ailes Nord et Sud, le front américain est totalement enfoncé au centre et les *Panzer* s'engouffrent dans la brèche, vers la Meuse, sans que rien ne soit en mesure de les arrêter. C'est sans compter sur le courage des *GIs* et la réaction des généraux américains qui vont parvenir à contrarier l'avance allemande en résistant à Saint-Vith et à Bastogne pour les premiers, et en organisant d'habiles attaques de flanc pour les seconds.
Avec ce premier tome dévolu à l'offensive allemande dans les Ardennes, *Batailles & Blindés* vous emmène au plus près des combats dans le massif ardennais : les engagements des tankistes de la *2. Panzer-Division* jusqu'à Dinant ou le siège soutenu par les « Screaming Eagles » de la *101st Airborne* à Bastogne n'auront plus de secret pour vous !

Tome 2
à paraître en
février 2012

M4 SHERMAN

UNE APPROCHE INDUSTRIELLE DES OPÉRATIONS MÉCANISÉES

M4 Sherman *Medium Tank*

1st Armored Regiment
1st Armored Division
Armée américaine
Djebel Lessouda, Tunisie, février 1943

- **Puissance :** 400 cv
- **Vitesse max. :** 34 km/h
- **Equipage :** 5
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 1 canon M3 de 75 mm L/40

M4A1 Sherman *Medium Tank*

13th Armored Regiment
1st Armored Division
Armée américaine
Secteur de Rome, Italie, juin 1944

- **Puissance :** 400 cv
- **Vitesse max. :** 34 km/h
- **Equipage :** 5
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 1 canon M3 de 75 mm L/40

M4A3 (76) Sherman *Medium Tank*

19th Tank Battalion
9th Armored Division
Armée américaine
Belgique, novembre 1944

- **Puissance :** 500 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Equipage :** 5
- **Blindage max. :** 108 mm
- **Armement :** 1 canon M1A1, M1A1C ou M1A2 de 76 mm

M1 *Super Sherman*

Brigade Blindée inconnue
Armée israélienne
Israël, années 1950

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012